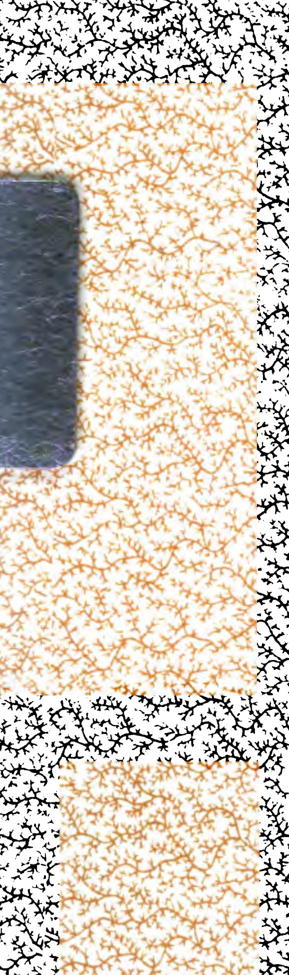
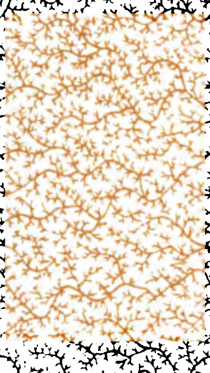
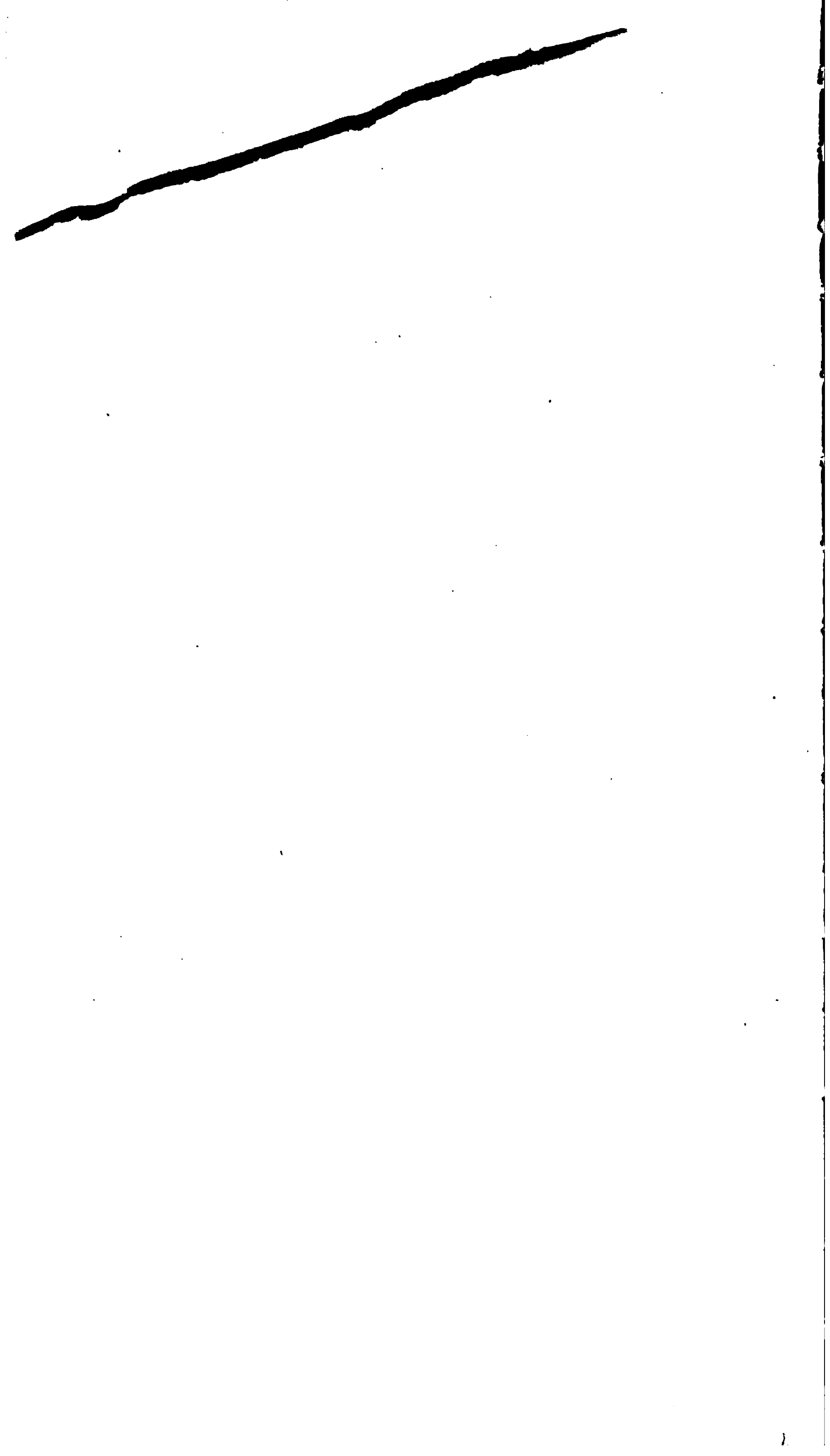





Combes
BL



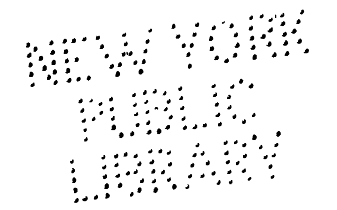
VOYAGE

EN ÉGYPTE, EN NUBIE

DANS

LES DÉSERTS DE BEYOUDA, DES BICHARYS,

ET SUR LES COTES DE LA MER ROUGE.



Corbeil, imp. de CRÉTÉ.

VOYAGE

EN ÉGYPTE, EN NUBIE

DANS

LES DÉSERTS DE BEYOUDA, DES BICHARYS,

ET SUR LES COTES DE LA MER ROUGE,

PAR EDMOND COMBES,

Vice-consul de France, et l'un des auteurs du *Voyage en Abyssinie*.

1

PARIS,

DESESSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

8, rue des Beaux-Arts.

1846

A Monsieur le comte **Dejean**,

CONSEILLER D'ÉTAT,

DÉPUTÉ DE L'AUBE.

Monsieur le Comte,

En me permettant de placer votre nom en tête de cet ouvrage, vous avez satisfait à l'un de mes vœux les plus chers.

Au retour de mon premier voyage en Abyssinie et dans le pays des Gallas, voyage qui a déterminé un mouvement extraordinaire vers ces contrées oubliées, j'ai été accueilli de la manière la plus flatteuse par les hommes qui s'intéressent aux

progrès des sciences; mais nul ne m'a montré une bienveillance plus active et plus persévérante que la vôtre, et je suis heureux de pouvoir vous en témoigner publiquement ma sincère et profonde reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Comte,

Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

EDMOND COMBES.

AVANT-PROPOS.

« La géographie est une de ces sciences qu'il faudra toujours perfectionner. Quelque peine qu'on ait prise, il n'a pas été possible jusqu'à présent d'avoir une description exacte de la terre. Il faudrait que tous les souverains s'entendissent et se prêtassent des secours mutuels pour ce grand ouvrage.

« Il est bien difficile, en géographie comme en morale, de connaître le monde sans sortir de chez soi.

(Voltaire, *Dictionnaire Philosophique*, au mot *Géographie*.)

« Depuis trois ou quatre cents ans que les habitants de l'Europe inondent les autres parties du monde, et publient sans cesse de nouveaux recueils de voyages et de relations, je suis persuadé que nous ne connaissons d'hommes que les seuls Européens, encore paraît-il, aux préjugés ridicules qui ne sont pas même éteints parmi les gens de lettres, que

chacun ne fait guère, sous le nom pompeux d'étude de l'homme, que celle des hommes de son pays. Les particuliers ont beau aller et venir, il semble que la philosophie ne voyage point : aussi, celle de chaque peuple est-elle peu propre pour un autre. La cause de ceci est manifeste, au moins pour les contrées éloignées : il n'y a guère que quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours, les marins, les marchands, les soldats et les missionnaires. Or, on ne doit guère s'attendre que les trois premières classes fournissent de bons observateurs ; et quant à ceux de la quatrième, occupés de la vocation sublime qui les appelle, quand ils ne seraient pas sujets à des préjugés d'état comme tous les autres, on doit croire qu'ils ne se livreraient pas volontiers à des recherches qui paraissent de pure curiosité et qui les détourneraient des travaux plus importants auxquels ils se destinent. D'ailleurs, pour prêcher utilement l'Évangile, il ne faut que du zèle, et Dieu donne le reste ; mais pour étudier les hommes, il faut des talents que Dieu ne s'engage à donner à personne et qui ne sont pas toujours le partage des saints. On n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne trouve des descriptions de caractères et de mœurs, mais on est tout étonné de voir que ces gens qui ont tant décrit de choses, n'ont dit que ce que chacun savait déjà, n'ont su apercevoir à l'autre bout du monde, que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue, et que ces traits vrais qui distinguent les nations et qui frappent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échappé aux leurs. De là est venu ce bel adage de morale si rebattu par la tourbe philosophique que les hommes sont partout les mêmes, qu'ayant partout les mêmes passions et les mêmes vices, il est assez inutile de chercher à caractériser les différents peuples ; ce qui est à peu près aussi bien raison-

ner que si l'on disait qu'on ne saurait distinguer Pierre d'avec Jacques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche et des yeux.

« Ne verra-t-on jamais renaître ces temps heureux où les peuples ne se mêlaient point de philosophie, mais où les Platon, les Thalès et les Pythagore, épris d'un ardent désir de savoir, entreprenaient les plus grands voyages uniquement pour s'instruire, et allaient au loin secouer le joug des préjugés nationaux, apprendre à connaître les hommes par leurs conformités et leurs différences, et acquérir ces connaissances universelles qui ne sont point celles d'un siècle ou d'un pays exclusivement, mais qui, étant de tous les temps et de tous les lieux, sont pour ainsi dire la science commune des sages.

« On admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait ou fait faire à grands frais des voyages en Orient avec des savants et des peintres pour y dessiner des masures et déchiffrer ou copier des inscriptions; mais j'ai peine à concevoir comment, dans un siècle où l'on se pique de belles connaissances, il ne se trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en génie, tous deux aimant la gloire et aspirant à l'immortalité, dont l'un sacrifie vingt mille écus de son bien, et l'autre dix ans de sa vie à un célèbre voyage autour du monde, pour y étudier non toujours des pierres et des plantes, mais une fois les hommes et les mœurs, et qui, après tant de siècles employés à mesurer et considérer la maison, s'avisent enfin d'en vouloir connaître les habitants.

« Les académiciens qui ont parcouru les parties septentrionales de l'Europe et méridionales de l'Amérique avaient plus pour objet de les visiter en géomètres qu'en philosophes : cependant, comme ils étaient à la fois l'un et l'autre,

on ne peut pas regarder comme tout à fait inconnues les régions qui ont été vues et décrites par les Lacondamine et les Maupertuis. Le joaillier Chardin, qui a voyagé comme Platon, n'a rien laissé à dire sur la Perse. La Chine paraît avoir été bien observée par les Jésuites. Kempfer donne une idée passable du peu qu'il a vu dans le Japon : à ces relations près, nous ne connaissons pas les peuples des Indes orientales fréquentés uniquement par des Européens plus curieux de remplir leurs bourses que leurs têtes. L'Afrique entière et ses nombreux habitants, aussi singuliers par leur caractère que par leur couleur, sont encore à examiner; toute la terre est couverte de nations dont nous ne connaissons que les noms; et nous nous mêlons de juger le genre humain! Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac ou des hommes de cette trempe, voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant et décrivant, comme ils savent faire, la Turquie, l'Égypte, la Barbarie, l'empire de Maroc, la Guinée, le pays des Cafres, l'intérieur de l'Afrique et ses côtes orientales, les Malabares, le Mogol, les rives du Gange, les royaumes de Siam, de Pégu et d'Ava, la Chine, la Tartarie et surtout le Japon : puis dans l'autre hémisphère, le Mexique, le Pérou, le Chili, les terres Magellaniques, sans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tucuman, le Paragai, s'il était possible le Brésil, enfin les Caraïbes, la Floride et toutes les contrées sauvages, voyage le plus important de tous et celui qu'il faudrait faire avec le plus de soin. Supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses mémorables, fissent ensuite à loisir l'histoire naturelle, morale et politique de ce qu'ils auraient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leurs plumes, et nous apprendrions ainsi à connaître le nôtre : je dis que quand

de pareils observateurs affirmeront d'un tel animal que c'est un homme, et d'un autre que c'est une bête, il faudra les en croire; mais ce serait une grande simplicité de s'en rapporter là-dessus à des voyageurs grossiers, sur lesquels on serait quelquefois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de résoudre sur d'autres animaux. » (J.-J. Rousseau, note 10, page 574, à la suite du *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes.*)

... *La connaissance de l'homme* est le but final des sciences géographiques. (Jomard, *Études géographiques et historiques sur l'Arabie*, page 163.)

Personne ne contestera que ce qu'il y a de plus intéressant à observer en pays étranger, ce sont les hommes. (Georges Sand, *Un hiver à Majorque*, page 169.)

D'après ce qui précède, le lecteur a sans doute deviné mes sympathies et mes tendances : mais de quelque manière qu'on envisage les travaux pénibles et variés des voyageurs, à quelque point de vue qu'on se place pour les apprécier, leur importance est incontestable et universellement reconnue. Voltaire, le philosophe positif, demande une description exacte de la terre, il conseille aux rois de s'unir pour hâter les progrès

de la science géographique, et achever plus rapidement ce grand œuvre : Rousseau, l'homme sympathique, veut surtout qu'on étudie les mœurs et le caractère des peuples, les naturalistes attendent des collections d'oiseaux, de plantes ou de coquillages, les archéologues cherchent d'antiques inscriptions, interrogent les vieux monuments afin de pouvoir jeter de nouvelles lumières sur l'histoire des temps passés, et les marchands bénissent les voyageurs qui ouvrent de nouveaux débouchés à leur commerce. Quels que soient les goûts, l'aptitude ou les sympathies des hommes qui s'aventurent vers de lointaines contrées, ils se recommandent tous à la bienveillance active des gouvernements, tous sont dignes de leur puissante sollicitude, parce que tous accomplissent de belles et utiles missions.

La Providence, on le sait, n'est pas prodigue de ses faveurs, et il est rare de voir le même homme réunir à lui seul les qualités qui distinguent les voyageurs accomplis ; les uns ont le courage, les autres ont la science : malheureusement les savants (je parle des savants qui voyagent) n'ont pas, pour les hommes de cœur qui leur fraient les routes, l'estime et les égards qu'ils méritent ; ils affectent de faire peu de cas de leurs travaux et traitent avec un injuste dédain leurs relations de voyage. Ce dédain porte,

hélas! ses fruits amers, et tandis que les géographes, les naturalistes, les archéologues, etc., sont puissamment secondés par les gouvernements et les sociétés savantes, les explorateurs sont abandonnés à leurs seules ressources, et ils doivent puiser dans leur cœur le courage et l'énergie nécessaires à l'accomplissement de leurs aventureux desseins.

Déjà, dans une précédente publication (1), nous avons énuméré les avantages immenses accordés par les gouvernements aux commissions maritimes, et nous nous sommes plaints de ce délaissement auquel sont condamnés les voyageurs en général, qui visitent l'intérieur des terres peu fréquentées; aujourd'hui, c'est la cause des explorateurs, des éclaireurs en particulier que je viens, en peu de mots, essayer de défendre.

Une raison victorieuse en faveur des explorateurs, c'est que les voyageurs, savants, géographes, naturalistes, archéologues et autres n'arrivent jamais qu'après eux dans un pays lointain, et rien n'est du reste plus naturel. Si le savant est environné de dangers incessants, s'il ne peut pas se livrer à ses travaux avec sécurité, il n'obtiendra pas les résultats qu'il ambitionne, il n'attein-

(1) Voir les pages 3 et suivantes de l'avant-propos du *Voyage en Abyssinie*, par MM. Combes et Tamisier.

dra pas son but. Le savant est obligé d'emporter avec lui un attirail considérable, et avec un attirail considérable, on ne voyage qu'en pays sûr. Or qui fera connaître aux savants les lieux qu'ils peuvent visiter sans crainte? qui leur fera connaître la nature des dangers qui les attendent et la manière de les éviter, si ce n'est les explorateurs? qui leur indiquera les moyens de travailler efficacement et avec succès? qui leur parlera des mœurs et du caractère des peuplades au milieu desquelles ils veulent se transporter? Toujours les éclaireurs. Mais direz-vous : les éclaireurs en général, les explorateurs manquent de science, il serait insensé ou ridicule d'ajouter foi à leurs récits quelquefois mensongers et souvent erronés; je répondrai sans aigreur à un reproche sans portée. Je n'ai l'intention d'attaquer ni d'abaisser personne, je veux seulement relever et mettre à sa place cette classe héroïque d'aventureux voyageurs dont les services ne sont pas, selon moi, suffisamment appréciés.

Les explorateurs ne sont pas des savants, soit : et qu'importe? A quoi donc leur servirait la science? Lorsqu'on s'aventure dans des contrées inconnues, lorsqu'on pénètre hardiment au milieu de peuplades sans nom , on doit s'estimer bien heureux si l'on parvient à revenir sur ses pas avec la vie sauve; les explorateurs qui n'ont

été que dépouillés étaient des êtres privilégiés que la Providence conduisait par la main, et ils doivent à Dieu de sincères actions de grâce. Combien de jeunes voyageurs, poussés par l'amour de la gloire, meurent ignorés loin de leurs familles et de leurs amis, victimes infortunées d'un noble dévouement. J'ai connu des hommes intrépides qui, sans appui moral, sans ressources matérielles, entreprenaient d'audacieux voyages, se soumettaient aux plus dures privations et à des humiliations sans nombre pour préparer les voies aux savants orgueilleux qui devaient plus tard suivre leurs traces, et profiter de leurs travaux en feignant de les dédaigner. Si des naturalistes ou des géographes osaient tenter de semblables voyages, leurs collections et leurs instruments deviendraient la proie des Sauvages, et leurs efforts resteraient impuissants.

Rien n'arrête l'homme qui a le génie des voyages; demandez plutôt à l'illustre René Caillé: peuplades féroces, animaux sauvages, climats meurtriers, il brave tout: cet homme est plus sobre que le Bédouin du désert; les privations, les souffrances de toute nature qui le minent lentement, loin de ralentir son ardeur, exaltent son courage; il est plus audacieux qu'un soldat français, car il est seul pour affronter des dangers sans cesse renaissants... Missionnaires de la

science, ne soyez pas ingrats envers cet homme quand vous venez compléter son œuvre imparfaite, n'oubliez pas que c'est souvent, grâce à lui, que les difficultés se sont aplanies, et que les périls ont disparu.

Si j'ai accepté sans discussion le reproche adressé à la plupart des explorateurs, c'est que j'ai compris et prouvé que ce reproche n'ôtait rien ni à leur considération personnelle, ni à l'importance de leur belle mission, puisque dans les contrées barbares, les hommes de science, privés de leurs moyens d'action, n'obtiendraient pas de plus grands résultats que les éclaireurs qui n'ont que du courage et du jugement. Mais parce que ces hommes énergiques, de retour de leurs excursions périlleuses, ne peuvent pas déterminer d'une manière précise la position géographique de telle ville qu'ils ont visitée, ou le cours de tel fleuve dont ils ont pourtant suivi les détours, est-ce à dire que leurs travaux sont dénués d'intérêt et qu'ils ne méritent pas l'attention des hommes sérieux ! Lisez leurs publications, vous y trouverez, croyez-moi, d'utiles et précieux renseignements ; le temps qu'ils n'ont pas donné aux observations scientifiques, ils l'ont employé à converser avec les hommes, et ils vous feront connaître les habitudes et le caractère des peuplades au milieu desquelles ils ont vécu.

Ils vous parleront des productions du sol, des ressources de l'industrie et du commerce; ils indiqueront aux hommes de science les pays vers lesquels ils peuvent déjà porter leurs pas, et ceux dont l'entrée leur est encore interdite. Du reste le public, qui ne partage pas à l'égard de ces hardis voyageurs, les injustes préventions de leurs collègues savants, fait à chacun sa part, et grâce à Dieu, celle des explorateurs n'est pas là moins belle... J'ai la conviction profonde que si les gouvernements et les sociétés scientifiques encourageaient les éclaireurs comme ils encouragent les géographes ou les archéologues, il n'y aurait pas, dans peu d'années, un seul point du globe inconnu, l'Afrique, cette contrée toujours mystérieuse, serait bientôt sillonnée dans tous les sens, et les géographes ne tarderaient pas à dresser la carte exacte de cette immense et intéressante presqu'île...

Le voyage dont je publie aujourd'hui la relation a été mon début dans une carrière aussi pénible qu'ingrate; il m'a servi en quelque sorte de préparation au voyage en Abyssinie entrepris plus tard avec mon ami et compatriote, M. Tamisier. J'avais à éprouver mes forces, et comme on le verra dès le commencement et dans le cours de ma narration, je ne pouvais pas faire un plus rude apprentissage. Je n'étais encore qu'un

enfant (j'avais 21 ans), mais un enfant curieux, avide de voir et de connaître : je ne savais pas alors de quel prix on achète la satisfaction de semblables désirs. J'avançais tête baissée avec l'heureuse confiance de la jeunesse, je voyais se réaliser les rêves merveilleux de mon imagination ardente et vagabonde, que me fallait-il davantage? J'avais encore à apprendre la langue arabe aussi nécessaire pour le voyageur en pays musulman que le français l'est aujourd'hui en Europe, et lorsque j'eus terminé ce premier voyage, j'avais atteint mon double but; mes forces s'étaient développées, et je parlais passablement l'arabe.

Le retard que j'ai apporté à cette publication m'a permis de recueillir de nouveaux documents, et de compléter mes premières notes. Depuis ce voyage, je suis revenu deux fois en Orient, et je n'ai rien négligé pour augmenter et épurer mes matériaux. Ce n'est qu'après un séjour prolongé dans le Levant qu'on peut arriver à connaître les mœurs et les usages des Orientaux dont la vie intérieure est toujours pleine de mystères; ce n'est qu'après avoir vécu des années dans des régions encore barbares qu'on peut se permettre de traiter certains sujets, et d'aborder certaines questions qu'il ne serait pas convenable de traiter et d'aborder légèrement. Il m'a fallu beaucoup de

temps et d'expérience, par exemple, pour me former une opinion et oser porter un jugement sur la nature des rapports qui existent entre les divers membres de la famille musulmane, et ce n'est qu'à travers de grandes difficultés que je suis parvenu à me procurer les détails et les renseignements qui ont déterminé mes convictions sur ce sujet, comme sur plusieurs autres. Durant le cours de mes voyages, j'ai dirigé mes investigations sur presque tous les points; j'ai voulu tout voir, tout étudier : les sites, les monuments, le commerce, l'industrie, le passé et le présent, mais surtout les coutumes et les hommes dans les divers caractères qu'ils présentent. Lorsqu'on montre une curiosité aussi avide, il faudrait avoir une bien grande vanité pour croire qu'on pourra traiter avec succès toutes les questions qu'on aborde; s'il m'a été permis d'en approfondir quelques-unes, je dois reconnaître qu'il en est beaucoup d'autres que je n'ai pu qu'effleurer, mais j'espère que, même dans ce dernier cas, les indications que j'ai pu fournir, faciliteront le travail de ceux qui visiteront après moi les contrées que je vais décrire, et hâteront peut-être la solution de certains problèmes. Mon long itinéraire, naturellement accidenté, est souvent entrecoupé et interrompu par des études de mœurs et des appréciations raisonnées des faits les plus

propres à fixer l'attention du voyageur. En arrivant à Alexandrie, et après avoir triomphé des impressions pénibles que m'avait causées l'aspect de cette ville, je fais pénétrer le lecteur dans l'intérieur du harem, et je lui dévoile les habitudes et les sentiments de la famille musulmane; au Caire, après une description rapide de cette cité et de ses environs, je dénonce les mœurs abominables de ses habitants, j'indique les causes de leur odieuse immoralité, et je recherche, en dehors des tolérances religieuses, les raisons qui maintiennent en faveur la doctrine de la polygamie dont on a déjà fait connaître les effets désastreux. En entrant en Nubie, au milieu des populations noires que j'ai longtemps étudiées, je me préoccupe du classement des races humaines et mes conclusions, appuyées sur des faits peu connus, ne seront pas dédaignées, je l'espère, par les hommes qui ont cherché à résoudre cet immense problème. Chemin faisant, je recueille de curieuses traditions, je réunis les documents, les faits qui caractérisent le mieux ces peuples aux mœurs antiques, aux coutumes bibliques, etc., etc. Arrivé dans la ville de Khartoum, qui voit les deux Nils se confondre à ses pieds, je m'embarque pour Berber avec une troupe d'esclaves de diverses contrées, et, pour éviter de suivre la même route, je franchis le désert des

Bicharys, malgré les dangers dont on me menace, et j'arrive à Saouakim où pour la première fois, je vois la mer Rouge que je devais bientôt sillonner dans tous les sens. Je visite Djedda, Iambo, j'escalade le mont Sinaï et je rentre au Caire pour m'y préparer à de nouveaux voyages.

Le lecteur a déjà compris que la science abstraite n'occuperait pas la plus grande place dans cette publication. En défendant la cause des éclaireurs, je crois avoir démontré que la science, cette science approfondie qui constitue l'homme spécial, n'était pas indispensable à l'accomplissement de leur œuvre préparatoire, et je m'estimerai heureux si l'on veut bien me reconnaître quelqu'une des qualités qui distinguent l'explorateur.

Ma relation sera l'exposé simple et fidèle de mes observations; je ferai participer le lecteur à mes impressions, quelquefois même à mes émotions. Si j'ai parlé de mon âge, c'est, pour m'en faire, non pas un mérite, mais seulement un titre à l'indulgence du public. D'ailleurs, je n'aurais pu me résoudre à enlever à ce travail son cachet primitif, et le lecteur, s'il n'eût été prévenu, se serait peut-être étonné de la naïveté et de l'abandon répandus dans certaines parties de l'ouvrage.

Je dirai en terminant que lorsque j'ai entre-

pris ce pèlerinage, j'étais entièrement dénué de ressources pécuniaires; ceux d'entre mes lecteurs qui n'auront pas la passion des voyages, auront beaucoup de peine à concevoir qu'un homme puisse avoir tant de témérité, ou une aussi aveugle confiance en la Providence.

I.

SOMMAIRE.

Départ de France. — Arrivée à Alexandrie. — Importance de cette ville. — Témoignages d'Hérodote et d'Homère, constatant qu'un canal a uni la Méditerranée à la mer Rouge. — Mes illusions sur l'Orient. — Grâce des Egyptiennes. — Femmes voilées. — Femmes nues. — Les ânes d'Egypte. — La justice en Orient. — Jardins d'Alexandrie. — Les palmiers. — Les fruits du Levant. — Les harems. — Analogie entre l'amour des anciens et l'amour des Orientaux. — Matérialisme des femmes. — Les eunuques. — De la paternité et de la maternité en Orient. — Intrigues galantes. — Les chiens d'Alexandrie. — Bains de mer. — Le saïs ou palefrenier. — Marché d'esclaves. — Les musulmans abusent des formules religieuses. — Egalité morale et intellectuelle en Orient. — Maladies répandues à Alexandrie.

CHAPITRE Ier.

Je venais de parcourir et d'admirer les grandioses paysages du Jura, Genève et son beau lac, lorsque le 7 août 1833 je m'embarquai à Marseille sur le navire de commerce autrichien *le Télégraphe*, qui mettait à la voile pour Alexandrie d'Égypte. Il y avait à cette époque un entraînement général vers l'Orient : l'Orient était le

rêve des imaginations ardentes, et les hommes graves et positifs comprenaient que de grands événements, des événements qui devaient peut-être changer la face du monde, s'y préparaient sourdement. Je partageais l'engouement général, car c'était un véritable engouement; j'aimais les voyages et j'allais en Orient; je partis donc le cœur plein de joie, et, poussé par un vent favorable, je vis sans regret disparaître la terre de France.

Et après avoir salué la Corse, admiré la richesse du sol de la Sicile, après avoir louvoyé devant Malte et donné un souvenir à la vieille mythologie païenne à la vue du mont Ida en Crète, je débarquai à Alexandrie vingt jours après mon départ de Marseille.

Alexandrie a vu de fréquentes révolutions s'opérer dans son sein : cette ville a eu ses phases de grandeur et d'abaissement, mais, dans toutes les époques, elle a été un point de commerce important. On se préoccupe vivement, tout le monde le sait, du percement des isthmes de Suez et de Panama; des ingénieurs distingués ont été envoyés sur les lieux pour les étudier avec soin, et si, comme tout porte à le croire dans un temps de merveilles industrielles, ces grands travaux s'exécutent, si un canal réunit de nouveau

la Méditerranée à la mer Rouge, ou du moins la mer Rouge au Nil, Alexandrie, unie au grand fleuve par le canal du Mahmoudié, deviendra une des premières villes commerciales du monde.

On a longtemps douté de l'existence dans le passé d'une communication semblable entre la Méditerranée et la mer Rouge, et de nos jours encore, j'ai quelquefois entendu débattre la question de savoir si cette communication avait réellement existé (1). Je me bornerai à dire que les hommes spéciaux qui ont découvert et suivi les traces de ce magnifique travail, se sont déclarés pour l'affirmative, et si l'on va dans l'antiquité chercher des preuves à l'appui de leur décision,

(1) Tout le monde ne convient pas que le canal attribué aux rois d'Egypte ait été ouvert et conduit jusqu'à la mer Rouge; mais suivant M. de Lalande, l'autorité de Strabon ne nous permet pas d'en douter, et il semble même, d'après cet ancien géographe, que l'ouvrage avait été achevé avant Sésostris. Quel que soit, au reste, le prince qui l'ait conduit à sa fin, il est bien sûr, ajoute le savant académicien, qu'il a été terminé. Cependant M. de Buffon regarde ce fait comme douteux, à cause des grandes précautions qu'il aurait fallu prendre pour arrêter les eaux et contenir les inondations dans le temps des grandes marées...

Quoiqu'il paraisse constant par le témoignage des anciens écrivains que le lac dont nous parlons a été effectivement achevé, il est fort douteux que la navigation y ait été jamais bien établie. Ces mêmes écrivains ne disent rien des avantages considérables que l'Egypte aurait dû en retirer; et on a tout lieu d'inférer de leur silence, que le canal dépérit avant que le commerce eût pris cours de ce côté-là. (*Géographie ancienne, sacrée*

Hérodote et Homère, l'historien et le poëte, en fournissent, selon moi, de suffisantes (1)...

Le mal de mer m'avait cruellement éprouvé, mais j'étais en Orient, et j'oubliai bien vite mes souffrances. J'avais lu les *Mille et une Nuits*, les *Orientales* de M. Hugo, et j'arrivais à Alexandrie avec de grands préjugés et de grandes illusions : aussi mon désenchantement fut-il amer en traversant les rues de la ville : je ne voyais partout que des misérables déguenillés, et les odeurs fétides qui s'exhalaient de tous côtés me soulevaient le cœur. En comparant la réalité à mes rêves, je me sentais mystifié, et si je n'avais pas eu la bosse des voyages, j'aurais difficilement supporté une aussi cruelle déception : j'étais accablé, stupéfait. Bientôt cependant je repris courage,

et profane, par M. Gibrat, prêtre de la doctrine chrétienne, tome 4, pages 19 et 20.)

(1) Il (Nécus) commença le canal qui conduit à la mer Rouge, et Darius, roi de Perse, le fit ensuite achever. Ce canal a, de longueur, quatre journées de navigation, et a la largeur de deux galères. L'eau dont il est rempli vient du Nil, un peu au-dessus de Bubastis; il passe proche d'une ville d'Arabie, appelée Patumon, et coule de là dans la mer Rouge. Il commence dans la plaine d'Egypte, vers l'Arabie, et continue par le haut de cette plaine, le long de la montagne où sont les carrières, et qui est proche de Memphis. Ainsi ce grand canal est conduit par le pied de cette montagne, de l'Occident à l'Orient, et de là il coule dans le golfe d'Arabie, par les ouvertures de la montagne qui mènent vers le Midi (Hérodote, livre 2, page 167, traduction de Du-Ryer).

Dans le quatrième chant de l'Odyssée, page 156, Homère fait

et revenu de cet éblouissement que j'avais apporté d'Europe, je ne tardai pas à trouver autour de moi de nombreux sujets de distraction et d'étude.

Sous un ciel toujours bleu, se balançaient avec une grâce égale et sans pareille des femmes droites comme des palmiers, et des palmiers flexibles comme ces femmes insouciantes et paresseuses. Souvent je m'arrêtai saisi d'admiration à la vue de ces brunes Égyptiennes portant l'amphore antique sur leurs épaules à la manière d'Agar et de Rébecca; ce qui me ravissait surtout, c'étaient leurs poses et leurs costumes gracieux qu'on ne retrouve plus en Occident que sur les toiles immortelles de grands artistes, et ce qu'il y avait de plus surprenant encore, c'est que de misérables haillons servaient à dessiner sur le corps ondoyant de ces femmes des draperies inimitables.

Presque tout ce que je voyais était nouveau pour moi et m'intéressait vivement : ici c'étaient des enfants blancs entièrement nus se querellant ou gambadant dans les rues d'Alexandrie, comme des singes dans les bois; ailleurs c'était

dire à Ménélas : « Jouet des tempêtes, j'ai parcouru Cypre, la Phénicie et l'Egypte; j'ai vu l'Ethiopie, Sidon, les Erembes. » Les Erembes habitaient les côtes de la mer Rouge. Ménélas n'avait certainement pas doublé le cap de Bonne-Espérance.

une troupe de trente ou quarante aveugles marchant l'un derrière l'autre en se donnant la main; ils avaient à leur tête un borgne qui leur servait de guide ; un œil pour quarante personnes ! C'était un triste et douloureux spectacle : ils allaient implorant la pitié publique. Il y avait alors à Alexandrie un grand nombre de mendiants. Quelquefois le soir, en rentrant dans mon humble demeure, je rencontrais des femmes vêtues de noir, voilées de la tête aux pieds, s'avançant lentement et en silence comme des fantômes, je les suivais longtemps des yeux avec une sorte d'anxiété, et je n'oserais pas affirmer que, dans les commencements, ces rencontres ne m'inspiraient aucune crainte.

L'Orient est le pays des contrastes, et, dans le cours de cette relation, j'aurai sans doute plus d'une occasion de le faire remarquer : ainsi, après avoir perdu de vue la femme mystérieuse et voilée, je me trouvais en présence de pauvres filles nues ou presque nues, tant leur misère était grande, et tandis que la dame vêtue, et dont on n'apercevait que les yeux, affrontait hardiment les regards insolents des Européens nouvellement débarqués, les pauvres filles, plus empressées de cacher leur visage que les autres par-

ties de leur corps, se détournaient avec vivacité et s'éloignaient en murmurant.

Un fait digne de remarque, c'est que, dans les pays musulmans, les dames de condition se montrent peu en public. Sauf de rares circonstances où l'usage et la bienséance leur permettent de sortir, elles ne quittent presque jamais le harem, tandis que les femmes pauvres fourmillent dans les rues ; c'est généralement le contraire en Occident.

A Alexandrie et au Caire, les ânes tiennent lieu de voitures de place; ils sont d'une force et d'une agilité remarquables : monté sur ces animaux infatigables, je visitai les anciennes catacombes, la colonne de Pompée et les aiguilles de Cléopâtre, restes précieux de l'antique Héliopolis; je me transportai également dans la belle plaine d'Aboukir, célèbre par notre victoire. Dans cette excursion, je découvris de loin en loin quelques vieux boulets à moitié enfouis dans les sables. On me montra le bagne où se trouvaient alors plusieurs condamnés de condition, et notamment un ministre de Mohammed-Ali, pacha : on me dit que cet homme, en déposant sa chaîne, serait probablement réintégré dans ses premières fonctions : cette justice si différente de la nôtre inspire de sérieuses réflexions. En Orient, il n'y

a pas de flétrissure indélébile : un homme est condamné à être bâtonné, il subit courageusement sa peine et se relève sans honte, il a expié sa faute, personne ne le repousse, personne ne le méprise; on ne se montre pas plus sévère à l'égard des prisonniers et des galériens : quand la justice est satisfaite, ils reprennent leur position, rentrent dans la vie publique sans scandale, parce que des mœurs inexorables ne les poursuivent pas sans relâche, et l'on a remarqué que leur conduite est généralement aussi bonne sinon meilleure que celle des hommes dont le passé est demeuré irréprochable. Cette manière d'agir me semble juste : que dirait-on, en effet, si les pécheurs condamnés au feu du purgatoire et admis en paradis après l'expiation de leurs fautes, étaient accueillis par les bienheureux comme le sont dans notre société civilisée les malheureux forçats libérés?

Alexandrie est environnée de sables stériles : ce n'est qu'à grand'peine et à force de soins qu'on a pu planter et entretenir les jardins qu'on découvre avec une vive satisfaction après avoir franchi les remparts de la ville. On aperçoit sur plusieurs points des groupes de palmiers : le palmier est l'arbre des poésies anciennes et sacrées,

et jamais je ne me suis reposé sous son ombre avec indifférence, même après plusieurs années de séjour dans le Levant. Je dois, du reste, m'empresser de déclarer que j'ai toujours été plus sensible aux beautés de la nature qu'aux merveilles de l'art ; je ne suis pas archéologue ; l'arbre séculaire chargé de rameaux verts, avait pour moi autant de prix que le squelette d'un monument, et la vue d'une jeune et belle femme m'intéressait aussi vivement que l'aspect imposant d'un vieux temple en ruines. Cette préférence pour la nature vivante que j'ai cru devoir signaler en passant, contribuera à expliquer mon apparente négligence pour certaines recherches et ma complaisance pour d'autres.

Nous étions en septembre, et les palmiers pliaient sous le poids de leurs fruits presque mûrs ; d'énormes grappes de dattes de qualités diverses et de couleur rouge et jaune se balançaient sous les palmes et flattaient les regards. La plupart des fruits du Levant, et je citerai particulièrement la datte et la banane, ont conservé une saveur primitive, je dirai presque sauvage, qui les empêche d'être appréciés de prime abord par les Européens. Notre sol, moins favorisé par le climat, produit cependant, grâce à une culture

intelligente, des fruits exquis dépouillés de leur crudité première, et il faut que notre palais s'habitue aux fruits parfumés mais incultes du Levant, avant de leur rendre la justice qu'ils méritent.

Le jardin de Moharem-Bey, à une distance d'environ trois quarts de lieue de la ville, était devenu ma promenade de prédilection : ce jardin, plus vaste que les autres, était bien cultivé, ses allées couvertes de sable et parfaitement entretenues étaient ombragées de treilles ; les citronniers et les orangers chargés de fruits et de fleurs y croissaient en pleine terre, à côté du figuier, du grenadier et du palmier ; l'eau s'y trouvait en abondance et des canaux la distribuaient dans tout le jardin. Un beau kiosque, entouré de divans et au milieu duquel jaillissait une fontaine d'un style gracieux et léger, semblait préparé tout exprès pour recevoir les promeneurs fatigués. Un esclave noir préposé à la garde du jardin cueillait les fruits les plus beaux et les offrait aux visiteurs : on lui donnait le bacchich (1) en se retirant. A l'un des angles du jardin, s'élevait une maison de belle apparence qui semblait inhabitée ; les croisées défendues par des jalousies

(1) Pour-boire.

ne s'ouvraient jamais, aux heures du moins où les promeneurs étaient admis. Un jour, je m'en étais approché indiscrètement, et je la considérais en détail et avec attention, lorsqu'un homme, un eunuque, vint à moi et m'invita à m'éloigner en me faisant comprendre que cette maison était occupée par le harem de son maître. Il eût été malséant de ne pas se rendre à cette invitation, je n'hésitai pas à me retirer.

Mes idées sur les harems étaient les plus fausses et les plus extravagantes de toutes celles que j'avais apportées d'Europe. Je m'apitoyais de la meilleure foi du monde sur la triste destinée de ces femmes condamnées à vivre sans amour et dans un état de lutte et de rivalité incessantes; je prêtais aux femmes musulmanes, les sentiments des femmes européennes, je les croyais aimantes, dévouées, susceptibles de passion et de jalousie, et cette erreur me faisait trouver intolérable le despotisme de leurs maîtres. Mais, comme le dit Rousseau : « Il faut du temps et des connaissances pour nous rendre capables d'amour (1), » et j'affirme, sans crainte d'être démenti par des faits, que les musulmanes sont

(1) *Emile*, liv. 4.

encore incapables d'aimer (1) : aussi, pourvu que l'abondance règne autour d'elles, vivent-elles aussi paisibles dans leur prison que les religieuses dans leur cloître. Le fait seul de l'existence des harems, la possibilité, la facilité de cette existence prouvent, selon moi, et d'une manière concluante, que l'amour en Orient, et chez les femmes surtout, est un sentiment à peu près inconnu. J'entrerai à ce sujet dans quelques explications.

L'amour délicat, profond, dévoué est né du christianisme, mais la civilisation l'a prodigieusement développé : aussi les populations barbares quoique chrétiennes du Levant, sont étrangères à ce sentiment comme les musulmans leurs maîtres. L'amour, chez les Orientaux, c'est le désir de la possession charnelle; il en était de même

(1) L'amour est de tous les sentiments de l'homme celui qui semble appartenir de plus près et le plus exclusivement à la nature; et cependant ne dirait-on pas aussi qu'il est dans un certain sens et jusqu'à un certain degré dépendant de l'éducation? Ne le voyons-nous pas différent de lui-même, varier avec le temps, les lieux, les gouvernements et même avec les rangs divers de la société? Combien cet élan brutal de l'homme sauvage vers le sauvage objet de son désir, élan qui cependant est l'amour primitif, a déjà subi et doit peut-être subir encore de métamorphoses suivant les différents degrés et les différentes formes de notre civilisation! Ne voyons-nous pas l'amour tout autre en Orient qu'en Occident, tout autre chez les Grecs que chez les Romains, tout autre chez le Français au temps de la chevalerie, que sous la régence?..... BOUFFLERS.

chez les anciens : « Homère, se demande Bitaubé, si habile à représenter les passions, n'avait-il point de pinceau pour celle de l'amour, ou son génie a-t-il langui en cet endroit? j'ai peine à le croire de celui qui sut peindre d'une manière si touchante les adieux d'Hector et d'Andromaque (1). » Non, le grand poëte ne pouvait pas avoir de pinceau pour l'amour, parce que l'amour n'existait pas encore; Homère n'avait jamais vécu qu'au milieu de barbares, car avant le christianisme, il n'y a pas eu de véritable civilisation; imbu lui-même de la morale du paganisme, il pouvait bien quelquefois, à force de génie, faire parler à ses personnages le langage d'un amour qu'il pressentait peut-être, mais il en revenait promptement aux idées positives qui caractérisaient son siècle. Du reste, Bitaubé nous montre plus loin qu'il a compris la raison de l'impuissance de son poëte à peindre ce sentiment, lorsqu'il dit : « L'amour n'était pas une passion raffinée, on n'en connaissait guère que le physique. »

On a recherché et diversement expliqué la cause de cette absence d'amour dans le passé ou chez les peuples qui en sont aujourd'hui les re-

(1) Odyssée, traduction de Bitaubé. Remarque sur le départ d'Ulysse de l'île de Calypso.

présentants : « Le mépris des femmes, a dit Robertson (1), est la marque caractéristique des sauvages dans toutes les parties du globe. L'homme qui fait consister tout son mérite dans sa force et dans son courage regarde la femme comme une créature inférieure, et la traite avec dédain. » « On ne peut pas supposer, ajoute à son tour G. Millar (2), que les passions qui tiennent à l'amour, aient jamais une grande activité dans l'âme d'un sauvage. Il ne peut pas faire grand cas du plaisir qu'il lui est si aisé de se procurer.... Il a satisfait ses désirs avant qu'ils eussent assez longtemps occupé sa pensée, et il ne connaît point ces anticipations délicieuses du bonheur que l'imagination sait embellir des couleurs les plus séduisantes. » Je dirai d'abord, pour ne pas séparer les uns des autres, que les barbares, et les Orientaux le sont encore, sont des sauvages en amour : examinant ensuite les observations de Robertson et de G. Millar, je dois avouer qu'elles ne me satisfont pas pleinement. Les sauvages ou les barbares n'aiment pas, ne connaissent pas l'amour par la seule raison qu'ils sont sauvages ou barbares, c'est-à-dire

(1) *Histoire de l'Amérique.*
(2) *Observations* sur les commencements de la société.

parce qu'ils sont grossiers, ignorants, sans éducation et entièrement étrangers à nos formes gracieuses et séduisantes. Robertson pense-t-il que si les femmes des sauvages se transformaient tout à coup en viragos, elles inspireraient plus d'affection à leurs maris? Pour mon compte, je ne le crois pas. Dans le moyen âge, les chevaliers qui s'honoraient de ne pas savoir signer, faisaient aussi consister tout leur mérite dans leur force et dans leur courage, et cependant, ils ne traitaient pas les femmes avec dédain, parce que si leurs formes n'étaient pas encore sans rudesse, ils avaient déjà de nobles instincts et de généreux sentiments. Je reconnaîtrai avec G. Millar que la facile satisfaction des sens est un obstacle à l'amour, c'est une des causes de son absence chez les musulmans; mais chez les musulmans et chez les sauvages eux-mêmes, toutes les femmes ne sont pas à la disposition de tous; d'où vient donc qu'ils n'éprouvent pas d'amour pour celles dont la possession leur est interdite? mais c'est parce qu'ils sont incapables d'aimer.

Du reste, si les Orientaux sont privés de ce sentiment et des jouissances élevées qui en résultent, leur esprit ne demeure pas inactif et d'autres agitations bien puissantes viennent combler le vide

que laisse dans leur âme l'absence d'un amour grand et désintéressé : ils vivent sous l'empire d'illusions d'un autre ordre ; l'ignorance des lois physiques les remplit de frayeurs dont nous sommes délivrés ; leur imagination est vivement excitée par les phénomènes de la nature qu'ils ne peuvent ni expliquer, ni apprécier, et le cœur plein de préoccupations surperstitieuses, ils se contentent d'un amour sensuel et grossier. Les peuples barbares ont le miracle, les prodiges, la magie ; nous avons l'amour.

Je l'ai dit plus haut : l'amour en Orient est surtout inconnu aux femmes, et j'ai appelé ce sentiment chez les Orientaux, le désir de la possession charnelle ; or, comme l'a fort bien remarqué Voltaire (1), « les hommes..... ont communément un tempérament trop ardent en comparaison de celui des femmes. » L'amour en Orient étant exclusivement matériel, offre donc plus de satisfaction aux hommes qu'aux femmes. Partout généralement, ces dernières inspirent plus de désirs qu'elles n'en éprouvent, et ces désirs sont d'abord éveillés en elles, chose étrange, par une excitation morale ; l'homme attire surtout la

(1) *Dictionnaire philosophique*, au mot *Femme*.

femme par son intelligence, par ses sentiments élevés et généreux, tandis que celle-ci attire l'homme surtout par sa beauté : mais les Orientaux ne brillent ni par leur intelligence, ni par l'élévation de leurs sentiments, et ceux même d'entre eux qui se distinguent des autres par les qualités de leur esprit et de leur cœur, ceux-là croiraient se ravaler s'ils agissaient avec leurs femmes autrement que les derniers d'entre les leurs. Ainsi ce que les femmes recherchent et admirent principalement chez les hommes manque aux Orientaux, et voilà pourquoi l'amour est surtout inconnu aux filles d'Orient. Les femmes, de leur côté, abruties par l'esclavage, sont restées étrangères à l'art des séductions et à tout sentiment de coquetterie délicate ; nulle d'entre elles ne sait lire, elles sont dépourvues de grâce et de charmes ; elles possèdent la beauté qui irrite les sens, mais elles ne possèdent que la beauté, et voilà pourquoi les Orientaux, comme les anciens, ne connaissent que l'amour physique.

Je dirai plus tard ce qui est résulté pour les hommes de cet état de choses : quant aux femmes, elles vivent plongées dans un matérialisme exagéré et dégradant ; elles n'aiment et n'apprécient que le bien-être et la richesse : que l'homme

qui les leur donne soit honorable ou infâme, jeune ou vieux, beau ou difforme, peu importe, il sera le bien venu : heureuse celle qu'un tel homme possédera, ses compagnes ne la verront pas sans envie.

Si les musulmans traitent leurs épouses en esclaves, du moins n'en exigent-ils pas les vertus des femmes civilisées : ils ne croient à leur fidélité que lorsqu'elle leur est garantie par la surveillance impitoyable des eunuques. L'institution odieuse de semblables geôliers que les Européennes trouveraient avec raison, injurieuse et blessante, n'est-elle pas une nouvelle preuve de l'absence de tout sentiment élevé dans les relations morales en Orient. Mais les musulmanes, loin de souffrir d'une défiance si insultante, sont fières de se montrer en public sous la protection d'un eunuque, car il n'est pas donné à toutes les fortunes de pouvoir étaler un pareil luxe, et mieux vaut encore être cheval de parade que cheval de fiacre.

Dans le Levant, l'eunuque est une puissance ; il est le roi du harem confié à sa garde; les femmes le choient, le caressent, le flattent, car il dépend de lui d'alléger ou d'appesantir les chaînes de ses prisonnières. L'effroyable mutilation, désespé-

rante pour un homme de cœur, et qui fait d'une créature de Dieu, quelque chose sans nom, n'est pas même considérée comme un malheur par ceux qui la subissent et j'ai connu des nègres esclaves qui sollicitaient de leurs maîtres la faveur d'être émasculés. On aura peine à croire à tant d'abjection, et cela s'explique pourtant dans un pays où tous les nobles instincts de l'homme sont endormis ou sacrifiés au désir du bien-être matériel. L'amour délicat étant inconnu en Orient, comme je viens de le démontrer, l'eunuque n'est privé que de jouissances sensuelles dont le plus souvent il n'a pas même l'idée, car généralement on le mutile fort jeune, et cette privation n'est pas sans compensation pour lui. L'eunuque est l'ami et le confident de son maître, il n'est pas exposé à ses mauvais traitements comme les autres esclaves, on ne le soumet pas à des travaux pénibles, il monte à cheval, porte de belles armes et se pare de vêtements magnifiques; il vit tranquille au milieu des femmes qu'il surveille, et jouit de cette existence molle et oisive si chère aux habitants des pays chauds.

Le musulman est brutal en amour, mais il a au plus haut degré le sentiment de la famille; il aime passionnément ses enfants, et loin de s'ef-

frayer de la fécondité de ses femmes, il en est fier, et ne redoute jamais la misère. Car, Allah est grand et miséricordieux. Les Orientaux, peu complaisants pour leurs épouses, ont des égards et témoignent même quelque déférence pour les mères de leurs enfants. La maternité est en honneur chez les musulmans comme aux temps où « l'Eternel voyant que Léa était haïe, la rendit féconde (1), » sans doute pour que Jacob l'aimât ; la stérilité y est toujours une tache, et Rachel enfantant après une longue attente, s'écrierait encore dans l'enivrement de sa joie : « Dieu a ôté mon opprobre (2). » Le respect pour la maternité est poussé si loin que l'esclave qui conçoit de son maître est libre de plein droit par le seul fait de sa maternité. Un musulman à qui on adresserait la question que madame de Staël fit à Napoléon, touchant le mérite des femmes, ne répondrait pas autrement que l'empereur.

Malgré ces mœurs et avec des sentiments pareils, les intrigues galantes se multiplient en Orient. Une coutume singulière les favorise : lorsqu'une dame en visite une autre, elle laisse ses babouches à l'entrée de la salle de réception,

(1) Genèse, XXIX, 31.
(2) Genèse, XXX, 23.

tant pour se conformer à l'étiquette du pays que pour faire connaître sa présence dans l'intérieur du sérail. Si le maître avait la pensée de se rapprocher de ses femmes, la vue de ces chaussures déposées à la porte, suffirait pour l'arrêter, et il violerait les lois les plus sacrées de l'hospitalité, s'il ne se retirait pas aussitôt. Ce précieux respect des hautes convenances qui semblerait devoir être la sauve garde des bonnes mœurs, a suggéré à de hardis Lovelaces, car chaque pays a les siens, l'audacieuse pensée de s'introduire sous des déguisements de femme dans les harems où ils sont désirés. On sait que les vêtements des Orientales, d'ailleurs très-amples, ont beaucoup de ressemblance avec nos dominos, et sont par conséquent très-favorables à ces sortes de déguisements; ainsi grâce au voile qui couvre leur visage, les séducteurs sont admis sans défiance, et, protégés par leurs babouches contre les surprises du maître, ils poursuivent impunément le cours de leurs intrigues...

Pendant mon séjour à Alexandrie, j'accueillais avec avidité les nouvelles arrivées de l'intérieur de l'Afrique où ma pensée me devançait, et j'interrogeais avec ardeur toutes les personnes qui pouvaient me fournir les renseignements

nécessaires à la réalisation de mes desseins. Ma vie de labeurs et de privations avait commencé, je couchais sur la dure et j'étais sobre comme un Bédouin du désert. A cette époque un ingénieur distingué, M. Linant, se disposait à remonter vers les sources du Nil; je cherchai à me rattacher à sa mission, mais son voyage fut ajourné et je dus attendre une occasion plus favorable.

Je n'étais pas encore acclimaté et, quoique l'été touchât à sa fin, les chaleurs m'étaient insupportables : mais au coucher du soleil, je montais avec empressement sur quelque terrasse pour y respirer l'air du soir : je ne pouvais me lasser d'admirer la limpidité du ciel et la sérénité de ces nuits pures et brillantes. Il ne m'arrivait que bien rarement de m'aventurer pendant les ténèbres à travers les rues étroites de la ville. Comme on s'en doute bien, Alexandrie n'est pas éclairée, et si l'on est obligé de sortir le soir, il faut porter soi-même une lanterne, ou la faire porter par un domestique qui vous précède de quelques pas. A ce désagrément, il s'en joint un autre que j'appellerai même un danger : comme dans presque toutes les villes du Levant, les chiens sans maître pullulent à Alexandrie, et deviennent redoutables pendant la nuit. Ces animaux

qu'on trouve couchés dans tous les coins durant le jour, qu'on foule aux pieds impunément, et qui se laissent piétiner par les chevaux plutôt que de se déranger, se lèvent affamés dès que l'obscurité commence; ils explorent par bandes certains quartiers de la ville, et attaquent même quelquefois le promeneur isolé. Ces chiens observent le ramadan pendant toute l'année.

Un danger plus terrible menace les voyageurs imprudents qui vont sans précaution se baigner dans la mer. A certaines époques de l'année le port d'Alexandrie est fréquenté par des requins qui le sillonnent dans tous les sens et se montrent très-près du rivage. Peu de jours après mon débarquement, un Egyptien fut broyé et emporté par un de ces monstres, à la vue de ses compatriotes consternés qui ne purent le secourir. Des pêcheurs qui s'étaient mis intrépidement à la poursuite du redoutable squale, en tuèrent deux qui furent promenés triomphalement dans les principaux quartiers de la ville.

Le saïs ou palefrenier Égyptien mérite une mention honorable. Outre les charges et les corvées du palefrenier d'Europe, celui d'Égypte en a une qui m'a toujours paru bien dure. En Europe, lorsque le cavalier enfourche sa monture, le palefrenier

se repose; c'est tout l'opposé en Orient. Ici quand le maître sort à cheval, le saïs est obligé de courir devant lui: il va au pas avec le cheval, trotte quand le cheval trotte, et court à perdre haleine lorsque le cheval est lancé, car l'honneur lui fait une loi de ne pas se laisser dépasser par le cavalier. Quelque brave coureur que soit le saïs, on conçoit sans peine que son honneur est exposé à de fréquents échecs et reçoit de cruelles atteintes.

Le lieu que je fréquentais le plus à Alexandrie, et toujours avec un intérêt croissant, était le bazar des esclaves. La vue de ces malheureuses créatures entassées et confondues quels que fussent leur âge et leur sexe m'impressionna tristement. Ce honteux spectacle auquel je m'habituai plus tard, n'a jamais cessé d'occuper vivement mon attention et ma pensée. Les esclaves sont nourris de telle sorte qu'ils ont toujours faim : la première fois que je visitai leur marché, plusieurs d'entre eux s'approchèrent de moi en tendant la main comme des mendiants; j'avais mes poches pleines de dattes, je les leur distribuai à la grande satisfaction des jellabs (1) qui à l'heure du repas diminuèrent sans doute la ration de ces malheureux.

(1) Marchands d'esclaves.

Il y a plusieurs mosquées à Alexandrie; aux heures de la prière, le chant vigoureux des muezzim se fait entendre et les fidèles s'y rendent en foule et vont prier en commun. Ces mosquées sont dépouillées d'ornements à l'intérieur; les musulmans prient du reste en tous lieux, ils vont quelquefois faire leurs ablutions sur les bords de la mer et se prosternent ensuite sur les sables du rivage; les marchands prient sur le devant de leurs boutiques, et il n'est pas rare, en traversant les rues, de rencontrer quelque fidèle remplissant ses devoirs religieux sur le seuil d'une porte.

On a beaucoup parlé du recueillement et de la gravité des musulmans en prières, et parce qu'ils ont sans cesse et à tout propos les noms de Dieu et de leur prophète sur les lèvres, on en a conclu qu'ils étaient profondément religieux. D'abord il serait fort étrange que les musulmans qui sont, je ne dirai pas dignes, car la nonchalance et la présomption ne constituent pas la dignité, mais graves et sérieux dans l'accomplissement des actes les plus insignifiants et les moins sérieux, ne le fussent pas tout autant et même davantage dans l'accomplissement de leurs pratiques religieuses. Avec leurs éternelles formules pieuses dont ils abusent, qu'ils emploient sans nécessité dans toutes

les circonstances, et qui par ce motif perdent en grande partie de leur caractère respectable, les musulmans se tirent toujours d'embarras; par leur moyen, ils répondent à tout, ou plutôt ne répondent à rien, et font perdre patience aux personnes les plus phlegmatiques. Les Arabes, j'en conviens, sont fort attachés à leur religion, et ils font grand étalage de leur foi, surtout en présence de ceux qui professent un culte différent du leur, mais on aurait tort de juger de leur piété réelle d'après les apparences que je viens de dénoncer.

La gravité, d'autres diraient l'apathie, conséquence inévitable, surtout dans les pays chauds, de la croyance au dogme de la fatalité, fait le fond du caractère des Orientaux. Grands et petits, riches et pauvres, tous en Orient, avec leur aveugle confiance au destin, se montrent calmes dans la prospérité et résignés dans le malheur. L'éducation est encore très-peu répandue dans le Levant, et de ce fait, il résulte entre les divers membres de la société, une sorte d'égalité morale et intellectuelle dont les effets méritent d'être étudiés. En Orient, il n'y a pas de *peuple* ou si l'on veut tout le monde est peuple. Les idées du maître ne diffèrent pas ou diffèrent peu de celles de l'esclave; l'intelligence de l'un n'est pas plus dé-

veloppée que celle de l'autre; et s'il y avait un déplacement, même brusque, dans les fortunes et dans les positions, on ne s'en apercevrait peut-être pas; un homme sorti des derniers rangs de la société et élevé sans transition au faîte des honneurs, ne se trouverait pas plus embarrassé que celui qui aurait passé sa vie dans les grandeurs. De même l'homme heureux que la fatalité rejette brusquement en arrière, se résigne courageusement et vit dans la misère comme s'il n'eût jamais connu une destinée meilleure. En Orient les premiers peuvent devenir les derniers, et les derniers s'élever au premier rang sans ébranlement et sans trouble.

J'espère que les diverses considérations qui occupent une si grande place dans ce chapitre, ne paraîtront pas sans utilité à mes lecteurs: elles contribueront, du moins j'aime à le croire, à dissiper certaines erreurs, certains préjugés, à rendre facile l'explication et l'appréciation de certains faits... Je vais bientôt poursuivre ma route vers le Caire, mais avant de m'éloigner d'Alexandrie, je dirai quelques mots des principales maladies qui l'affligent.

Si, comme l'a dit La Fontaine, la peste a été inventée pour punir les crimes de la terre, les Égyp-

tiens doivent être de bien grands criminels ; ce fléau terrible qui décime les populations, les poursuit avec la plus effroyable opiniâtreté. La peste sévit en hiver et ses ravages cessent en été, vers l'époque de la Saint-Jean. Je ne suis pas docteur en médecine, je n'entrerai donc pas dans de longues discussions sur cette matière ; je n'examinerai pas si la peste est contagieuse ou non, si elle est endémique en Égypte ou si elle y est apportée du dehors ; je ferai seulement remarquer, parce que ce fait m'a frappé, que ce fléau s'abat régulièrement sur ce malheureux pays, quand les eaux du Nil commencent à se retirer et qu'il disparaît lorsque les terrains inondés sont entièrement desséchés, je livre cette observation aux méditations des hommes spéciaux.

A ce mal épouvantable et sans remède, se joignent encore d'autres maladies cruelles et dangereuses : je veux parler des ophthalmies, des fièvres et de la dyssenterie. Ces maladies font de nombreuses victimes et ajoutent leurs ravages à ceux de la peste. Mais on se tromperait en attribuant au climat, ce qui est en général le résultat d'un mauvais régime et de la manière dont vivent les habitants. Ainsi la peste elle-même attaque rarement les Européens qui ne commettent pas

d'excès et les riches indigènes (1). Les fièvres et la dyssenterie sévissent principalement contre les gens pauvres qui se nourrissent en grande partie de pastèques, de cannes à sucre et de fruits verts, et contre les Européens qui abusent des liqueurs fortes. Les ophthalmies atteignent surtout les personnes qui ont l'imprudence de coucher sur leurs terrasses et de s'endormir en plein air ou même dans l'intérieur de leurs maisons avec les croisées ouvertes, après avoir été éblouies pendant le jour par la réverbération d'un soleil ardent. Il est cruel, je le sais par expérience, de ne pouvoir jouir sans danger de la fraîcheur des nuits, après avoir supporté les chaleurs accablantes de la journée, mais cette jouissance a coûté la vue à un grand nombre de malheureux.

(1) « Que nous apprend l'observation? C'est que, pendant le règne de la peste, tout individu affaibli moralement ou physiquement, débilité par les excès et les abus d'un genre quelconque, par l'usage immodéré des femmes, du vin ou des spiritueux, aussitôt qu'il s'est trouvé en rapport avec un pestiféré, est saisi par la contagion beaucoup plus sûrement et plus vite que celui qui était dans une disposition contraire. On observe surtout que la faiblesse morale, le chagrin, la crainte et la peur, produisent le même effet que la débilitation physique, et prédisposent à absorber le virus pestilentiel quelle que soit d'ailleurs sa nature. »

JOMARD. *Etudes géographiques et historiques sur l'Arabie*, page 222.

Je dirai en résumé, qu'un régime sévère, un genre de vie sage et réglé, surtout dans les commencements et jusqu'à ce qu'on soit acclimaté, préserveront généralement les voyageurs de ces terribles maladies.

II.

SOMMAIRE.

Canal du Mahmoudié. — Pain arabe. — Les moustiques. — Un orage. — Beauté du Nil et de ses rives. — Village d'Atfé. — Les chameaux. — Fouah. — Les mariniers du Nil. — Les Sakies. — Prélèvement d'impôts. — Énergie d'un fellah. — Environs du Caire. — Boulakh. — Ses douaniers. — Le Caire. — Magnifique tableau. — Cérémonie du mariage. — Détails curieux. — Pudeur des musulmans. — Polygamie et divorce. — Une histoire au sujet d'un mariage.

CHAPITRE II.

Environ deux mois et demi s'étaient écoulés depuis mon arrivée à Alexandrie, lorsque je me décidai à partir pour le Caire. Je me rendis à l'embouchure du canal du Mahmoudié, où se trouvent réunies à une demi-lieue de la ville les barques qui font le trajet d'Alexandrie au Nil. Je payai mon passage sur une cange qui se dispo-

sait à quitter le port, car mes ressources ne me permettaient pas de noliser un bateau pour moi seul, et après avoir fait quelques modestes provisions, consistant principalement en pain et en dattes fraîches, je m'embarquai, et l'on mit à la voile.

Le canal du Mahmoudié a été creusé sous le gouvernement de Méhémet-Ali-Pacha, il a environ vingt lieues de longueur. Grâce à des améliorations successives, ce travail d'abord très-imparfait, ne laisse presque rien à désirer aujourd'hui. Ses bords, naguère incultes et déserts, se couvrent de fabriques, de jardins et de maisons de campagne entourées de belles cultures. Plus de cent mille manouvriers, hommes, femmes ou enfants, furent employés à la construction de ce canal, qui fut terminé dans l'espace d'un an. Ce travail fut exécuté d'après le mode antique : on creusa le lit du Mahmoudié, comme on avait élevé les pyramides, à force de bras. Chaque pied du canal qui s'ouvrait, chaque pied des pyramides qui s'élevait, coûtait la vie à des milliers de malheureux. L'existence de l'homme n'était pas estimée assez haut pour qu'on s'en montrât ménager, et les anciens ouvrages d'art ou d'utilité publique que nous admirons encore de nos jours, ont dévoré peut-être plus de victimes que les plus

redoutables fléaux. La puissance de l'armée, la puissance immense d'une masse enrégimentée et employée aux grands travaux, ne sera pas négligée dans l'avenir par les hommes destinés par la Providence à conduire les nations, mais ces hommes se montreront moins prodigues, plus soucieux de la vie de leurs semblables, et ils enfanteront des merveilles sans décimer les populations, sans causer d'effroyables douleurs.

J'allais bientôt voir le Nil !... Absorbé par cette pensée, je supportais vaillamment les privations de toute nature auxquelles je m'étais soumis, et qui auraient dû me paraître d'autant plus dures que j'en étais encore à mon début. L'eau du canal, d'ailleurs très-bonne, mais jaunâtre et terreuse, me semblait du lait ; je ne connaissais pas de fruit préférable à la datte ; le pain arabe mal pétri, mal cuit, imprégné d'odeurs fortes et désagréables, à cause des matières employées à sa cuisson (1), ne m'inspirait pas le moindre dégoût. Je n'avais

(1) Tout le monde sait que les Arabes font cuire leur pain et la plupart de leurs mets avec la bouse de vache et le crottin de chameau. Comme dans nos petites villes du midi, les femmes et les enfants ramassent ces ordures dans les rues et sur les chemins, non pas comme chez nous pour engraisser la terre, car la terre d'Egypte n'en a pas besoin, mais pour faire du feu. Ils pétrissent ces matières, en forment des espèces de galettes qui sèchent au soleil, et s'en servent au lieu de bois.

d'autre lit que les planches du bateau, et je voyais sans envie les couches moelleuses des passagers plus heureux, qui me regardaient peut-être avec dédain. J'étais fier de ma pauvreté comme ils l'étaient sans doute de leur richesse, et je comprenais instinctivement, (qu'on me pardonne ce manque de modestie), je comprenais, dis-je, que j'avais plus d'avenir comme voyageur, que ces hommes qui ne consentent à quitter leur pays, qu'à la condition de pouvoir s'entourer, même en voyage, de toutes les commodités de la vie.

Avant mon départ d'Alexandrie, j'avais commencé, pour mon usage, un vocabulaire français et arabe, et je ne négligeais rien pour l'enrichir de mots nouveaux, dès que ma mémoire s'était appropriée ceux qu'il renfermait déjà. Mon petit recueil grossissait sensiblement : j'avais appris la phrase sacramentelle, *ismou é dé, comment s'appelle ça?* et chaque fois que je voulais connaître le nom arabe d'un objet, je mettais cet objet sous les yeux des matelots de la cange, en répétant ma phrase, et ceux-ci répondaient toujours à ma question avec un bienveillant empressement. La langue de Mahomet est d'une difficulté extrême, à cause surtout de sa prononciation. Les Arabes sont, pour les étrangers, qui la parlent, d'une in-

dulgence qu'on ne saurait trop admirer; la phrase la plus incohérente, les constructions les plus irrégulières, n'excitent jamais leur hilarité, n'amènent jamais sur leurs lèvres un sourire railleur.

En Égypte, il n'y a pas d'orages en été, et ils sont rares en hiver. Lorsqu'il pleut, les rues, qui, même dans les villes principales comme le Caire et Alexandrie, ne sont pas encore pavées, deviennent de véritables bourbiers, et il est alors impossible de sortir. Nous étions dans la première quinzaine du mois de novembre; le temps était calme, l'atmosphère était lourde, et d'épais nuages flottaient au-dessus de nos têtes. Nous étions partis vers les trois heures de l'après-midi, les ténèbres commençaient à nous envelopper, et nous avancions lentement. J'étais condamné à passer la nuit sur le pont de la cange, et à recevoir sans doute l'averse qui nous menaçait, car il n'y avait pas de place pour moi dans l'*oda* (la chambre). Des nuées de moustiques bourdonnaient autour de nous et nous poursuivaient de leurs irritantes piqûres.

Le moustique est une des plaies permanentes de l'Egypte; on n'a avec lui ni trêve, ni repos : le jour, il vous empêche de travailler, et la nuit de dormir. C'est un ennemi infatigable, qui vous

harcèle sans relâche. On a beau s'entourer des cadavres de ces insectes importuns et malfaisants, on dirait que, semblables au phénix, ils renaissent de leurs cendres; ils reviennent toujours plus nombreux et plus opiniâtres. L'usage des moustiquaires destinés à vous préserver de leurs atteintes durant le sommeil, est un supplice substitué à un autre. En effet, sous un climat brûlant, ce rideau fermé de toute part, qui intercepte l'air, rend les chaleurs encore plus intolérables, et l'on est souvent tenté de se livrer aux moustiques plutôt que de se laisser étouffer dans ces fournaises de mousseline.

La nuit était profonde, le ciel, ordinairement si limpide et si bleu, était sombre et sans étoiles: de fréquents éclairs sillonnaient l'horizon et le tonnerre grondait dans le lointain, la pluie commençait à tomber. Je m'étais soigneusement enveloppé dans mon manteau, et adossé contre l'unique mât de notre embarcation, j'attendais avec résignation les terribles effets de la tempête, d'autant plus redoutables pour moi que j'étais sans abri. Bientôt les éclairs se succédèrent sans interruption, le bruit du tonnerre redoubla, et la pluie ne tarda pas à nous inonder; au calme de la journée, avait succédé un vent impétueux qui

soufflait par rafales, et changeait à chaque instant de direction. La cange menaçait souvent de chavirer, et l'inhabileté flagrante des marins n'était pas très-propre à me rassurer ; sans doute en abordant au rivage, j'aurais pu dire comme Bias, et le dire sans figure : *omnia mecum porto*, mais la perspective d'arriver à terre trempé jusqu'aux os, au milieu de la nuit, et loin de toute habitation, était loin d'être agréable, et ce fut avec une véritable satisfaction, que j'entendis le reïs (1) donner l'ordre d'approcher du rivage et d'amarrer le bateau. Cet ordre fut bientôt exécuté, nous passâmes quelques heures abrités sous les berges du canal. Peu à peu l'orage se dissipa, et l'on put se remettre en route. Je me débarrassai de mon manteau qui ruisselait, et j'attendis le jour avec impatience. Quand l'aurore parut, le ciel avait repris toute sa sérénité, et au lever du soleil je débarquai au village d'Atfé, bâti sur la rive gauche du Nil, à l'une des embouchures du Mahmoudié.

Je n'oublierai jamais la beauté et la grandeur du spectacle qui se déroula devant moi en abordant à Atfé : j'éprouvai une sensation ineffable de bien-être, une de ces sensations bien rares dans la

(1) Patron de barque.

vie, et dont on garde toujours le précieux souvenir. Si l'aspect d'Alexandrie et de ses environs m'avait d'abord cruellement désenchanté, la magnificence du tableau qui se déployait sous mes yeux me ravissait d'admiration et ramenait dans mon cœur mes illusions évanouies. Le Nil débordant de toutes parts couvrait de ses ondes fécondantes les campagnes altérées, et roulait majestueusement vers la mer, sillonnée en divers sens de barques de toutes dimensions. Un épais brouillard, que les rayons du soleil levant n'avaient pas encore pénétré, s'élevait au loin sur l'autre rive, et servait de cadre à ce merveilleux tableau. L'air était voilé de légères vapeurs et de nombreux villages couronnés de palmiers semblaient flotter au milieu d'une immense nappe d'eau unie comme un miroir. L'ensemble du paysage était enchanteur; les arbres étaient verts et la végétation vigoureuse, il ne restait plus aucune trace de l'orage de la veille, et l'incomparable beauté du ciel complétait la magie de ce spectacle à la fois grandiose et charmant.

C'est à Atfé que s'opère le transbordement des marchandises et des voyageurs qui vont d'Alexandrie au Caire, ou du Caire à Alexandrie. Le village a, par conséquent, deux ports, l'un sur le

nal, et l'autre sur le fleuve (1). Atfé est un point de transit important, il y règne une très-grande activité ; les bords du Nil et du Mahmoudié sont presque toujours encombrés de ballots et de bois de construction, et de nombreux chameaux sont employés du matin au soir à transporter, d'un port à l'autre, les marchandises et les lourds bagages des commerçants et des voyageurs.

Dans le Levant, il n'existe pas de grandes routes, et les rues dans toutes les villes sont généralement fort étroites : l'application immédiate d'un système de transport en voiture et en charrette serait donc impossible, et dans cet état de choses, l'utilité des chameaux est inappréciable. Les rues sont toujours assez larges pour eux, les chemins toujours assez bons. Doués d'une force extraordinaire, d'une sobriété fabuleuse, d'une patience et d'une docilité à toute épreuve, ils traversent les villes et les campagnes avec des fardeaux énormes, cheminant par des sentiers mal battus et à peine tracés, attachés les uns à la suite des autres ; et grâce à l'uniformité de leur marche lente

(1) Depuis 1843 le transbordement n'a plus lieu ; par les soins de Méhémet-Ali, une écluse a été construite à l'embouchure du Mahmoudié, sous la direction de M. Linant, dont j'ai déjà parlé et, aujourd'hui on fait, directement et sans changer de barque, le trajet du Caire à Alexandrie.

et mesurée, un seul homme suffit pour en conduire une troupe nombreuse.

Après avoir renouvelé, dans le bazar d'Atfé, mes provisions épuisées, je m'embarquai sur une cange légère, artistement coloriée, qui mettait à la voile pour le Caire; nous partîmes. Maintenant, je voguais sur le Nil; j'avais peine à contenir les démonstrations de mes joies d'enfant émancipé. J'étais heureux comme un roi, et je n'enviais la destinée de personne. En peu d'instants, nous arrivâmes au grand village de Fouah, qui s'élève sur la rive droite du Nil, vis-à-vis, mais un peu plus haut qu'Atfé. On ne se douterait guère aujourd'hui que Fouah fut autrefois une ville importante : en parcourant ses rues silencieuses et désertes, on serait tenté de les croire inhabitées, et cependant toutes les barques qui passent devant son port s'arrêtent, ne fût-ce qu'un moment, pour faire des vivres, car les denrées sont en général à plus bas prix à Fouah que sur les autres marchés environnants. On fabrique dans cette ville une grande quantité de tarbouches (1), mais ils sont de qualité inférieure et justement dédaignés. C'est à Fouah que notre

(1) Bonnets rouges.

brave armée mit en déroute complète les habitants révoltés du Delta. A peine notre cange était-elle amarrée, que le reïs et deux matelots se rendirent au bazar et en revinrent une heure après chargés de provisions diverses. Le vent était favorable, et sans autre perte de temps, nous reprîmes notre route vers le Caire.

Les mariniers du Nil sont un composé hétérogène de Fellahs égyptiens, d'Arabes, de Nubiens et de Nègres. Ils forment une caste tranchée curieuse à étudier. Une répugnance invincible pour l'état de soldat à perpétuité en a réduit un grand nombre à se mutiler afin d'échapper à une conscription brutale qui n'épargne personne : les uns se sont coupé l'index de la main droite, d'autres se sont arraché les dents nécessaires pour déchirer la cartouche, et quelques-uns se sont crevé l'œil droit. Ceux auxquels le métier des armes, exercé comme il l'est en Egypte, inspire autant d'horreur que la mort, ceux-là se sont en même temps coupé l'index, arraché les canines et crevé l'œil droit ; ces derniers, on le comprendra aisément, sont en très-petit nombre. Ces cruelles mutilations sont fréquentes surtout dans la Haute-Égypte et la Basse-Nubie, quoique le bagne attende les malheureux convaincus de

s'être volontairement mutilés. Parce que les marins du Nil ne reculent pas devant des moyens aussi violents pour se soustraire aux rigueurs de la conscription, il ne faut pas en conclure qu'ils manquent de courage : cette classe d'individus, au contraire, fournirait au pays sinon les meilleurs, du moins les plus intrépides soldats, si la durée du service était justement et raisonnablement limitée. Mais il était naturel que la certitude de vieillir et de mourir dans un régiment, épouvantât des hommes dont le besoin d'indépendance se manifeste dans tous les actes et à chaque instant de leur vie. Les matelots du Nil ont la précieuse insouciance des gens de leur état. Ils sont en général libertins, dissipateurs, mais ils font preuve dans les cas difficiles d'une activité rare ; ils ne reculent jamais devant le travail et sont presque tous *bons enfants*. Durant le calme et lorsque le vent est contraire, ils remplissent l'office de chevaux en halant les barques. Si la brise favorable vient enfler les voiles, ils jouissent du repos ou se livrent à des jeux bruyants : ils chantent, font de la musique ou dansent au son du tarabouka (1). Dans toutes les

(1) Sorte particulière de tambourin.

barques il y a un tarabouka, dans toutes les barques il y a aussi un bouffon ou un poëte improvisateur qui charme les loisirs de l'équipage, et ce bouffon ou ce poëte est en général le plus brave des matelots. Les mariniers du Nil s'estiment très-malheureux s'ils n'ont pas de bois pour se chauffer le matin et le soir; aussi, en traînant leur barque, ont-ils soin d'enlever toutes les branches d'arbre et les pieds de doura qu'ils rencontrent sur leur passage, et la nuit venue, dès que la cange est amarrée, ils allument un grand feu sur le rivage, et groupés autour de la flamme brillante ils devisent joyeusement. Le reïs vit avec eux en camarade, et, le cas échéant, il n'hésite pas à mettre la main à l'œuvre comme le dernier de ses matelots. La plupart d'entre eux et le chef lui-même sont presque toujours sans argent, car ils sont généralement peu économes, ils sont réduits à vivre très-modestement. Des lentilles, cuites à l'eau et au sel, pour lesquelles Esaü, affamé, n'eût pas sans doute vendu son droit d'aînesse, des oignons crus, ces oignons que les Hébreux regrettaient dans le désert, après leur sortie d'Égypte, des radis blancs ou du fromage horriblement salé, et du très-mauvais pain composent leur ordinaire de presque tous les

jours. La viande est un mets qui leur est rarement permis, et cependant ils vivent contents, et beaucoup d'entre eux n'échangeraient pas leur position contre celle d'un officier de l'armée ou d'un cheikh de village. Le café sans sucre est le seul luxe que se donne le reïs; les matelots fument lorsqu'ils ont du tabac.

Tels étaient les hommes au milieu desquels je remontais le vieux Nil, le fleuve nourricier. De distance en distance, dans le voisinage des villages et des hameaux, on apercevait, sur l'une ou l'autre rive, des femmes, assises au bord de l'eau, vendant du pain, des dattes et du lait, aigre ou frais selon l'heure à laquelle on passait devant ces marchés improvisés. Dès que le vent nous refusait son secours, je me hâtais de descendre à terre pour suivre en me promenant les détours capricieux du fleuve avec les matelots qui halaient notre cange. Autour des sakies, servant à l'arrosement des terres, on remarquait les accouplements les plus bizarres et les plus grotesques : ici c'était un vieux dromadaire attaché avec une vache à la même roue qu'ils faisaient tourner; là c'était un buffle hideux avec un cheval aveugle; plus loin c'était un âne de petite taille et un grand chameau efflanqué qui, malgré leur énorme dis-

proportion, remplissaient leur tâche avec un ensemble et un accord parfaits.

Je ne pouvais me lasser d'admirer la richesse et l'éclat du paysage qui se déroulait successivement devant moi. Nouvellement arrivé de France, j'avais peine à en croire mes yeux, lorsque je venais à songer que nous nous trouvions alors au commencement de l'hiver. Les rives du Nil, parsemées de villes et de villages, étaient parées d'une riante verdure; les arbres verts et touffus ne jonchaient pas la terre de leurs feuilles jaunies et desséchées; les champs, à peine cultivés, étalaient une végétation puissante et variée, les mimosas aux boutons d'or, les bois d'orangers et de citronniers qui s'élevaient de loin en loin nous envoyaient leurs suaves parfums, et sur les branches des arbres, dont ils semblaient la parure naturelle, des troupes d'oiseaux, aux riches couleurs, se balançaient en chantant.

On a beaucoup blâmé le mode brutal d'après lequel on perçoit les impôts en Égypte. Comme tous les hommes remarquables, le vice-roi a eu des ennemis violents et des admirateurs passionnés; les premiers, sans lui tenir compte des exigences et des nécessités de sa position exceptionnelle, et afin de pouvoir l'accuser de despotisme

et d'ignorance, n'ont rien négligé pour faire ressortir et mettre en évidence les actes répréhensibles de son gouvernement. Sans vouloir défendre en ce moment Méhémet-Ali, soit dans l'ensemble, soit dans les différentes branches de son administration, je dirai, en thèse générale, que les nations civilisées, sont rarement compétentes pour bien apprécier la marche suivie par les gouvernements barbares. Ce qui prouverait que les moyens rigoureux employés contre leurs administrés par les chefs des provinces et des villages sont quelquefois nécessaires, c'est que ceux-ci n'obtiennent rien des fellahs de plein gré, et arrivent presque toujours à leurs fins par la violence. Plusieurs faits récents dont j'ai été moi-même le témoin pourraient servir sinon à justifier, du moins à expliquer cet emploi continuel des mesures brutales qui révoltent les peuples civilisés. Voici un de ces faits :

La veille de mon arrivée au Caire, notre cange était mouillée à peu de distance d'un joli village où le réïs avait quelques affaires à traiter. Comme je ne laissai échapper aucune occasion d'aller à terre, je m'étais rendu moi-même dans ce village dont le cheikh était alors occupé à lever l'impôt. Au moment où je me présentai chez lui, deux

soldats, venaient d'amener un fellah qui se déclarait insolvable :

— Tu veux donc mourir sous le bâton, dit le cheikh avec impatience?

— Allah est grand et miséricordieux, répondit humblement le fellah!

— Vous êtes comme de véritables brutes, reprit le chef, on ne peut rien obtenir de vous autres par la douceur, Dieu nous absoudra des cruautés auxquelles vous nous forcez à recourir. Couche-toi, fils de chien, et vous, ajouta-t-il, en s'adressant aux soldats présents, frappez ce misérable jusqu'à ce que mort s'ensuive ou qu'il consente à payer.

— Grâce, mon maître, murmura le paysan terrifié que les bourreaux venaient de saisir et de renverser : les soldats ont fouillé et bouleversé ma maison sans y rien trouver; par la vie du Prophète, je n'ai pas d'argent; ma femme est couverte de haillons; mes enfants vont nus et ont toujours faim, l'année prochaine, je paierai double taxe, si Dieu nous donne d'abondantes récoltes, épargnez-moi aujourd'hui.

Mais le cheikh n'avait pas même eu l'air de l'entendre, et déjà les coups pleuvaient sur le dos du malheureux fellah couché sur son ventre :

c'était la première fois que j'assistais à une pareille exécution, et en vérité, je partageais le supplice de cet homme : j'aurais voulu pouvoir attirer sur la tête de ses bourreaux toutes les malédictions du ciel et de la terre, et les expressions m'auraient manqué pour flétrir le maître qui tolérait de si grandes abominations. La victime, qui m'avait d'abord paru anéantie, semblait forte et résignée comme un martyr, elle ne poussait pas un seul cri, ne faisait pas un seul mouvement, mais ses traits étaient contractés d'une manière effrayante, sa respiration était saccadée et ses dents claquaient : cependant elle paraissait conserver sur elle tout son empire, et affectait par moments une indifférence héroïque; ses doigts erraient sur le plancher comme si elle eut voulu tracer certains caractères aussitôt effacés que formés..... Le sang commençait à couler : le cheikh, qui n'avait sans doute voulu qu'effrayer le fellah, fit signe aux bourreaux de s'arrêter et ordonna en même temps à ses serviteurs de pousser la victime dans la rue, ce qui fut exécuté sur-le-champ et sans ménagements. Le malheureux paysan n'avait pas la force de se soutenir, et il eut besoin de l'aide de ses amis pour arriver jusqu'à sa demeure. J'étais sorti en même temps

que lui, et je le suivis avec intérêt. Sa femme l'attendait avec impatience sur le seuil de la porte : Eh bien! dit-elle, dès qu'ils furent seuls et sans paraître s'inquiéter beaucoup du piteux état de son mari. — Eh! bien, répondit celui-ci, en tirant de sa bouche plusieurs pièces d'or, après avoir regardé autour de lui, les bourreaux se sont lassés plus vite que moi : cependant, je dois l'avouer à ma honte, s'ils avaient eu la malheureuse pensée et le courage de continuer encore cinq minutes, j'étais vaincu, ils n'auraient pas perdu leur peine et nous aurions perdu notre argent; encore quelques coups et les pièces d'or tombaient de ma bouche, à la grande satisfaction de ce maudit cheikh qui m'a appelé enfant de chien, quoique je sois bon musulman : mais Allah m'a protégé, il est grand et miséricordieux!... J'étais confondu; cet homme que je considérais comme un martyr, que je venais de voir dans une position à fendre le cœur, cet homme ne pensait plus à ses souffrances, il était joyeux et triomphant. Je me promis d'être moins sensible à l'avenir (1).

Le lendemain, les rives du Nil avaient changé

(1) De tout temps les Egyptiens se sont montrés rebelles et obstinés. Dès le haut empire, nous dit M. Jomard, ils montraient

d'aspect; elles annonçaient l'approche d'une grande ville; de toutes parts, on voyait s'élever divers édifices de belle apparence; la campagne était cultivée avec plus de soin, la végétation était plus riche, les arbres plus nombreux et plus touffus. Le soleil venait de paraître dans tout son éclat, lorsque je découvris les hautes cimes des pyramides. La vue de ces monuments gigantesques projetant au loin leur ombre immense, m'impressionna vivement. En regardant le port où je devais débarquer, il me sembla que j'allais fouler pour la première fois cette terre antique, réveillée de sa longue léthargie par le canon de Bonaparte. En abordant à Alexandrie, dans cette ville de marchands, pouvais-je reconnaître l'Égypte que j'avais rêvée!.... Enfin, nous arrivâmes à Boulakh, le Pirée du Caire.

Boulakh est le port le plus fréquenté et le plus important du Nil: on y remarque un mouvement extraordinaire, et les employés de la douane ont peine à suffire à leur tâche, malgré leur nombre et leur activité. Les arrivages se succèdent presque sans interruption. Des canges de toute gran-

un esprit remuant; ils refusaient l'impôt; se révoltaient souvent, et bravaient les supplices par opiniâtreté. (Etudes géographiques et historiques sur l'Arabie, page 180.)

deur et diversement décorées sont amarrées le long du quai et attendent les voyageurs. Une quantité innombrable de barques de différents tonnages reçoivent les marchandises et les denrées du pays, et s'apprètent, les unes à remonter, les autres à descendre le fleuve. Du côté du Caire, qui a l'immense désavantage d'être séparé du Nil par une distance de vingt minutes, on voit arriver sans cesse d'interminables caravanes de chameaux pesamment chargés, formant comme une chaîne entre le port et la ville. Dès que j'eus réglé mes comptes avec le réïs, je m'élançai sur le rivage, prêt à m'acheminer vers la capitale. Les douaniers qui, grâce à leur tact particulier, avaient sans doute compris que je n'étais pas marchand et que je ne devais pas être porteur d'objets susceptibles de payer des droits, m'offrirent d'exempter mon léger bagage de leur visite, à condition que je leur donnerai un bacchich. En toute autre circonstance, j'aurais accepté avec joie une semblable proposition, et je me serais empressé de leur jeter quelques piastres pour me délivrer de leurs importunités, mais ma situation m'obligeait à ménager mes ressources, et j'écartais sévèrement toute dépense qui n'était pas jugée indispensable : trompant donc les espérances de l'avide douanier, qui déjà

tendait la main vers moi, je déployai mes effets devant lui, en l'invitant à les visiter. Visiblement désappointé, il s'acquitta de ses fonctions, minutieusement et avec lenteur, sans doute pour m'impatienter, ce qui ne l'empêcha pas, lorsqu'il eut terminé sa visite, de renouveler sa demande de bacchich. Je me moquai de lui, et je pris à pied le chemin du Caire.

Précédé d'un enfant qui portait mon sac de voyage et me servait de guide, je m'enfonçai dans les rues de Boulackh. Je m'étais cru dans un village peu considérable, et je ne tardai pas à être détrompé. Boulakh, qui s'agrandit tous les jours, compte déjà une douzaine de mille âmes, il possède de grands bazars assez bien pourvus et renferme plusieurs mosquées et des établissements de bains. Après avoir dépassé les habitations, je me trouvai sur un large chemin poudreux qui me conduisit au Caire en droite ligne, par la belle place de Lesbekieh.

Certainement le Caire n'est pas une belle ville, mais elle a conservé un cachet particulier, éminemment pittoresque, éminemment original, c'est une cité orientale par excellence; on sent, en entrant dans cette capitale, qu'on arrive dans un monde nouveau, et c'est là ce que le voyageur

désire. Il y a bien au Caire un quartier franc, le *Mouskit*, mais sa physionomie ne diffère en rien de celle des autres quartiers ; les rues en sont aussi étroites, les maisons n'y sont ni plus commodes, ni mieux distribuées. Il n'existe peut-être pas de villes où la population offre tant de variétés, et où l'on puisse par conséquent se livrer avec plus de succès à l'étude générale des races : depuis le blanc le plus fade, jusqu'au nègre le plus luisant, on y trouve toutes les nuances intermédiaires, il ne manque pas un anneau à cette chaîne qui relie ces deux couleurs si différentes et si tranchées. De cet assemblage bizarre d'individus de toutes les nations sur un même point central, il résulte une diversité de mœurs, une confusion de langues, une bigarrure de costumes pleines d'intérêt et qui excitent vivement la curiosité. Arrêtez-vous dans un de ces bazars si animés du Caire, vos oreilles sont frappées de sons étranges, de paroles confûses et dissonnantes, qui vous rappellent Babel et la cause de la dispersion des hommes. A côté de l'Européen, donnant publiquement le bras à sa femme, au grand scandale des pieux musulmans, voyez ce rude jellab, une cravache à la main, faisant marcher devant lui un troupeau de jeunes Nubiennes, au

grand scandale de l'Européen. Sur dix personnes qui passent, vous ne remarquez pas deux costumes semblables; on a peine à se reconnaître au milieu d'une variété si grande, le spectacle est étourdissant; c'est un panorama vivant, qui se déroule de lui-même devant vous.

Et maintenant, si vous voulez jouir d'un autre spectacle, d'un spectacle d'une nouveauté pleine de grandeur et de vague poésie, montez sur le sommet de la plus haute pyramide ou du moins sur la partie la plus élevée de la citadelle bâtie à l'extrémité du Mokattan, cette chaîne rocheuse qui borne à l'orient la longue oasis qu'on appelle l'Égypte : le Caire, avec ses maisons grisâtres et poudreuses dominées par d'innombrables et gracieux minarets, vous apparaît d'abord, dans son ensemble immense : hors de son enceinte, à l'entrée du désert, véritable champ de repos, vous apercevez sur un espace aride et sablonneux, les tombeaux des califes, admirables chefs-d'œuvre d'architecture arabe. De toutes parts s'élèvent des forêts de palmiers, à vos pieds coule le grand fleuve, couvert de barques aux voiles déployées, et au delà des campagnes qu'il féconde, vos regards attristés cherchent à sonder la profondeur impénétrable de ces plaines solitai-

res et désolées qui se perdent dans le lointain.

Je n'entreprendrai pas de décrire les monuments du Caire ou de ses environs, ses édifices publics, ses manufactures, ses promenades ou ses jardins. Les savants qui faisaient partie de l'expédition d'Égypte et les nombreux voyageurs qui m'ont précédé dans cette intéressante contrée, ne laissent rien à désirer sous ce rapport. Je ne parlerai donc ni du puits de Joseph creusé dans l'intérieur de la citadelle par Joussouf Saladin, ni de la magnifique place de Lesbekieh, ni des mosquées, ni des cimetières. Je ne conduirai le lecteur ni au superbe jardin de Choubrah, par une large et belle allée ombragée de grands arbres, ni dans l'île de Rôdah, qui coupe le Nil en deux à la hauteur du vieux Caire (*Masr-atiga*), et où se trouve le nilomètre. Nous n'irons nous reposer ni sous le sycomore antique qui protégea de son ombre la mère fugitive du Sauveur, ni dans la chapelle du vieux Caire, où elle se réfugia quelque temps. Nous passerons sans nous y arrêter sur les champs de bataille d'Héliopolis et des Pyramides; nous ne visiterons ni Gyseh, ni ses monstrueux monuments, ni ses tombeaux couverts de caractères hiéroglyphiques. Je ne dirai rien du sphynx colossal

déterré par M. Caviglia, rien d'Abou-Zabel, de Khanka, de Tourah; et les pyramides de Zakkara sont trop éloignées et n'offrent pas assez d'intérêt. Je resterai donc au Caire, au milieu de ses habitants, essayant d'ajouter quelques traits au tableau de mœurs orientales tracé par mes devanciers.

Nous possédons une foule de charmantes descriptions relatives à la cérémonie du mariage chez les musulmans; mais ces descriptions s'arrêtent ordinairement à l'entrée de l'habitation des époux, ce qui est aisé à concevoir. Les musulmans ne font pas imprimer des livres de mœurs, et ils ne sont nullement disposés à initier aux mystères de leur intérieur les voyageurs Européens qu'ils traitent d'infidèles. Ce n'est donc que par surprise, et ces surprises ne sont ni faciles ni sans danger, qu'on parvient à soulever un coin du voile épais dont ils s'enveloppent avec tant de précaution : si j'ai pu moi-même faire franchir à mes lecteurs le seuil redoutable d'une chambre nuptiale, c'est grâce aux révélations indiscrètes d'un jeune Italien qui avait embrassé l'islamisme.

Lorsqu'après sa promenade triomphale dans les principaux quartiers de la ville la jeune

fiancée, couverte d'un voile impénétrable, arrive à la porte de sa demeure toujours accompagnée de son brillant et bruyant cortége qui continue à faire retentir l'air de ses cris étranges, ou à se livrer à de joyeux ébats, elle est reçue par quelques membres de sa famille qui la conduisent cérémonieusement, et sans ôter son voile, dans la salle nuptiale où l'attend son époux qui n'a pas encore vu son visage, quoique toutes les formalités qui précèdent et consacrent le mariage aient été remplies. Au centre de cette salle, richement décorée, se trouve, immédiatement sur le plancher, une couche somptueuse recouverte de magnifiques tapis, c'est le lit nuptial. Le père et la mère ou les personnes qui en tiennent lieu, placent la fiancée debout au milieu de cette couche, et c'est alors que le fiancé, ému sans doute malgré son calme et son impassibilité apparents, s'avance gravement pour soulever enfin le voile qui lui dérobe encore celle qui va devenir son épouse. Les musulmans, en général, maîtrisent à tel point leurs émotions ou en éprouvent si peu, qu'il est rare, m'a-t-on assuré, qu'on puisse lire sur leur visage des signes de satisfaction ou de désappointement, selon que leur fiancée se rencontre belle ou laide. Il est

inutile de dire qu'au moment de l'enlèvement du voile, il n'y a dans la salle d'autres hommes que les frères et le père de la jeune fille.

Presque aussitôt chacun se retire... Quoique je puisse garantir l'authenticité des détails suivants, j'hésiterais peut-être à les publier, s'ils n'étaient pas essentiellement caractéristiques, et s'ils ne devaient servir à montrer de quelle manière les musulmans entendent la pudeur..... Chacun se retire, et la porte se ferme. Assez généralement, on a recours, en Orient, au ministère des matrones pour affranchir la jeune épousée des entraves de la virginité. Ces femmes expertes opèrent au moyen de leurs doigts ; elles recueillent dans un linge le sang de la pauvre vierge brutalement déflorée, et le présentent à l'époux comme un témoignage irrécusable de la vertu de sa fiancée ! Il est des cas cependant où le mari, mu par la méfiance ou par tout autre sentiment, refuse de recourir aux matrones, ce qui ne l'empêche pas d'opérer de la même façon que ces dernières, c'est-à-dire avec les doigts ; car une femme souillée de sang est toujours impure, et un musulman ne s'en approcherait pas. Pendant l'opération, quand c'est l'époux qui la pratique, les proches parents de l'épouse, son père et ses

frères, sa mère et ses sœurs mariées, postés contre la porte de la chambre nuptiale, en attendent le résultat avec impatience. Attentifs au moindre bruit, ils écoutent avidement : si la femme fait entendre des plaintes ou pousse des cris, sa mère et ses sœurs l'encouragent, tandis que son père et ses frères l'injurient. Si l'opérateur agit avec trop de lenteur, il a aussi sa part des reproches de ces assistants, cachés mais importuns, et alors la mère ne rougit pas de s'introduire dans cet asile inviolable pour gourmander les acteurs de cette honteuse tragi-comédie, et les aider de ses conseils. L'opération terminée, l'époux glorieux et triomphant vient étaler le linge ensanglanté aux yeux de sa nouvelle famille, dont il reçoit les compliments et les félicitations. C'est alors seulement qu'on laisse en paix le jeune couple.

La loi rigoureuse qui défend au vrai croyant de chercher à voir sa fiancée avant la célébration du mariage, amène de trop fréquents mécomptes pour qu'on n'ait pas tenté de l'éluder. Malgré leur respect aveugle pour les coutumes traditionnelles et religieuses, les musulmans ne négligent rien, avant de contracter une union, pour connaître, soit par eux-mêmes, soit par d'autres, la

femme qu'on leur propose ou qu'ils recherchent. Quoique le Coran permette la polygamie, et que le mariage ne soit pas pour les mahométans comme pour nous, un lien indissoluble, il est toujours pénible de se trouver en présence d'une femme disgracieuse et déplaisante, lorsqu'on a peut-être rêvé d'une séduisante houri. Il est rare d'ailleurs qu'une demande de divorce, autorisée sans doute par la loi et tolérée par les mœurs, ne produise pas néanmoins un certain scandale; il y a en outre les frais de séparation à supporter, lorsqu'on a provoqué soi-même cette séparation, et les frais, toujours considérables d'une nouvelle union à contracter, car le musulman n'a aucun penchant pour le célibat; aussi, pour obvier à ces graves inconvénients, le futur mari ne manque jamais de mettre en campagne, avec plus ou moins de succès, sa mère ou ses sœurs, ou même des personnes étrangères à sa famille, des femmes intrigantes, véritables courtières de mariage, qui, moyennant un salaire, se chargent volontiers de ces sortes de négociations difficiles et délicates.

Pendant mon séjour au Caire, on racontait à ce sujet une histoire assez plaisante : un jeune musulman, sans doute un partisan de la réforme,

avait juré de vivre dans le célibat plutôt que d'épouser une femme qu'il n'aurait pas vue avant la conclusion du mariage. Il avait pesé les difficultés qu'il aurait à surmonter avant d'arriver à ses fins, et il ne s'en effrayait pas. Sa volonté était ferme et bien arrêtée. Il possédait une honnête fortune, et il était parvenu, non par ses agréments personnels, mais à force de présents, à se mettre dans les bonnes grâces d'une vieille dame fort habile en intrigues et en grand renom dans le pays. Il avait confié son projet à cette femme précieuse et charitable qui n'avait pas d'abord manqué de se récrier au nom de la morale et de la religion, mais qui n'avait pas non plus tardé à céder aux sollicitations pressantes du jeune homme et à lui promettre son appui et son concours, au nom d'une autre religion toute-puissante, je ne dirai pas à notre époque et dans notre pays, comme on se plaît à le répéter, mais à toutes les époques et dans tous les pays, la religion de l'argent. Résolue, du moins en apparence, à servir de son mieux les intérêts de l'homme qui la payait généreusement, la femme aux intrigues commença à dresser ses batteries et à déployer les ressources de son génie fécond en artifices. Mais soit qu'elle voulût

traîner en longueur, afin de conserver une position si avantageuse pour elle, soit que les obstacles à vaincre fussent réellement plus sérieux qu'elle ne l'avait imaginé, ses ruses n'eurent pas d'abord un grand succès. L'ambition du jeune homme n'était pas grande assurément; il ne demandait pas à être aimé de sa femme avant de l'épouser, il ne voulait que l'apercevoir, ne fût-ce qu'un instant, être certain qu'elle ne lui déplairait pas, et cependant plusieurs mois s'étaient écoulés depuis qu'il poursuivait ce but, et malgré le concours actif de son habile et puissante auxiliaire, il n'avait pas encore pu l'atteindre. La vieille dame avait bien eu l'adresse d'attirer chez elle plusieurs jeunes filles, que le musulman avait eu la facilité de considérer à loisir sans que celles-ci pussent en concevoir le moindre soupçon; mais nulle d'entre elles n'avait eu le don de lui plaire: les unes étaient belles, mais appartenaient à des familles pauvres ou de basse extraction, les autres, plus favorisées sous le rapport de la fortune ou de la naissance, n'avaient pas la beauté. Il est difficile, sous des prétextes frivoles, d'enlever de la maison paternelle, où on la garde soigneusement, la jeune fille à la fois riche et belle, pour la faire tomber dans un

piége, et il est encore plus difficile à un homme de s'introduire dans les maisons qui renferment de semblables trésors; ainsi le pauvre jeune homme ne paraissait pas encore toucher au terme de ses recherches et de ses agitations; il commençait même à se décourager, et ce fut au moment où il y pensait le moins, que, grâce aux efforts soutenus de son infatigable protectrice, il crut enfin avoir atteint son but.

Un Arabe de condition, établi au Caire, avait une nombreuse famille, et jouissait d'une fortune considérable. Ceux qui le fréquentaient, vantaient la beauté de ses filles. Un jour, la vieille dame se présenta chez son protégé, et le prévint que, s'étant ménagé des intelligences dans la maison de cet Arabe, connu du jeune homme, il lui serait facile de l'y introduire dans la soirée du lendemain, et de lui faire voir ses filles sans danger. Un lieu de rendez-vous fut assigné pour le jour suivant, et à l'heure indiquée le jeune homme ne se fit pas attendre. Le jour venait de disparaître : la dame et son protégé se dirigèrent séparément, mais sans se perdre de vue, vers la maison de l'Arabe : arrivés sur le seuil de la porte, un nègre aposté les reçut mystérieusement, et après leur avoir fait traverser plusieurs apparte-

ments, il les fit entrer dans un petit cabinet obscur, communiquant par une porte mal jointe avec une pièce parfaitement éclairée : — De la prudence, dit la vieille femme à son compagnon, et puis il faut nous hâter de sortir d'ici, nous pourrions être surpris, et Dieu sait ce qu'il en adviendrait : regardez à travers les jointures de cette porte, les filles du maître de la maison sont dans la salle voisine, voyez et décidez. Le musulman s'empressa d'obéir.

Plusieurs jeunes filles charmantes et quelques dames d'un âge avancé étaient assises sur un beau divan. Le jeune homme dévorait ce groupe de son regard avide, mais son indécision ne fut pas de longue durée ; une de ces jeunes filles avait déjà fixé son attention ; sa beauté, sa pose gracieuse faisaient sur lui une vive impression, et c'était toujours sur elle que ses yeux revenaient involontairement. Il se hâta de faire connaître ses dispositions à sa compagne, et lui désigna de son mieux la place occupée par l'objet de son choix. La vieille dame regarda à son tour, et se tournant vers son protégé après un moment d'examen : « Allah vous aime, lui dit-elle avec un accent de vive satisfaction ; cette belle enfant, est justement la fille aînée de notre Arabe, nous pouvons

nous retirer; dans peu, je l'espère, vous serez son maître chéri. » Le jeune homme ne paraissait pas disposé à s'éloigner de sitôt: il fit quelques objections, mais enfin la prudence l'emporta, et le nègre, qui veillait sur eux, les reconduisit jusques dans la rue où ils se séparèrent.

Dès le lendemain le jeune musulman, qui ne se possédait pas de joie, fit demander à l'Arabe la main de sa fille aînée. Après les préliminaires d'usage, que l'impatient jeune homme ne négligea rien pour abréger, le mariage fut décidé à la satisfaction des deux parties. La vieille dame dont l'intervention mystérieuse avait si puissamment contribué à préparer cette union reçut de riches cadeaux, son rôle était fini.

Le jeune homme triomphait. Les préparatifs du mariage étaient terminés, et après les cérémonies et les réjouissances consacrées, pour lesquelles on avait déployé tout le luxe oriental, la fiancée couverte de pierreries et d'habits magnifiques venait d'entrer dans la chambre nuptiale où l'attendait son jeune époux impatient, non pas de la voir et de la connaître, son image était profondément gravée dans son esprit, mais de la revoir et de se trouver seul avec elle. Debout sur la couche moelleuse préparée à l'avance, elle était

entourée des membres de sa famille qui avaient le droit d'assister à l'enlèvement du voile. Aussitôt le jeune homme s'approche, et lui découvre le visage... Qu'on juge de sa surprise, de sa stupéfaction: au lieu de la ravissante figure qu'il avait entrevue un instant et qu'il croyait voir rayonner à travers ce voile, il se trouve en présence d'une femme jeune, sans doute, mais disgracieuse et repoussante. La mystification était complète. Loin de chercher à dissimuler la violence de son dépit et à maîtriser les transports de sa rage, comme l'eut fait un vrai croyant, il déchira le voile de sa fiancée et le foula aux pieds; il accabla d'injures grossières les assistants qui ne comprenaient pas ou feignaient de ne pas comprendre les emportements du jeune homme, et dont le calme impassible contrastait singulièrement avec l'air furibond du pauvre mystifié. Comme il continuait à vomir mille imprécations contre la famille de sa fiancée, à parler de vengeance et de trahison, le père de la nouvelle épouse, voulant mettre un terme à cette scène scandaleuse, s'approcha du jeune homme : « Êtes-vous fou mon gendre, lui dit-il enfin, et votre conduite n'est-elle pas indigne d'un bon musulman? Je ne vous cherchais pas, c'est vous qui êtes venu vers moi : vous m'avez de-

mandé ma fille aînée en mariage, la voilà, elle vous appartient; de quel droit venez-vous nous insulter dans notre propre demeure, lorsque personne ne vous a offensé? Changez de langage ou retirez-vous et ne venez pas porter le trouble et la discorde dans le sein d'une famille paisible.» Le jeune homme, toujours exaspéré et prodiguant la menace et l'injure, s'élança hors de la maison et courut aussitôt chez le cadi dans le but de faire rompre son mariage. Mais le juge, loin de trouver admissibles les raisons qui le poussaient à demander le divorce, le blâma sévèrement d'avoir cherché à surprendre, par des moyens illicites, les secrets les plus précieux des familles. Ses motifs ne pouvaient être valables en justice; comme le lui avait dit son beau père : il avait recherché en mariage la fille aînée de l'Arabe, et cette fille était sa femme; il avait dû ignorer, avant le temps voulu, si cette femme était vieille ou jeune, belle ou laide, ce n'était qu'en violant les lois sacrées de la morale qu'il était arrivé à un résultat condamnable, et il était juste qu'il portât la punition de sa faute puisqu'il avait agi en mauvais musulman. Il n'avait qu'un moyen de réparer cette faute, c'était de vivre en paix avec sa fiancée et ne rien négliger pour la rendre heu-

reuse. Après avoir reçu cette leçon sévère, le jeune homme se retira : il alla retrouver sa femme, et, d'après la recommandation du cadi, il vivait en paix avec elle.

Cette aventure, dont chacun aimait à se faire redire les détails, faisait grand bruit au Caire où elle excitait une hilarité générale : chrétiens et musulmans en riaient de bon cœur.

III.

SOMMAIRE.

Nouvelle Sodome. — Une bonne fortune. — Mœurs corrompues des habitants du Caire. — Causes de cette corruption. — Le bain turc. — Le keff. — De l'usage d'offrir des pipes et du café. Habillements des Orientaux. — Contrastes entre les Européens et les musulmans. — De la polygamie et de la monogamie. — Rôle de la femme en Orient. — Des Européens établis au Caire. — Marché d'esclaves. — Disputes entre Egyptiens.

CHAPITRE III.

Si, comme dans les temps anciens, dans ces temps de lugubre mémoire, où les désordres des hommes attiraient sur leurs têtes les effroyables désastres d'un déluge universel, où une orgueilleuse pensée était cause que des familles, depuis longtemps unies et habituées à vivre ensemble, étaient condamnées à se séparer brusquement,

parce qu'elles ne pouvaient plus se comprendre, si comme alors, dis-je, la justice de Dieu était toujours implacable, le Caire, cette cité populeuse et florissante, cette fille corrompue de Sodome et de Gomorrhe partagerait la destinée terrible de ces villes réprouvées et ne serait bientôt qu'un amas de ruines et de cendres. On entendrait de nouveau la voix formidable de l'Eternel répétant ces paroles sinistres : *Clamor Sodomorum et Gomorrhæ multiplicatus est et peccatum eorum aggravatum est nimis* (1). Et le Caire, cette cité populeuse et florissante, disparaîtrait de la surface du globe.

Un soir, que je m'étais attardé dans les rues du Caire, un jeune homme imberbe, élégamment vêtu, remarquable par la régularité de ses traits féminins et la longueur de sa chevelure tressée, s'approcha de moi avec mystère, et m'invita à le suivre. Je me crus en bonne fortune et j'y étais en effet ; mais j'étais bien loin de soupçonner la vérité. Avec la présomption naturelle à mon âge, je ne doutais pas un instant que ce jeune homme, à la physionomie si avenante, ne fut le messager de sa maîtresse ou de sa sœur, et

(1) *Genèse*, XXVIII, 3.

je me serais mis à sa disposition sans hésiter, sans lui adresser une seule question, si j'avais pu oublier que j'étais dans le Levant où les aventures amoureuses ont presque toujours une fin tragique. Avant donc de le suivre et de céder à ses instances, qui devenaient pressantes, je lui demandai si la femme qui l'envoyait, valait la pèine qu'on se dérangeât : que parles-tu de femmes, me dit-il, de l'air le plus dédaigneux, regarde-moi, ajouta-t-il en minaudant, est-ce que je ne vaux pas mieux que toutes les femmes du monde?... Il faut s'être trouvé soi-même dans une position pareille pour se faire une idée exacte du dégoût que doivent inspirer des êtres si profondément dégradés. Je m'éloignai en frissonnant. La vue d'un reptile ne m'aurait pas fait plus de mal.

Mais ce n'est pas seulement dans les rues et le soir que vous êtes exposé à faire de pareilles rencontres : dans cette Babylone impure, la sodomie est partout. Les demeures des grands, les réduits les plus misérables, les cafés, les bains publics sont infectés par la présence de ces êtres immondes et fangeux qui se livrent sans honte, et avec un effronterie dont vous rougissez pour eux, à ce vice dégradant et ignoble (1). Et cependant les musul-

(1) Les grands donnent l'exemple et sont imités sur ce point

mans ont des lois pénales contre la sodomie, mais elles ne sont pas plus efficaces pour arrêter le mal que ne le sont chez nous les lois contre l'adultère. Il y a même un curieux rapprochement à établir entre la manière dont les Orientaux envisagent la pédérastie, et les Européens l'adultère. La législation musulmane n'épargne ni le sodomite, ni le *patient;* la législation française punit l'homme et la femme coupables, ou du moins convaincus, d'adultère. Mais l'opinion publique, dont les lois ne sont pas toujours l'expression, se montre moins impartiale. En Egypte, elle est pleine de tolérance pour le séducteur, et elle flétrit sans pitié le patient qu'on a séduit. En France l'homme à bonnes fortunes, qui se fait un jeu de troubler les familles, peut se vanter impunément de ses conquêtes, son honneur n'en reçoit pas d'atteintes;

d'une manière aussi dégoûtante que générale. Le second personnage du gouvernement cache si peu ses goûts infâmes, que l'on reconnaît ceux qui en sont l'objet, à la beauté de leurs chevaux, à la recherche de leur costume. Les femmes sont négligées au point que la vente des plus belles esclaves est souvent difficile. Les bains publics sont spécialement le théâtre de ces débauches hideuses. DE FORBIN, *Voyage dans le Levant*, p. 291.

La sodomie est populaire dans tout l'Orient, elle s'y montre sans entraves et sans pudeur. Lallemand cité par CLOT BEY, dans son *Aperçu général sur l'Egypte,* T. I, p. 348.

la femme infidèle porte seule le poids de sa faute : ainsi le patient est assimilé à la femme dont il usurpe les droits.

Mais il y a, selon moi, dans ces rapports monstrueux d'homme à homme, quelque chose de plus hideux encore que le rapprochement matériel, ce sont les prévenances délicates, les soins empressés, les séductions de toute nature que le sodomite prodigue à l'enfant dont il convoite les faveurs. L'Européen, violemment épris d'une femme, n'est ni plus attentif, ni plus passionné auprès d'elle, que ne le sont les Turcs dépravés auprès de leurs mignons; et le jeune homme ardent et amoureux n'est pas plus fier de sa belle maîtresse, qu'un pacha ne l'est de ses mamelouks à la peau fine et au menton sans barbe. Ces tristes résultats que j'avais promis de faire connaître dès le premier chapitre, sont la conséquence déplorable, mais naturelle de l'absence de tout sentiment élevé et délicat dans le cœur des femmes d'Orient, et de l'état d'abaissement dans lequel elles vivent. Aussi tandis que ces malheureuses créatures, si richement dotées par le Créateur, sont traitées avec brutalité et dédain, des hommes vils et méprisés reçoivent de la part d'autres hommes, corrompus et méprisa-

bles, des témoignages d'un honteux amour. J'ai dit que les musulmans avaient des lois contre la sodomie, mais les affaires qui se rattachent à ce vice, sont rarement portées devant les tribunaux, et pourtant si l'on voulait se montrer sévère, la plus grande partie des habitants du Caire et les juges eux-mêmes, viendraient s'asseoir en masse sur le banc des accusés.

Montesquieu a écrit que le vice de la sodomie était commun chez quelques nations mahométanes à cause de la facilité d'avoir des femmes. Mais il est des pays, et l'Abyssinie est de ce nombre, dans lesquels cette facilité est encore plus grande que chez aucun peuple musulman et où la sodomie est à peu près inconnue : le *trahit sua quemque voluptas* de Virgile, peut sembler très-philosophique, mais il annonce un homme profondément dépravé. Plusieurs causes ont dû concourir à l'introduction de ce mal et à ses progrès effrayants dans certaines contrées soumises à l'islamisme : la raison donnée par Montesquieu, prouve que ce philosophe connaissait mal les mœurs orientales. Si les femmes sont faciles dans le Levant, ce que je suis tout disposé à croire; néanmoins, à cause de la surveillance rigoureuse exercée à leur égard, il très-difficile de

les voir et à plus forte raison de lés avoir. Et fussent-elles à la fois de mœurs et d'abord faciles, il serait aisé de démontrer par de nombreux exemples que cette facilité, loin de pousser à la sodomie, en détourne plutôt. Quelles sont donc les causes qui ont amené et entretenu ce fléau au milieu des populations musulmanes? La première notion de l'organisation et des mœurs turques suffiront pour nous les faire connaître. Dans tous les États, gouvernés militairement comme l'était la Turquie, les déplacements sont multipliés et fréquents; dans l'administration, le mouvement est continuel. Il y a en outre, deux classes considérables de voyageurs volontaires: les commerçants, et ceux qui font le pèlerinage de la Mecque. Il est sinon impossible, du moins très-difficile à tous ces hommes d'amener leur harem avec eux, surtout dans un pays où la loi, d'accord cette fois avec les mœurs, défend à la femme de se produire en public. Dès que les Turcs ont dépassé le seuil de leur porte, ils n'ont plus de femmes à voir, et l'esprit d'intrigue et d'aventure n'est pas assez développé chez eux pour qu'ils cherchent à franchir les barrières qui les séparent d'elles. Tandis que la vue d'un harem leur est alors constamment interdite, ils ont

autour d'eux, à leur service, de jeunes et beaux garçons, libres ou esclaves, et, en l'absence de femmes, c'est sur eux qu'ils assouvissent leurs infâmes désirs.

On ne manquera pas sans doute d'observer, (et alors la maxime déplorable de Virgile que je citais tout à l'heure trouverait son application,) que si le manque de femmes était la véritable cause du mal, on ne verrait pas des musulmans négligeant leurs épouses, dont ils ne sont pas séparés, pour se livrer, en quelque sorte sous leurs yeux, à leurs penchants dépravés. Le manque de femmes n'est pas la seule cause du mal, mais elle en est la première; la corruption est venue ensuite. En résumé, l'impossibilité de voir d'autres femmes que les siennes, dans un État organisé comme la Turquie; la facilité qu'ont les musulmans de lier en tous lieux, avec de jeunes garçons, des relations qui ont pour eux tout l'attrait d'une intrigue amoureuse, et, comme je l'ai déjà fait observer, la personnalité anéantie de la femme, toujours trop honorée des faveurs de son maître, sa soumission aveugle et passive à ses volontés, quelles qu'elles soient, et l'absence complète de toute coquetterie de sa part, telles sont, je crois, les causes qui ont introduit et perpétué

chez les Orientaux ce vice méprisable et dégradant....

Mais hâtons-nous d'abandonner ce triste sujet et, si le lecteur y consent, je le conduirai aux bains turcs : il y a des établissements exclusivement destinés aux hommes, d'autres réservés aux femmes. Dans les petites villes qui n'en possèdent qu'un seul, les hommes et les femmes ont chacun leur jour. Ces établissements, très-fréquentés, sont généralement bien entretenus et bien servis : le personnel y est considérable, et l'agréable s'y joint à l'utile. Un bain turc fait plus pour la propreté que dix bains européens, mais tout le monde ne peut pas le supporter. Dans les commencements, car on se blase sur toutes choses, le bain turc me servait de récréation : j'allais là, comme je serais allé au spectacle, pour me distraire et m'amuser. Ces bains diffèrent tellement des nôtres, qu'on ne me saura pas mauvais gré, je l'espère, d'en donner ici une description.

Entrons dans un établissement en vogue : dès que vous vous présentez, un homme de service vous introduit dans une chambrette recouverte de tapis et entourée de coussins ; là, vous vous dépouillez entièrement de vos habits, et aussitôt un Arabe, attaché à l'établissement,

noue autour de votre corps une pièce d'étoffe richement coloriée ou ornée de broderies d'or, il entoure votre tête d'un turban blanc et jette sur vos épaules une belle nappe à franges flottantes. Lorsqu'un Européen se voit pour la première fois accoutré de la sorte, il a beaucoup de peine à modérer la gaieté que ce déguisement burlesque lui inspire, et il lui arrive parfois d'éclater de rire à la face de l'Arabe qui peut bien en témoigner sa surprise, mais qui ne songe pas à se formaliser, et qui continue à remplir ses fonctions de valet intime, avec le plus imperturbable sang-froid. Ainsi costumé, vous sortez de la chambre où vous laissez vos vêtements, et vous trouvez à la porte une paire de sandales en bois, à la semelle très-haute qu'on vous invite à chausser, car vous êtes nu-pieds. Chaque employé des bains a une chaussure pareille : les planchers, couverts de dalles de marbre et presque toujours submergés la rendent nécessaire. Lorsqu'on n'a pas l'habitude de se servir de ces sandales, on éprouve une grande difficulté à marcher, et cette difficulté est encore augmentée par la nature du plancher qui est extrêmement glissant. Aussi, est-on obligé de se faire soutenir par un homme et quelquefois par deux, si l'on veut conserver son centre

de gravité, et l'on se rend lentement dans la salle du bain. Vous traversez plusieurs pièces chauffées à divers degrés, et à mesure que vous avancez, la température s'élève; vous commencez à transpirer par tous les pores et vous arrivez enfin dans une salle de forme sphérique, obscurcie par une vapeur dense et suffoquante; une jolie fontaine en marbre blanc et remplie d'eau chaude, se trouve au milieu de cette salle : tout autour, on a pratiqué de petites alcoves, et dans chacune d'elles, vous remarquez une baignoire sans profondeur et en marbre blanc comme la fontaine. Ces baignoires sont presque toutes occupées. En entrant dans la salle, les hommes qui vous accompagnent et vous soutiennent enlèvent votre turban et la nappe placée sur vos épaules. Respirant avec peine et inondé de sueur, vous allez vous asseoir sur le rebord de l'une des baignoires vacantes, et, aussitôt l'un des hommes qui vous ont prêté leur appui, s'arme d'un coussinet de drap, d'une rudesse dangereuse pour une peau délicate, le plonge dans l'eau chaude, le passe sur votre corps à plusieurs reprises, mais de manière à vous écorcher vif, si vous ne le priez de vous ménager un peu. Ce qu'il y a de désagréable, et en même temps de risible, lorsque d'au-

tres que vous se trouvent entre les mains de ces impitoyables frotteurs, c'est que cette espèce de râpe ou de coussinet, après avoir été promené sans ménagement sur toutes les parties de votre corps, arrive insolemment à votre visage qu'il a aussi la prétention de laver. Vous avez beau protester contre l'inconvenance d'un semblable procédé, on ne vous écoute pas, et le terrible grattoir continue à vous brosser la figure. C'est à mourir de rire lorsqu'on n'est que simple spectateur. Cette première opération terminée, on vous conduit dans un cabinet particulier attenant à la pièce principale. Là, on imbibe d'une mousse savonneuse un épais gâteau de filasse, qu'on promène sur tout votre corps comme le coussinet de drap, et vous vous trouvez couvert en un instant, et de la tête aux pieds, de la moelleuse écume de savon. Pour éviter de vives cuissons, il faut avoir la précaution de bien fermer les yeux dès que le gâteau aborde le visage. La température est toujours très-élevée, et la sueur toujours abondante. Blanc comme neige, vous vous placez debout près d'une charmante fontaine qui coule dans la chambrette. L'employé des bains, qui ne vous a pas quitté, prend une écuelle de cuivre, et répand à flots sur votre tête, l'eau claire et fu-

mante puisée dans le bassin de la fontaine. Cette dernière scène rappelle le baptême de Jésus-Christ par saint Jean-Baptiste. Lorsque cette pluie chaude et bienfaisante a entièrement balayé le savon dont on vous avait couvert, on vous costume comme auparavant, et l'on vous reconduit avec la même cérémonie, dans votre première chambre où, pendant votre absence, on a préparé un lit de repos : vous vous couchez. Un moment après, on vous sert le café et l'on vous apporte un narghilé que vous fumez nonchalamment étendu sur votre couche. Pendant ce temps, un homme vous fait les ongles des pieds, et passe sous leur plante une pierre ponce pour en adoucir la peau : il est bientôt remplacé par un enfant de douze à quinze ans, d'une figure agréable, qui vous masse et vous frictionne avec un art tout particulier. Lorsqu'on est un peu au courant des mœurs levantines, on ne peut conserver aucun doute sur la triste moralité des enfants employés à ce service. Le bain turc fatigue beaucoup et l'on passe quelquefois des heures entières sur son lit. Dès qu'on se sent délassé, on s'habille tranquillement, et lorsque l'on a terminé sa toilette, un barbier attaché à l'établissement vient vous offrir ses services : au bureau de paiement, on vous

présente un miroir incrusté de nacre, vous achevez de vous ajuster, et vous vous retirez : la comédie est jouée.

L'Oriental est nonchalant et voluptueux. Le keff est aussi nécessaire à son existence que le pain dont il se nourrit, que les habits dont il se couvre. Un Arabe riche ou pauvre qui n'a pu faire son keff dans la journée, est un homme très-malheureux ; si vous avez quelque affaire à traiter avec lui, ne choisissez pas le jour où cette joie lui a été refusée, vous seriez mal accueilli. Mais, direz-vous, qu'est-ce donc que le keff ? Ce mot n'a pas de correspondant dans notre langue, et les Italiens, en le traduisant par *far niente*, ne donnent qu'une idée fort incomplète de sa véritable signification. Le keff, c'est la rêverie, c'est le bien-être dans le repos, c'est une sorte de béatitude dans laquelle on se plonge et dont on ne voudrait jamais sortir. Les Orientaux pensent rarement, penser les fatiguerait trop. Durant le keff, dont les heures sont réglées, et dont ils ne se priveraient volontairement pour aucun motif, leur imagination capricieuse et flottante, erre sans but et sans objet; elle aime à s'égarer dans un monde fantastique, et à se repaître de vaines chimères. Dans ces heures d'extase, les Orien-

taux sont tous poëtes, mais ce sont des poëtes égoïstes qui ne produisent rien.

L'usage répandu au Caire, comme dans tous les pays musulmans, d'offrir aux visiteurs le chibouc et le café, est d'un avantage réel et qui mérite d'être apprécié. Les Orientaux ne sont pas grands parleurs, ils sont même taciturnes : ils ne rompent volontiers le silence que lorsqu'il s'agit de leurs intérêts. Une visite de mahométans à mahométans, ou même entre mahométans et Européens, se divise en deux temps : le premier précède la présentation des pipes et du moka, et se passe en éternels et ennuyeux salamalecs qui dénotent une pauvreté d'esprit désespérante. L'arrivée des esclaves portant le chibouc et le café amène un moment de diversion, c'est le second temps. Mais ces intrépides consommateurs de tabac, qui jusque-là n'ont pas certes fait preuve de faconde, ne se montrent ni plus bruyants ni plus diserts dans le second que dans le premier temps : ils paraissent au contraire ravis d'avoir trouvé en quelque sorte le moyen de se dispenser de parler : vous les voyez aspirer lentement la fumée de leurs longues pipes et humer avec délices le moka brûlant : incapables d'offrir à leurs visiteurs, les agréments d'une conversa-

tion enjouée, profonde ou spirituelle, ils les font boire et fumer; c'est moins économique, mais c'est beaucoup plus facile. . . . .

Comme on l'a vu jusqu'ici, je n'ai pas cherché à dissimuler le côté faible et attaquable des Orientaux, et j'aurais mauvaise grâce à ne pas avouer que la première fois, (et il en a été toujours ainsi dans la suite), que je me suis trouvé dans une réunion de musulmans, j'ai rougi de mon costume étriqué et misérable : j'avais l'air d'un pauvre au milieu de grands seigneurs. Le rapprochement faisait ressortir d'une façon humiliante toute la mesquinerie de nos habits; on eût dit que j'avais calculé sur la quantité d'étoffe nécessaire pour me couvrir, avec la sordide lésinerie d'un vieil Harpagon. Je comprenais que sous ce rapport, les musulmans témoignassent peu de goût pour les changements et les innovations. Lorsqu'on a trouvé un costume aussi noble et aussi riche que le leur, on peut s'en tenir là sans crainte de ridicule. Que nous, si disgracieusement habillés, nous adoptions chaque mode nouvelle avec l'avidité et l'empressement d'enfants capricieux, rien de plus naturel: n'ayant pas grand chose à perdre, nous ne pouvons que gagner. Malheureusement, depuis longues an-

nées, nous tournons sans cesse autour du même cercle, nous changeons pour changer et non pour améliorer. Depuis que les Orientaux voient des Francs, ils ne se sont pas aperçus, soyez-en sûrs, des modifications apportées dans leurs vêtements, quoique nous soyons quelquefois assez vains et assez sots pour nous glorifier de ces modifications et pour nous en montrer fiers aux dépens de la génération qui nous a précédés.

Entre l'Européen et le musulman tout est contraste : le premier est discoureur, le second est sobre de paroles ; celui-ci a la démarche grave et lente, celui-là semble toujours pressé ; l'un dissimule ses formes sous d'amples vêtements flottants ; l'autre les étale impudemment sous des habits mesquins et collants. Le musulman a la tête rasée, l'Européen, plutôt que de laisser la sienne dégarnie de cheveux, se pare d'une perruque quand le temps ou les maladies l'ont rendu chauve... Ces différences tranchées que je signale en passant, et dont il me serait facile de multiplier les exemples, se reproduisent également dans l'ordre moral et intellectuel.

Les mahométans ne parlent jamais de leurs femmes, même entre eux : c'est un sujet qu'il serait malséant d'aborder : demander à un Turc

ou à un Arabe des nouvelles de sa femme ou de ses femmes, quelque lié qu'on soit avec lui, serait lui faire une injure : néanmoins une conversation sur les mœurs, sur les femmes en général, n'est pas sans attrait pour ceux d'entre eux surtout qui se piquent de certaines connaissances. Une question d'un grand intérêt pour eux et qu'ils discutent volontiers, est celle de la polygamie. Tout ce qui a été dit pour et contre sur ce grave sujet, se trouve résumé dans un article du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, au mot : FEMME (1). Il est certain que si l'on veut

(1) Voici ce passage : Ben-Aboul-Kiba, dans son *Miroir des Fidèles*, rapporte qu'un des visirs du grand Soliman tint ce discours à un agent du grand Charles-Quint :

« Chien de chrétien, pour qui j'ai d'ailleurs une estime toute particulière, peux-tu bien me reprocher d'avoir quatre femmes, selon nos saintes lois, tandis que tu vides douze quartauts par an, et que je ne bois pas un verre de vin ? Quel bien fais-tu au monde en passant plus d'heures à table que je n'en passe au lit ? Je peux donner quatre enfants chaque année pour le service de mon auguste maître ; à peine en peux-tu fournir un. Et qu'est-ce que l'enfant d'un ivrogne ? Sa cervelle sera offusquée des vapeurs du vin qu'aura bu son père. Que veux-tu d'ailleurs que je devienne quand deux de mes femmes sont en couche ? Ne faut-il pas que j'en serve deux autres, ainsi que ma loi me le commande ? Que deviens-tu, quel rôle joues-tu dans les derniers mois de la grossesse de ton unique femme, et pendant ses couches, et pendant ses maladies ? Il faut que tu restes dans une oisiveté honteuse, ou que tu cherches une autre femme. Te voilà nécessairement entre deux péchés mortels, qui te feront tomber tout raide après ta mort du pont aigu au fond de l'enfer.

combattre les musulmans sur la polygamie, en restant sur leur terrain, on leur laisse de grands avantages, et comme il est impossible de les amener sur le nôtre, parce qu'alors ils ne nous comprennent plus, on en est réduit à reproduire avec eux les vieux arguments de Voltaire.

Comment s'y prendre en effet pour faire apprécier aux mahométans, à des hommes qui ne

Je suppose que dans nos guerres contre les chiens de chrétiens nous perdions cent mille soldats; voilà près de cent mille filles à pourvoir. N'est-ce pas aux riches à prendre soin d'elles? Malheur à tout musulman assez tiède pour ne pas donner retraite chez lui, à quatre jolies filles, en qualité de ses légitimes épouses, et pour ne pas les traiter selon leur mérite !

« Comment donc sont faits dans ton pays la trompette du jour que tu appelles *coq*; l'honnête bélier, prince des troupeaux; le taureau, souverain des vaches? Chacun d'eux n'a-t-il pas son sérail? Il te sied bien, vraiment, de me reprocher mes quatre femmes, tandis que notre grand prophète en a eu dix-huit; David, le juif, autant, et Salomon, le juif, sept cents de compte fait, avec trois cents concubines! Tu vois combien je suis modeste. Cesse de reprocher la gourmandise à un sage qui fait de si médiocres repas. Je te permets de boire, permets-moi d'aimer. Tu changes de vin, souffre que je change de femmes. Que chacun laisse vivre les autres à la mode de leur pays. Ton chapeau n'est point fait pour donner des lois à mon turban. Ta fraise et ton petit manteau ne doivent point commander à mon dolman. Achève de prendre ton café avec moi, et va-t'en caresser ton Allemande, puisque tu es réduit à elle seule. »

Réponse de l'Allemand : « Chien de musulman, pour qui je conserve une vénération profonde, avant d'achever mon café, je veux confondre tes propos. Qui possède quatre femmes, possède quatre harpies toujours prêtes à se calomnier, à se nuire, à se battre. Le logis est l'antre de la discorde; aucune d'elles ne

connaissent que l'amour physique, les avantages de la monogamie? Vous leur parlerez des jouissances du cœur et de l'esprit, mais ils ne comprennent que les plaisirs sensuels, et nous avons vu que leurs femmes sont incapables de leur en procurer d'autres. A leur point de vue matériel et grossier, et dans l'état actuel des choses en pays musulman, il est naturel qu'ils préfèrent leurs mœurs aux nôtres. En admettant qu'un Arabe de bonne foi, assez mauvais mahométan pour donner créance à vos doctrines, voulût consentir à en faire l'expérience, soyez certains que, l'expérience faite, il en reviendrait promptement à ses premières habitudes, plus persuadé que jamais de la pauvreté de vos raisonnements

peut t'aimer. Chacune n'a qu'un quart de ta personne, et ne pourrait tout au plus te donner que le quart de son cœur. Aucune ne peut te rendre la vie agréable ; ce sont des prisonnières qui n'ayant jamais rien vu, n'ont rien à te dire ; elles ne connaissent que toi, par conséquent tu les ennuies. Tu es leur maître absolu, donc elles te haïssent. Tu es obligé de les faire garder par un eunuque, qui leur donne le fouet quand elles ont fait trop de bruit. Tu oses te comparer à un coq ! Mais jamais un coq n'a fait fouetter ses poules par un chapon. Prends tes exemples chez les animaux, ressemble-leur tant que tu voudras. Moi, je veux aimer en homme ; je veux donner tout mon cœur, et qu'on me donne le sien. Je rendrai compte de cet entretien ce soir à ma femme, et j'espère qu'elle en sera contente. A l'égard du vin que tu me reproches, apprends que s'il est mal d'en boire en Arabie, c'est une habitude très-louable en Allemagne. Adieu. »

et de l'infériorité de vos doctrines sur les siennes. Il resterait convaincu que, dans ce changement de vie, il y a pour lui beaucoup à perdre et rien à gagner : il aurait renoncé volontairement et sans compensation à des voluptés dont il jouit sans trouble, car sa religion les tolère ; et, en dédommagement des sacrifices réels qu'il se serait imposés, il n'aurait pas trouvé auprès de son unique femme cette existence agréable et sereine dont vous lui vantiez les charmes et la douceur infinie. La femme musulmane, lorsqu'elle s'est livrée, est impuissante à retenir un homme dans ses liens; étrangère aux séductions du cœur, elle est toujours la même, ne fait rien pour apporter quelque variété dans la vie, rien pour en rompre l'éternelle et accablante monotonie ; et l'homme ne trouve que dans la polygamie, dans le changement, le moyen d'échapper à l'ennui et au dégoût. Du reste, les classes peu aisées, qui dans tous les pays forment la grande majorité de la population, ne sauraient jouir des priviléges de la polygamie et sont monogames. Si donc la monogamie offrait chez eux comme chez nous des avantages réels et appréciables, si la polygamie présentait les mêmes inconvénients qu'elle offrirait certainement parmi nous, les pauvres qui

s'enrichissent ne se hâteraient pas, ainsi qu'ils le font toujours, de donner de nombreuses compagnes à leur unique et première femme.

Si, au lieu d'être en Égypte, je me trouvais dans un pays civilisé on aurait droit de s'étonner que dans une question de cette nature, je me fusse borné à examiner ce qu'il y a d'avantageux ou de défavorable pour l'homme, et pour l'homme seul, dans la doctrine de la polygamie, sans m'inquiéter du sort des femmes, cependant bien intéressées dans ce débat. Mais je suis en Orient, en Orient où la femme a été créée uniquement pour servir aux plaisirs de l'homme, en Orient où elle est une chose qui ne compte pas dans l'ordre social et qu'on honore toujours en daignant s'en occuper, fût-ce même pour la tourmenter et pour l'avilir. Si à la suite de son dialogue entre le Turc et l'Allemand, Voltaire eût introduit une musulmane et une Européenne faisant valoir, chacune de son côté, les avantages de leur position respective, la dernière n'eût pas eu de peine à triompher des arguments de l'odalisque, si toutefois celle-ci avait eu le triste courage d'attaquer ou seulement de se défendre.

J'ai dit plus haut que le Caire, dont la population s'élève à près de trois cent mille âmes, offrait une

variété d'habitants sans exemple : je ne parlerai pas des diverses races asiatiques ou africaines qu'on y rencontre parce qu'on s'expose à les mal juger en les étudiant hors de chez elles, où elles font presque toujours, et pour cause, violence à leur caractère; mais je ne puis résister au désir de dire quelques mots des Européens établis au Caire.

La classe inférieure se recrute parmi les coquins et les scélérats des diverses nations civilisées; ils en sont le rebut et l'écume, et ils ne méritent pas de nous arrêter un instant. Au-dessus de tous, on remarque quelques hommes de distinction, mais le nombre en est très-petit, et comme ils ressemblent aux hommes de distinction de tous les pays, je n'en parlerai pas davantage. La partie la plus curieuse de cette petite colonie, la plus intéressante à étudier est celle que j'appellerai la classe moyenne : elle se compose d'individus qui, n'ayant pu trouver à utiliser leurs talents équivoques dans leur patrie qu'ils accusent d'ingratitude, sont venus en Égypte pour chercher fortune. La plupart de ces individus ont reçu une demi-éducation dont ils se targuent sottement et qui les rend insupportables ou ridicules; ils sont jaloux les uns des

autres et se détestent toujours, sans même se connaître. Au lieu d'avouer simplement et sans détour le véritable motif qui les a forcés à s'expatrier, motif qui n'a rien en soi de déshonorant, ils se disent presque tous victimes de nobles ou de généreux sentiments : les uns expient dans l'exil leur amour excessif pour la liberté ; d'autres, ruinés par leur trop de confiance en leurs semblables qu'ils jugeaient d'après eux, se sont vus contraints d'aller chercher loin de leur pays des moyens d'existence. Mais ces hommes, loin de justifier par leur conduite leurs prétentions aux beaux sentiments, ont en général une moralité équivoque comme leurs talents, et ne se font aucun scrupule d'employer les armes les plus déloyales pour nuire à leurs rivaux, et arriver à leurs fins. Plusieurs voyageurs se sont étonnés du peu d'harmonie qui existe entre les Européens établis dans le Levant ; mais quel lien peut unir des hommes d'une probité douteuse ou dont les intérêts se choquent ? Et n'aurait-on pas lieu au contraire de se montrer surpris s'ils vivaient en paix et en bonne intelligence? Cependant, même dans cette classe moyenne, on trouve quelques personnes, qui méritent d'être distinguées des autres tant par leur moralité que par leur savoir.

Ces hommes, dont la modestie n'est pas la vertu dominante, se croient propres à tous les emplois, parce qu'ils ont acquis quelques connaissances superficielles. L'Égypte manque-t-elle de médecins ou de pharmaciens, ils s'annoncent comme tels, et on les accepte d'autant plus facilement que les Orientaux sont persuadés que tous les Européens, sans exception, sont versés dans l'art de guérir. Ainsi des hommes qui ont peut-être étudié le droit ou bien le commerce, se trouvent tout à coup transformés en docteurs en médecine ou en pharmaciens; tandis que quelquefois de véritables médecins ou pharmaciens sont employés dans l'armée en qualité d'instructeurs, parce qu'à leur arrivée au Caire, il y avait des emplois vacants dans cette carrière, tandis que la leur était encombrée. C'est une chose vraiment curieuse que l'empressement avec lequel les nouveaux débarqués s'informent des besoins du gouvernement, afin de s'improviser, selon les circonstances, médecins, pharmaciens ou instructeurs d'armée. Parmi ces derniers, il n'y en a pas un seul qui ne prétende avoir servi au moins comme lieutenant ou capitaine dans un régiment européen.

Eh bien, il faut le dire, ces individus rendent quelquefois d'importants services au pays, tan-

dis que des hommes d'un mérite supérieur, rebutés par les difficultés de toute nature qu'on leur oppose, se retirent sans laisser la moindre trace de leur passage. C'est que ces derniers voudraient faire participer brusquement aux bienfaits de notre civilisation, un peuple encore plongé dans les ténèbres de la barbarie, oubliant qu'il nous a fallu plusieurs siècles de travail et de souffrances pour arriver au point où nous en sommes, et que les hommes, chargés de l'éducation des individus ou des nations, quelque éminents qu'ils soient, ne feront jamais que des enfants deviennent des hommes du jour au lendemain. Un autre vice capital dans la manière de procéder de ces esprits, remarquables d'ailleurs à beaucoup d'égards, c'est qu'ils auraient voulu, sans modifications, calquer l'Occident sur l'Orient; ils auraient voulu introduire en Égypte, sans aucun changement, nos systèmes, nos mœurs et nos lois, sans tenir compte des incompatibilités naturelles et des différences de caractères qui distinguent les nations comme les particuliers. Aussi tandis qu'après s'être inutilement épuisés en efforts impuissants, ils retournent dans leur pays en désespérant de l'avenir de l'Égypte, des hommes d'une intelligence médiocre qui seraient restés

inconnus et auraient été complétement effacés en Europe, obtiennent souvent de brillants résultats, grâce à la souplesse de leur naturel et à leur volonté persévérante.

Les Européens de la classe moyenne s'accommodent parfaitement des mœurs orientales : ils abandonnent sans difficulté la courte pipe et le cigare pour le chibouc et le narghilé; ils s'habillent à la turque, et posent majestueusement sur de moelleux divans; ils ont un cheval et un saïs, se font servir par des esclaves et prennent vingt tasses de café par jour ; ils adoptent la cuisine des indigènes, bâtonnent leurs domestiques et font le keff très-régulièrement ; quelques-uns ont des femmes cophtes, arméniennes ou grecques, mais la plupart achètent des esclaves abyssiniennes, ou plutôt gallas, avec lesquelles ils vivent, et qu'ils font quelquefois garder par des eunuques. Ces divers croisements, mais surtout ceux du blanc et du noir, ne sont pas favorables à la propagation de l'espèce humaine, les enfants issus de ces unions meurent presque tous en bas âge.

En fait de Noirs, le marché des esclaves du Caire est peut-être le mieux pourvu de tout le Levant : on y trouve dans cette couleur, frappée

d'une antique réprobation, plusieurs types également remarquables : les deux extrêmes offrent surtout un grand intérêt. D'une part, vous voyez le nègre aux membres grêles, à la face bestiale, et que vous auriez peine à distinguer du singe s'il était velu au lieu d'avoir une peau noire dégarnie de poils ; et un peu plus loin, vous admirez le jeune homme aux belles proportions, au regard expressif, à la physionomie heureuse, et qui ne diffère du blanc qui l'achète, que par la couleur de l'épiderme. Tous les esclaves réunis dans un grand bâtiment délabré, qui s'élève autour d'une vaste cour, sont parqués comme des troupeaux : chaque jellab occupe, avec ses noirs, une ou plusieurs pièces de ce bâtiment, et durant le jour, quand le soleil a paru depuis quelques heures, (car les esclaves, qui arrivent de climats brûlants et sont presque nus, ont toujours froid), on les fait sortir un à un des chambres en ruine où ils sont entassés pendant la nuit, et ils viennent s'asseoir par groupes sur divers points de la cour, où ils attendent les acheteurs avec autant d'impatience que leurs maîtres. On se figure peut-être que ce sont des blancs qui vendent les noirs, et on se trompe ; les maîtres et les esclaves ont la même couleur, seulement les maîtres sont maho-

métans; ce sont quelquefois des esclaves affranchis et enrichis depuis peu, mais ils ont le titre glorieux de musulman et ils vendent des chrétiens, des idolâtres, des êtres qui n'ont ni foi, ni loi; il y a donc entre eux une différence essentielle, capitale, et malgré la similitude de couleur, les jellabs ne se croient pas de la même race que leurs esclaves; ils ne leur témoignent que du dédain, et les traitent avec une extrême rigueur.

Il en est des esclaves comme des récoltes, il y a de bonnes et de mauvaises années : tantôt ils arrivent par troupes considérables, et alors ils affluent au marché et on les achète à vil prix. D'autres fois, pour diverses raisons que je ferai connaître ailleurs, on les amène en très-petit nombre, et ils se vendent cher. Il y a en outre dans l'année, des saisons qui sont tour à tour meilleures pour la vente ou pour l'achat; les esclaves, qui viennent presque tous par le Nil, arrivent à une époque déterminée; le temps qui précède immédiatement cette époque est favorable au vendeur, comme celui qui la suit l'est à l'acheteur. Les personnes établies au Caire et qui désirent se pourvoir de nègres attendent naturellement l'arrivée des cargaisons et des caravanes;

mais les commerçants de passage, les pèlerins et les voyageurs ne sauraient jouir des mêmes avantages. Quelquefois, mais rarement, on amène par la voie de Suez, quelques esclaves dont on n'a pu se défaire dans les villes d'Arabie.

Ce bazar d'esclaves est généralement très-animé; mais dans certains jours surtout, on y remarque une grande affluence d'acheteurs de tout sexe et de toute religion : aux acheteurs se joignent les curieux dont le nombre est toujours considérable : quoique les jellabs affectent de ne vouloir vendre leurs Noirs qu'à des musulmans, ils ne se font aucun scrupule de donner la préférence aux chrétiens qui leur en offrent un prix plus élevé. Tout ce qui se passe dans ce honteux marché mérite de fixer l'attention et inspire des sentiments divers et contraires, selon qu'on porte ses regards sur les maîtres, les acheteurs ou les esclaves : mais ce qu'il y a peut-être de plus affligeant et de plus incroyable, dans ce spectacle inusité, c'est l'indifférence de tous, vendeurs et acheteurs, victimes et bourreaux.

C'est au marché des esclaves que j'ai été témoin pour la première fois d'une querelle entre deux Egyptiens. Rien n'est plus brave, dit-on, qu'un poltron poussé à bout; ajoutons que personne

n'est plus emporté qu'un musulman, d'ordinaire si calme, dont on a épuisé la patience. Les Orientaux qui n'ont pu maîtriser leur colère, ce qui est rare, ne connaissent aucune mesure : ils ont des tremblements convulsifs, font entendre des sons inintelligibles, écument de rage et poussent des vociférations sauvages : ils ressemblent plutôt à des bêtes féroces qu'à des êtres humains, on dirait des chiens affamés se disputant un os avec fureur. Mais ce qu'il y a d'incompréhensible pour un Européen, et surtout pour un Français, c'est que deux hommes en présence, s'accablant d'injures, se menaçant du geste et toujours sur le point, du moins en apparence, de s'entre-dévorer, se séparent après une dispute violente, qui a duré quelquefois une heure, sans avoir échangé un seul coup; et c'est ainsi néanmoins que se terminent la plupart des querelles entre Egyptiens.

IV.

SOMMAIRE.

Départ pour Dongolah avec un pharmacien français.— Mon dénûment. — Lenteur du voyage. — Nouvel aspect des bords du Nil. — Bienveillance du pacha d'Egypte pour les Européens. — Moyen qu'il emploie pour les attirer dans son pays. — Justification de ses actes. — Ses réformes. — Tolérance des Egyptiens.

CHAPITRE IV.

M. Saint-André, pharmacien français au service du pacha d'Egypte, et, attaché en cette qualité à l'hôpital militaire de Dongolah-el-ordi, se trouvait alors au Caire, et se disposait à se rendre à son poste. Quoique douze années se fussent écoulées depuis la conquête du Sennâr par les troupes égyptiennes, et que l'autorité du vice-roi

y fût solidement établie, M. Saint-André n'était pas assez convaincu de ce dernier point, et j'appris avec une vive satisfaction qu'il s'estimerait heureux de trouver un compagnon pour entreprendre un voyage qu'il regardait comme dangereux. Ainsi que je l'ai déjà dit, ma pensée m'entraînait vers l'intérieur de l'Afrique; souvent, dans mes promenades sur les bords du Nil, je suivais d'un regard jaloux les canges qui remontaient vers la haute Égypte, et j'attendais avec impatience qu'une occasion favorable me permît enfin de m'éloigner du Caire. Je proposai donc à M. Saint-André de me joindre à lui et de l'accompagner jusqu'à Dongolah; il s'empressa d'accepter mon offre, et le 13 décembre 1833, je me rendis au Vieux-Caire, où notre cange, qui nous avait devancés, nous attendait pour mettre à la voile.

Je m'embarquai avec joie : j'étais bien loin cependant de me trouver dans une situation brillante : en partant du Caire, je n'avais pour toute fortune qu'une petite malle remplie de livres et d'habits; ma bourse était vide, ou à peu près; elle ne contenait qu'une pièce d'or de la valeur de neuf piastres d'Egypte (environ quarante-cinq sous de notre monnaie). M. Saint-André voya-

geait aux frais du gouvernement égyptien, et m'avait offert sa table, je n'avais donc pas à m'inquiéter jusqu'à Dongolah. Mais que deviendrais-je ensuite? L'avenir ne m'inquiétait pas davantage :

> Aux petits des oiseaux Dieu donne leur pâture,
> Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Devais-je seul être déshérité des bienfaits de la Providence; pouvais-je le croire à mon âge? A cet âge, ne juge-t-on pas tous les hommes bons, généreux, secourables? J'avais une confiance aveugle, sans bornes, et jamais une triste préoccupation ne vint troubler la douce sérénité de mon âme. Je voyais se réaliser mes rêves les plus chers, et mon ardeur ne connaissait pas d'obstacles : j'avais hâte de me trouver au milieu de peuplades inconnues et sauvages, et la perspective des difficultés que j'aurais à vaincre, irritait mes désirs : j'allais au-devant du danger, comme au-devant du plaisir, avec le même empressement, avec les mêmes émotions. Si mes ressources matérielles avaient égalé ma volonté, j'aurais traversé l'Afrique, et en jetant les yeux sur une mappemonde, la terre me semblait petite au gré de mes ambitions de voyageur. Au lieu d'être seul et pauvre, si j'avais été riche et sou-

tenu, je serais mort à l'œuvre, ou j'aurais reculé de beaucoup les limites de la science géographique. Malheureusement, je manquais d'argent; et, cependant, comme l'a fort bien dit madame Gatti de Gamond : il en faut pour tout, non-seulement pour se nourrir, se vêtir, s'abriter, mais encore pour les actions généreuseuses, pour l'accomplissement des nobles pensées (1).

A cette époque, une idée surtout me préoccupait : aller vivre quelque temps au milieu des Noirs. Je voulais étudier leurs mœurs, leur caractère, leurs besoins moraux : je désirais voir de près les Abyssiniens pour tâcher de comprendre comment le christianisme avait pu s'introduire et se propager parmi eux. Après une longue attente, j'avais trouvé les moyens d'arriver à mon but; je possédais cette foi ardente qui soulève les montagnes, j'avais foi en mon avenir; je m'aventurais sans hésitation et sans crainte.

M. Saint-André était un homme d'un âge mûr; il avait un excellent cœur, et durant le cours de notre voyage, je n'eus qu'à me louer de ses procédés envers moi. Mais il poussait souvent la prudence jusqu'à la timidité : ainsi, craignant sans cesse de voir la barque chavirer; chaque fois que

(1) FOURRIER et son système, p. 62.

le vent fraîchissait, il ordonnait aux marins de serrer les voiles et de gagner la terre; il ne permettait que rarement de marcher la nuit, et lorsqu'il y consentait, il ne se couchait pas. Ces lenteurs, jointes aux retards inévitables, apportés par l'équipage fidèle aux usages du Levant, me faisaient d'autant plus redouter les longueurs du voyage que notre cange s'arrêtant au gré des vents, nous passions souvent des journées entières sur quelque point désert de la rive, ou auprès d'un misérable village sans intérêt....

Dès que nous fûmes embarqués, on mit à la voile, et nous vîmes s'éloigner lentement le vieux Caire, Gyseh et son école de cavalerie, puis Tourah et son école d'artillerie. Déjà le paysage n'avait plus le même aspect, le ciel était toujours étincelant, mais la nature n'était plus aussi prodigue que dans les riches campagnes du Delta. Ce n'était plus cette végétation splendide, ces champs immenses couverts de brillantes moissons que j'avais tant et si justement admirés dans le trajet d'Afté à Boulakh, et pourtant on trouvait un charme inexprimable dans la contemplation de ces sites d'un caractère étrange et tout à fait nouveau...

Mais avant d'aller plus loin, il est de mon devoir de payer à Méhémed-Ali pacha, le juste tri-

but de reconnaissance que tout voyageur qui a parcouru les États soumis à sa domination lui accordera sans peine. Avant lui il y avait du mérite à visiter la haute Égypte ; aujourd'hui, une excursion aux ruines de Thèbes et même jusqu'à la première et la seconde cataracte, n'offre plus aucun danger. Bien mieux, l'administration vigoureuse du vice-roi, sa bienveillance vigilante pour les Européens, sa protection franche et puissante ont rendu possibles et quelquefois faciles des voyages auxquels on n'aurait pas encore osé songer : grâce à lui, des contrées lointaines et peu connues sont devenues abordables, et un champ nouveau a été ouvert aux explorateurs de tous les pays. La sécurité et même la considération dont jouissent les Francs dans les possessions de Méhémed-Ali, sont une preuve éclatante de ses bonnes dispositions à leur égard. Il a fallu en effet une volonté bien ferme et bien soutenue pour obtenir plus que de la tolérance de populations fanatiques et barbares qui avaient contracté l'habitude de nous traiter avec le plus insolent dédain. Et ce n'est pas seulement dans le voisinage d'Alexandrie ou du Caire que ces heureux résultats peuvent être constatés, les Européens sont respectés jusque dans les provinces les plus reculées de la

vice-royauté, jusque sur le territoire sacré de l'Arabie déserte; et plusieurs voyageurs ont pu voir sans danger les flèches des minarets de la Mecque et de Médine (1).

Lorsque Méhémed-Ali a voulu entrer dans la voie des réformes, il n'a pas hésité sur l'emploi des moyens : quoique musulman, il a parfaitement compris qu'il ne pourrait avancer avec succès dans cette route difficile sans le secours des Européens; il a fait taire ses répugnances, plus grandes qu'on ne le croit peut-être, et il a appelé à lui les personnes qui pouvaient servir ses desseins et l'aider à réaliser ses espérances ambitieuses. Pour attirer en Égypte des hommes véritablement capables, l'appât seul de l'argent n'eût pas suffi, Méhémed-Ali promit et donna de la considération. On ne saurait trop insister sur l'importance capitale d'un pareil fait : en exigeant dans son pays des égards pour les Européens, le pacha attaquait ses sujets dans leur fanatisme, et, avec sa rare perspicacité, il avait deviné que c'était l'unique moyen de voir fructifier ses efforts.

Méhémed-Ali né en Macédoine, d'une famille peu considérable, ne doit son élévation qu'à lui-

(1) On sait que ces pays ne dépendent plus du pacha d'Égypte.

même : à force de courage, d'habileté et de persévérance, il a su conquérir une des plus hautes positions sociales et fixer, pendant plusieurs années, l'attention et l'admiration de l'Europe inquiète et étonnée. Établi en Egypte lorsque les Français, qu'il était venu combattre, abandonnèrent ce pays, il mit tout en œuvre pour hâter la réussite de ses grands projets : d'abord à la tête d'une troupe de brigands indisciplinés, il se rendit nécessaire aux divers partis qui se disputaient le pouvoir, et finit par s'imposer à la Porte qui déjà le redoutait et aurait voulu l'écarter des affaires. Pendant quelque temps il s'occupa à augmenter son influence et à consolider son autorité, et après le massacre des Mamelouks, il entra dans cette voie de réformes qui a si puissamment contribué à sa grandeur.

Depuis plusieurs siècles l'Egypte, plongée dans une profonde léthargie, semblait n'offrir d'autre intérêt que celui des souvenirs : quelques voyageurs venaient de loin en loin visiter la terre antique des Pharaons, interroger ses ruines, étudier ses hiéroglyphes, et s'en retournaient désespérant de l'avenir de cette contrée, autrefois si riche et alors si misérable : ses habitants abrutis subissaient sans murmurer la tyrannie

de ses divers maîtres, lorsque l'armée française est venue la réveiller en sursaut, et lui préparer de nouvelles destinées. Rendue plus tard à ses anciens possesseurs, elle a d'abord marché incertaine et vacillante, comme un homme violemment arraché au sommeil, et s'est débattue dans une anarchie déplorable jusqu'à l'avénement de Méhémed-Ali. La volonté énergique du vice-roi, sa persévérance inébranlable ont relevé l'Egypte, et ont fait un État puissant d'une province turque. On a reproché à Méhémed-Ali d'avoir dépeuplé le pays qu'il était appelé à gouverner, mais en cela, il n'a fait que se soumettre à une des nécessités de sa position ; avant de s'occuper du bien-être de l'Egypte, il devait songer à se rendre indépendant. Vassal de la sublime Porte, s'il n'avait pas commencé par secouer le joug, il aurait été arrêté au milieu de ses projets, et le succès de ses entreprises eût été compromis. Obligé de tirer toutes ses ressources de l'Egypte, pour attaquer comme pour se défendre, il a épuisé ce malheureux pays, mais il a atteint un premier but, il a conquis la liberté de se consacrer à la régénération de son peuple. On peut l'accuser avec plus de justice de s'être engagé dans une guerre interminable et

sans fruit contre les Bédouins de l'Hedjaz, lorsqu'il était de son devoir de se montrer ménager de la vie de ses soldats. On a encore reproché au vice-roi de n'avoir pu se défendre de cette haine et de ce mépris que les Turcs en général ont voués aux Arabes : le pacha il est vrai n'a pas appelé des Egyptiens à la tête de ses armées ou de son administration, parce que ses nouveaux sujets, avilis par un long esclavage, et qui avaient contracté l'habitude de l'obéissance passive, n'auraient été propres ni au commandement, ni à la direction des affaires, mais il a créé des écoles où il fait élever les enfants des fellahs; ce sont des Arabes et non des Turcs qu'il a envoyés à Paris pour s'instruire, et on ne se hâte pas de prodiguer les bienfaits de l'éducation à des hommes qu'on voudrait laisser dans la dépendance. Il n'est pas d'ailleurs vraisemblable qu'un ouvrier, quelque habile qu'il soit, repousse avec dédain les instruments de sa gloire, et Méhémed-Ali a trop de tact pour commettre une pareille faute.

On a sans doute mis de la précipitation dans cette foule d'innovations et de réformes introduites en Egypte par le vice-roi; aussi quelques-unes ont été frappées de mort dès leur

apparition, et d'autres ne semblent pas destinées à avoir un long avenir : mais le pays s'en appropriera le plus grand nombre et les développera dans l'intérêt de sa prospérité : l'impulsion est donnée, et l'Egypte ne saurait retomber dans sa torpeur. Elle a une marine, des armées organisées, elle a des hôpitaux, des écoles nombreuses, des imprimeries, un hôtel des Monnaies, des fonderies de canons, etc., etc. Lorsqu'on pense que l'activité et la puissance d'un seul homme ont suffi pour changer en peu de temps la face d'un pays, on ne peut que s'étonner et admirer. Opérer une révolution salutaire au milieu d'une nation éclairée, où tout vous seconde, est déjà une œuvre méritoire, mais apporter les germes d'une civilisation tout entière chez un peuple inculte et barbare, et les faire fructifier ; avoir à lutter contre des préjugés de toute nature, n'attendre du secours de personne, parce qu'on n'a autour de soi que des serviteurs dévoués peut-être, mais inintelligents et grossiers, et voir son entreprise récompensée par le succès, est une œuvre colossale que le monde doit applaudir. Maintenant, que pour couronner ses grands travaux, Méhémed-Ali fasse exécuter le barrage du Nil, que par ses soins un canal unisse la mer

Rouge à la Méditerranée, et il aura acquis des droits éternels à la reconnaissance de l'Egypte et à l'admiration de tous les peuples.

Les voyageurs de toute condition qui ont visité les États du vice-roi, sont unanimes pour rendre justice à la tolérance de ses sujets. Comprenant que sa propre grandeur était subordonnée à celle de son pays, Méhémed-Ali n'a rien négligé pour accélérer la régénération de l'Egypte. Quand les intérêts de la civilisation ou de sa politique l'ont exigé, il n'a pas craint d'attaquer de front le fanatisme religieux et de lui porter des coups terribles et répétés. Après avoir forcé les musulmans à respecter les Européens, il a fait établir des salles de dissection dans la plupart des hôpitaux, et des musulmans ont étudié l'anatomie sur des cadavres humains : pour subvenir aux dépenses de son administration et de ses armées, il a osé porter une main hardie sur les biens sacrés des mosquées et mépriser les murmures et les clameurs de ses cheikhs avides et ignorants. Si dans toute la Turquie on avait agi avec la même vigueur et la même loyauté, peut-être qu'aujourd'hui l'existence et l'avenir de l'empire Ottoman ne seraient pas mis en question.

V.

SOMMAIRE.

Séductions de l'Egypte. — Un renégat espagnol. — Ses mœurs. — Propagation de la foi musulmane. — Les domestiques de M. Saint-André. — Sa négresse. — Aspect du pays. — Filles publiques. — Bény-Souef. — Gibets permanents. — Sympathie des Egyptiens pour la France. — Les rives du Nil. — Misère et dépopulation. — Nous accueillons une pauvre femme. — Fécondité des Egyptiennes. — Fanatisme musulman. — Beauté des sites. — Fécondation des palmiers. — Opinion des Orientaux au sujet des médecins européens. — Village de Magaga. — Groupe de danseurs. — Un voleur.

CHAPITRE V.

Notre cange voguait paisiblement sur les eaux du grand fleuve; poussée par une brise favorable, elle remontait le courant sans fatigue et sans secousse. La partie aisée de l'équipage fumait, accroupie autour du mât, en regardant d'un œil distrait le sillon tracé par la barque; les matelots

ruinés écoutaient en riant les facéties du bouffon et paraissaient les plus heureux. Autour de nous tout était calme; les rives du Nil semblaient désertes, et l'on apercevait dans le lointain quelques voiles fugitives. L'atmosphère avait des teintes vagues; l'air était tiède et pénétrant. On se sentait irrésistiblement entraîné vers cet état de rêverie indéfinissable, qui fait le charme de la vie d'Orient. En Egypte, le ciel, le climat, la nature entière ont des séductions imcompréhensibles qu'on ne trouve dans aucun autre pays. On aime l'Egypte sans savoir pourquoi; on est fasciné sans qu'il soit possible de bien démêler les causes de cette fascination; et un voyageur, qui aurait parcouru les quatre parties du monde, conserverait un souvenir distinct de cette contrée singulière où les objets repoussants se multiplient devant vous, et dont l'ensemble vous captive. La plupart des étrangers qui l'habitent subissent à leur insu cette influence occulte, et se débattent vainement contre cette puissance inconnue et attractive; ils maudissent le pays et ses habitants; ils ne semblent aspirer qu'après le jour heureux où il leur sera permis d'abandonner cette terre ingrate pour aller revoir leur patrie; et ce jour heureux n'arrive jamais. Quoique libres

souvent de réaliser leurs projets, ils vieillissent presque tous en Egypte et finissent par y mourir. Ceux mêmes qui ont essayé de s'éloigner, sont revenus quelque temps après, toujours attirés par un inconcevable prestige.

Il y avait dans notre cange un renégat espagnol, qui allait occuper le poste d'infirmier à Dongolah; il servait en même temps d'interprète au pharmacien, qui, malgré un séjour de plus de vingt ans dans le Levant, n'avait pu parvenir à apprendre l'arabe. Cet Espagnol se donnait toutes les peines du monde pour me prouver qu'il avait embrassé l'islamisme par conviction. La faculté accordée aux croyants d'épouser jusqu'à quatre femmes, qu'on avait encore le droit de répudier, était ce qu'il admirait le plus dans la religion mahométane : c'était le précepte du Coran, qu'il observait le plus scrupuleusement; et, dans le trajet du Caire à Dongolah, nous assistâmes à deux de ses noces, au grand chagrin d'une pauvre femme qu'il avait amenée d'Alexandrie, et qu'il gardait parce qu'elle lui avait donné deux garçons. Cependant, malgré ses prétentions à passer pour un fidèle musulman, il n'avait pu se résoudre à renoncer à l'usage du vin; il pensait sans doute, avec Gélaleddin, l'un des pères

de l'islamisme, que le prophète n'en défend que l'excès, et qu'il est permis d'en boire, pourvu qu'on ne s'enivre pas.

Les mahométans ont en général l'esprit de propagande; ils ne reculent pas devant des sacrifices d'argent pour attirer des infidèles à leur foi; mais ils distinguent toujours les musulmans de race, des nouveaux convertis : ces derniers sont ordinairement moins considérés que les autres. Le premier soin d'un croyant qui achète un esclave est de s'informer de sa religion et de lui imposer la sienne : c'est une œuvre méritoire aux yeux de Dieu. Les Jellabs sont du reste les missionnaires les plus intolérants et les plus despotiques de la terre; ils opèrent à coups de fouet les conversions difficiles; heureusement les esclaves timides et crédules ne leur opposent pas une grande résistance; ils ont bien assez du martyre de leur position. Les musulmans n'élèvent aucun doute sur la bonne foi des néophytes africains, et ils ont raison; ils sont moins confiants envers les Francs convertis à leur croyance. Quoique bien persuadés de la supériorité de leur religion sur toutes les autres, ils comprennent d'instinct que les Européens circoncis ne partagent pas cette persuasion; on les soupçonne de se

laisser entraîner par des raisons d'intérêt; par des considérations profanes, plutôt que par une conviction pieuse; et, au milieu de leurs nouveaux coreligionnaires, ils n'échappent pas toujours au mépris que doit inspirer une conversion hypocrite. Aussi, quoique voyageant en pays musulman, on nous témoignait plus d'estime, et on avait pour nous plus d'égards que pour l'Espagnol faisant cinq fois par jour la prière, le visage tourné vers la Mecque, et répudiant chacune de ses femmes, après un mois de mariage.

M. Saint-André, fidèle à quelques-unes des habitudes contractées par les Francs établis en Egypte, habitudes que j'ai fait connaître précédemment, était servi par un fellah des environs du Caire et par un noir de la Nubie. Ces deux hommes, sachant que les domestiques des Européens, et surtout des Européens employés du pacha, avaient l'étonnant privilége d'échapper à la conscription, se contentaient d'un faible salaire, et ils auraient suivi leur patron jusqu'aux antipodes, plutôt que de s'exposer à se laisser prendre par les inexorables recruteurs de Méhémed-Ali. Le Nubien était un lettré de son pays, qui charmait souvent par ses récits les loisirs de notre équipage. M. Saint-André avait encore avec lui une belle négresse dont il

était très-fier : c'était une fille de haute stature, extraordinairement cambrée, et qui aurait pu rendre jalouse la Vénus Hottentote. Elle se disait issue d'une famille princière du Darfour, et justifiait ses prétentions par de grands airs de dignité burlesque. Faite prisonnière par les troupes du vice-roi, elle avait été conduite en Egypte où M. Saint-André l'avait achetée au marché des esclaves ; mais depuis longtemps, les rôles étaient intervertis, et la négresse exerçait un empire absolu sur son maître.

Tels étaient les divers compagnons de voyage que la Providence m'avait donnés pour commencer mes excursions en Afrique. J'aime à me rappeler les premiers temps, les temps les plus heureux de cette vie insouciante et aventureuse, où grâce à ma jeunesse, la résignation était facile, parce que toute souffrance me semblait légère, et que je ne croyais pas aux maux à venir. Nous approchions de Bény-Souef, la première ville de la haute Égypte. Depuis Tourah, nous n'avions aperçu que quelques gommiers, des palmiers et des champs de doura. Le Nil coulait au milieu de terrains fertiles, mais la plupart incultes, et que le désert menaçait d'envahir. Des voleurs errants sur les bords du fleuve venaient, disait-on, atta-

quer les barques isolées, et lorsque le temps était calme et ne permettait pas de naviguer la nuit, les canges qui voyageaient ensemble s'arrêtaient dans un même lieu au coucher du soleil, et les matelots allumaient des feux que les hommes de quart entretenaient jusqu'au matin. Les Égyptiens, habitués à une température élevée, sont très-sensibles au froid. Notre équipage se laissait volontiers surprendre par le jour devant le foyer brillant, et il fallait toujours employer la menace et quelquefois les coups pour le décider à reprendre sa route.

On m'avait annoncé que les filles publiques, chassées d'Alexandrie et du Caire par ordre de Méhémed-Ali, s'étaient réfugiées dans le Saïd ou Haute-Égypte, et qu'elles s'y trouvaient en grand nombre. Plusieurs d'entre elles s'étaient arrêtées à Bény-Souef, et notre cange venait à peine d'être amarrée que nous nous vîmes entourés par une troupe brillante de prostituées qui venaient en plein jour provoquer impudemment les voyageurs. Quoique en pays musulman, et musulmanes elles-mêmes, ces filles avaient le visage découvert; leur parure était riche, et prouvait que le métier était lucratif; elles nous poursuivirent avec une ténacité importune, et se répandirent ensuite dans

les rues, dans les cafés et dans les marchés publics.

L'ensemble de Bény-Souef qui n'offre rien de bien remarquable en détail, est gracieux et riant. Cette ville possède une belle fabrique de toile de coton, dirigée par des Turcs et appartenant au pacha. Situé à l'une des embouchures du canal de Joseph, sur la rive gauche du Nil, Bény-Souef sert d'entrepôt aux marchandises du Fayoum. On nous montra en dehors de la ville plusieurs gibets en permanence, et on nous assura qu'ils fonctionnaient souvent. Les cadavres des malfaiteurs restaient exposés pendant vingt-quatre heures aux regards indifférents des fellahs égyptiens, et pendant la nuit, les hyènes et les chacals du désert, attirés par l'odeur des corps morts, faisaient entendre leurs cris sauvages et ajoutaient à l'horreur de ce triste spectacle.

M. Saint-André avait voulu faire une visite au gouverneur de Bény-Souef, et m'avait prié de l'accompagner. Nous fûmes reçus avec beaucoup de distinction, d'abord parce que nous étions Européens et que M. Saint-André était employé du vice-roi, mais surtout parce que nous étions Français. Pendant leur séjour en Égypte, nos troupes, continuellement occupées à guerroyer, n'ont eu ni le temps, ni les moyens d'exécuter

les grands travaux conçus et préparés par leur chef, elles n'ont pu laisser dans le pays des traces profondes de leur passage, et cependant le souvenir de nos exploits, de notre grandeur et de notre modération, restera longtemps gravé dans l'esprit des habitants. On ne parle de nous qu'avec admiration, et j'ai eu la satisfaction de voir des musulmans qui regrettaient le temps de notre domination(1); dans plusieurs villages, des cheikhs qui avaient eu l'occasion d'être utiles à nos soldats, venaient nous trouver, dès qu'ils savaient que nous étions Français, et nous montraient avec orgueil leurs titres de service, religieusement conservés. Partout où la France est connue, son nom inspire la sympathie et exerce même un ascendant moral, dont elle a le droit d'être fière. A l'étranger, dans les régions les plus reculées, si ce nom n'éveille pas, en tous lieux, des idées de force et de suprême puissance, il est toujours

(1) Voici à ce sujet un témoignage qui ne paraîtra pas suspect : « L'armée ottomane tourmentait le peuple de toutes les manières.

. . . .

Hors de la ville, les soldats dépouillaient et tuaient tous ceux qu'ils rencontraient; tellement que tout le monde, et surtout les paysans, regrettaient les Français. » *Journal d'Abdurrahman Gabarti*, pendant l'occupation française en Egypte, traduit par ALEXANDRE CARDIN, p. 244 et 245.

synonyme d'honneur et de loyauté. Et qu'on ne pense pas que ces lignes me soient dictées par un sentiment de patriotisme aveugle et étroit; sans doute, j'aime mon pays, je l'aime surtout depuis que j'ai beaucoup voyagé; mais ce que j'en dis ici n'est que l'expression fidèle d'observations impartiales que je me plais à constater.

Notre équipage, misérablement vêtu, et plus misérablement nourri, était incapable de supporter de longues fatigues. Un ordinaire composé d'oignons crus et de fromage salé, et pour toute boisson, l'eau du fleuve, bonne, sans doute, mais peu fortifiante, n'étaient pas propres à stimuler son ardeur; aussi, quoique nos conditions et les usages locaux lui fissent une obligation de haler la cange lorsque le vent nous contrariait, il s'acquittait de cette corvée avec une nonchalance et une lenteur désespérantes; il trouvait toujours quelque prétexte pour s'arrêter et attendre la brise favorable. Pour stimuler son zèle et lui donner un peu de courage, M. Saint-André acheta au marché de Bény-Souef, un beau mouton dont il lui abandonna les trois quarts, et après une station de quelques heures, nous mîmes à la voile pour nous éloigner de la ville.

En parcourant la haute Egypte, on éprouve

un sentiment pénible à l'aspect de ses belles campagnes, souvent incultes faute de bras. D'une part, sur la rive gauche du fleuve, se déploient des champs fertiles et verdoyants, au milieu de vastes terrains en friche, qui n'attendent que le travail de l'homme pour produire : des bois immenses de dattiers et d'innombrables villages se succèdent à de rapides intervalles, tandis que sur l'autre bord, on n'aperçoit que des chaînes de montagnes rocheuses et arides, abritant çà et là des groupes de palmiers, qui impriment une teinte mélancolique à ce paysage sévère, et s'efforcent, mais en vain, de réjouir cette rive solitaire et désolée. Le voisinage du désert achève de donner à ces campagnes, encore empreintes de sauvagerie, une physionomie particulière et nouvelle qui séduit le voyageur.

Si l'on pénètre dans les villages et dans l'intérieur des maisons, le tableau est encore plus triste : on ne rencontre que des femmes, des hommes malades, des vieillards ou des jeunes gens mutilés : tous ceux qui étaient sains et vigoureux ont été violemment arrachés du sein de leurs familles, ils se sont vus contraints d'abandonner leurs instruments de production et d'endosser l'habit du soldat. L'armée, pompe aspi-

rante, absorbe tout ce qui a force et jeunesse, et les campagnes abandonnées, languissent sans culture. Il est impossible d'imaginer tout ce qu'il y a d'affligeant dans le spectacle de cette grande misère, il est impossible de se faire une idée de l'accablement profond de ces malheureux, qui ne doivent qu'à leurs infirmités ou à leur faiblesse la triste faveur de pouvoir mourir dans leur pays natal. De belles jeunes filles condamnées à vieillir sans époux, regardent les passants d'un air stupide ou mélancolique, et les vieillards, privés de leurs soutiens naturels, traînent seuls le fardeau de leur malheureuse existence. Une résignation muette est gravée sur tous les visages, le deuil est général. Avec ses champs si fertiles et ses femmes si fécondes, l'Égypte est misérable et dépeuplée; des charges de toute nature, des impôts et des levées de troupes arbitraires, sont les raisons principales de cette double calamité.

Néanmoins, il faut le dire, ces violences lamentables, ces excès du pouvoir, conséquences inévitables, dans un pays barbare, des guerres longues et difficiles soutenues par Méhémed-Ali, ces violences porteront leurs fruits; les Égyptiens abrutis par l'esclavage, et subissant indifféremment et sans aucune honte, les plus ignominieux

traitements, reviennent dans leurs foyers, après avoir vécu plusieurs années dans les camps, et ils y rapportent une fierté et des sentiments qui leur avaient été inconnus jusqu'alors; ils ont acquis la conscience de leur dignité personnelle, et ils se montrent sensibles à une flétrissure. Ils commencent à sentir la pesanteur de leurs chaînes, et il en est peut-être qui seraient déjà capables d'imiter la conduite énergique de cet Européen dont j'aurais voulu connaître le nom, et qui, je ne sais plus pour quel motif, condamné à recevoir la bastonnade au retour d'une chasse fatigante, se livra sans résistance à ses bourreaux, subit sans murmurer et dans toute sa rigueur la sentence infamante, puis se releva lentement, arma son fusil à deux coups, fit sauter la cervelle de la brute qui avait ordonné son supplice, et se tua lui-même en présence d'une foule de spectateurs stupéfiés..... Le réveil d'un peuple est ordinairement suivi de grands malheurs et de grandes fautes; mais qu'il nous soit permis d'espérer que tant de souffrances ne seront pas perdues pour l'Égypte, et que des jours meilleurs luiront enfin pour cette intéressante contrée.

Nous avancions lentement : depuis quelques moments nous apercevions sur le rivage une jeune

femme portant un enfant dans ses bras; elle paraissait exténuée de fatigue et faisait de grands efforts pour ne pas se laisser dépasser par la cange; elle agitait son voile comme pour demander du secours, et il était facile de remarquer qu'elle se soutenait avec peine. Nous nous approchâmes de terre et la pauvre femme, qui suivait tous nos mouvements avec anxiété, descendit aussitôt vers le fleuve, s'embarqua sans rien dire, et tomba presque évanouie sur le pont. La négresse et la femme de l'Espagnol la débarrassèrent de son enfant enveloppé dans des langes et lui prodiguèrent leurs soins. Nous avions remis à la voile. Revenue bientôt à elle, cette femme nous apprit qu'elle demeurait à Bény-Souef dans la maison de son mari, absent depuis six mois. Sa famille habitait un village dans les environs de Minyeh que nous allions trouver sur notre route. Elle était grosse et sachant que le temps de sa délivrance approchait, elle était partie de grand matin pour aller rejoindre sa mère, afin de ne pas se trouver seule au moment de ses couches : mais surprise en chemin par les douleurs de l'enfantement, elle n'avait pu continuer son voyage : elle s'était assise au pied d'un arbre, et sans aucun secours, elle avait mis au monde l'enfant qu'elle portait. Il y avait à peine

une demi-heure qu'elle était délivrée, lorsqu'elle aperçut nos voiles déployées, et sentant qu'il lui serait impossible de poursuivre sa route à pied, elle avait réuni toutes ses forces pour arriver jusqu'à nous et nous supplier de lui donner une place dans notre cange.

Grâce au climat et à l'admirable conformation de leur corps, toujours libre sous de larges vêtements, les Égyptiennes, aussi fécondes que le sol qui les nourrit, ont presque toujours des accouchements faciles. Ce grand travail de la nature qui met souvent la vie des femmes en péril dans les pays civilisés, s'accomplit avec beaucoup moins d'efforts et de souffrance en Égypte que dans la plupart des autres contrées, et l'on m'a assuré qu'il n'était pas rare de voir des femmes qui, surprises dans les champs, au milieu de leurs occupations par les douleurs de l'enfantement, attendaient sans trouble le moment de la délivrance et rapportaient elles-mêmes au logis l'enfant qui venait de naître : elles avaient pourvu à tout, et le lendemain, elles reprenaient leurs travaux journaliers.

Nous avions fait tout ce qui était en notre pouvoir pour adoucir la position de la femme que le hasard venait de nous envoyer. Cette rencontre

amena entre la négresse et le domestique Nubien une conversation qui mettait dans tout son jour le fanatisme musulman. Ce domestique était un hypocrite qui, vain de son petit savoir, se permettait quelquefois de donner des leçons à sa maîtresse dont la tolérance le scandalisait et qu'il accusait, pour cette raison, d'avoir une foi tiède; voici le fond de cette conversation :

— Tu vois bien, dit la négresse, que les chrétiens ne sont pas aussi mauvais que tu ne cesses de me le répéter; tu ne faisais aucune attention à cette pauvre femme qui allait mourir de fatigue, et ce sont eux qui ont eu la charité de la recueillir.

— Les actions des infidèles sont indifférentes aux yeux du Tout-Puissant; les musulmans seuls trouveront grâce devant lui, au jour du jugement. Que voulez-vous attendre d'hommes ignorants et pervertis qui ne connaissent pas même notre sublime Coran?

— Mais les chrétiens ont leur Coran comme nous avons le nôtre, et quoique, grâce à Dieu, j'aie le bonheur d'être musulmane, je ne puis pas les croire tous méchants, quand j'en connais de bons.

— Il ne faut pas toujours s'en rapporter à de

vaines apparences; méfiez-vous des idolâtres, et craignez d'attirer sur votre tête la juste colère d'Allah en défendant la cause des blasphémateurs (1).

— Je ne comprends pas bien toutes ces belles choses; mais tu ne m'empêcheras pas de croire que mon maître est le meilleur des hommes, et tu ne me persuaderas pas que ces musulmans que tu vénères et qui n'ont peut-être fait que du mal, sont plus chéris d'Allah que mon maître qui ne fait que du bien. J'ai souvent changé de maître, aucun ne m'a épargné ni injures, ni coups, et tous néanmoins étaient de fervents musulmans. Allah et le prophète m'ont enfin prise en pitié; et je suis devenue la femme plutôt que l'esclave de l'un de ces chrétiens que tu voudrais me faire haïr et mépriser. Avec lui, je n'ai jamais été malheureuse; la liberté m'a été rendue, et je n'aurais rien à désirer, si le souvenir de ma famille ne venait pas quelquefois m'attrister.

— Tout cela, vois-tu, ne prouve qu'une chose, c'est que ton maître serait digne de porter le titre glorieux de musulman.

(1) Ceux qui disent que le Messie fils de Marie, est Dieu, profèrent un blasphème. N'a-t-il pas dit lui-même : Adorez Dieu mon seigneur et le vôtre. *Coran*, chap. 5, p. 128, t. I.

— Tu me parles aussi de l'ignorance des infidèles, mais regarde ces belles étoffes qui me couvrent, ces beaux tissus qu'ils envoient de leurs pays dans le nôtre, regarde ces admirables parures d'or et d'argent que nous n'avons jamais pu égaler, compare tant d'objets précieux au travail de nos ouvriers, et dis encore que les chrétiens sont ignorants.

— Les infidèles ont fait un pacte avec Satan qui leur a révélé ses mystères, mais ils expieront chèrement leur science. Crois-tu que sans une assistance ténébreuse, ils auraient pu faire tant d'incroyables découvertes ? Les infidèles ont des vaisseaux rapides qui voguent sans voiles, et nous en avons déjà vu sur le Nil ; ils ont, dit-on, des voitures qui courent sans chevaux, et l'on m'a même assuré qu'ils ont trouvé le moyen de s'élever dans les airs comme les oiseaux ; j'ai connu des Européens qui ne craignaient pas d'annoncer à l'avance des éclipses de soleil et de lune, et dont les prédictions, je frémis d'y penser, se sont toujours réalisées, et tu ne voudrais pas que je regarde de tels hommes comme des suppôts de Satan ! Le Coran seul renferme la vraie science, et je le répète, les infidèles qui le repoussent, ont dû avoir recours à la puissance infernale.

— Mais s'il en est ainsi, d'où vient que Méhémed-Ali accepte avec tant d'empressement, l'assistance de ces mêmes infidèles? Méhémed-Ali est musulman, et ce sont des chrétiens qui font faire l'exercice à ses soldats, qui dirigent ses écoles et qui occupent, dans toute l'armée, comme à Alexandrie et au Caire, les places de médecins et de pharmaciens; il a lui-même auprès de lui un docteur Européen, et ses propres enfants, mon maître me l'a du moins assuré, sont élevés par un infidèle : si les chrétiens ne devaient leur science qu'à une coupable alliance avec le démon, il me semble que Méhémed-Ali ne les accueillerait pas avec tant de faveur.

— Je te disais tout à l'heure, répondit le Nubien en baissant la voix, que ton maître serait digne de porter le titre glorieux de musulman, je te dis à présent que Méhémed-Ali en est indigne : depuis qu'il gouverne l'Égypte ne sommes-nous pas témoins des plus déplorables scandales? Entraînés par de mauvais exemples, les musulmans eux-mêmes, que le Tout-Puissant leur pardonne! sans tenir compte de la défense du Prophète, boivent le vin des infidèles et s'enivrent publiquement ; on n'a pas honte d'étaler dans les marchés les viandes proscrites des animaux

impurs, et les femmes des croyants qui ont sans cesse sous les yeux le spectacle du dévergondage des femmes d'Europe, ne tarderont pas sans doute à les imiter (1). Les enfants oublieront les préceptes du Coran et la corruption deviendra générale...

Telles étaient les opinions de la plupart des hommes dont le vice-roi avait à combattre le fanatisme; tels sont encore les préjugés de la plupart des cheikhs musulmans : ce Nubien, appelé Moussa, était une espèce de derwiche qui exerçait une grande influence dans son village.

Après avoir dépassé Bény-Souef, le tableau s'agrandit. On rencontre fréquemment des sites d'une beauté merveilleuse, et l'on passe ainsi d'enchantements en enchantements. On ne peut se lasser d'admirer la majestueuse simplicité de ces hautes forêts de palmiers qui rappellent souvent à l'imagination du voyageur quelques-unes de ces scènes patriarcales, retracées avec une poésie touchante dans les Écritures saintes; au

(1) La première fois que les musulmans ont vu des Européennes dans les rues avec le costume de leur pays, ils les ont prises pour des femmes publiques, et ils ont eu beaucoup de peine à se persuader qu'une femme qui sortait seule et surtout dévoilée, fût une honnête femme.

milieu de ces paysages d'une grandeur antique, on se laisse entraîner malgré soi à de profondes rêveries, et avec Epictète, on remercie Dieu de ce qu'il nous a permis d'assister au magnifique spectacle de la création.

Le palmier est une source importante de richesse pour l'Égypte et la Nubie. Depuis Alexandrie jusqu'au Sennâr, cet arbre précieux se multiplie à l'infini, et ses fruits font les délices des habitants. Malgré les droits énormes qui pèsent sur les palmiers, les dattes se vendent à un prix très-modéré, et le pauvre peut comme le riche en faire sa nourriture. Chaque province produit des qualités de fruits différentes et qui sont plus ou moins estimées. Dans le Levant, on a la malheureuse habitude de cueillir et de manger une partie des fruits avant leur maturité, et les dattes n'échappent pas à cette loi commune : c'est là ce qui occasionne le plus souvent ces fièvres et ces dyssenteries terribles qui déciment la population. On ne trouve des dattes fraîches que pendant un certain temps, mais on en vend de sèches toute l'année, et toujours à un bas prix. C'est un fruit sain et très-nourrissant. Le palmier femelle produit seul des dattes, mais il a besoin de la poussière séminale du palmier mâle : dans le désert,

c'est le vent qui apporte cette poussière vivifiante sur les fleurs qu'elle doit féconder, mais dans les lieux habités, c'est l'homme qui la recueille lui-même, et qui la distribue aux femelles impatientes : dans le désert, le vent en dissipe une grande partie, l'homme n'en laisse rien perdre, et par ses soins, un seul mâle suffit à la fécondation d'un grand nombre de femelles : lorsque les Orientaux veulent justifier la polygamie par des exemples pris dans la nature, ils citent le coq, le bélier et le taureau ; comment se fait-il qu'ils oublient le palmier qui se balance avec une grâce et une majesté sans pareilles, comme un sultan au milieu de ses sultanes. Le dattier se reproduit par boutures et quelquefois par semis : comme le chêne il a une longue existence : cet arbre est d'une immense utilité, et si chacune de ses parties est soumise en Égypte à un droit particulier, c'est que chacune sert à alimenter des industries diverses.

Chaque fois que nous nous arrêtions dans quelque village, M. Saint-André, que tout l'équipage décorait du titre de médecin, était aussitôt entouré d'un grand nombre de malades qui venaient lui demander non pas des conseils, mais des remèdes prompts et sûrs. L'idée que se font les

Orientaux de la profonde science des Européens en matière médicale, est on ne peut plus flatteuse pour eux. Ils supposent que nous avons dérobé à Dieu ou à Satan ses secrets les plus précieux, pour délivrer les hommes de leurs maux; et ils nous considèrent, sous ce rapport, comme les héritiers directs de ces redoutables enchanteurs créés par leur imagination, et à la voix desquels la nature obéissait. Lorsqu'un médecin Européen ne guérit pas un malade et ne le guérit pas dans un bref délai, il est toujours accusé de mauvaise volonté. Rendez-moi vite la santé, disait un jour à son docteur, un musulman atteint d'une affection grave, je vous paierai comme si vous m'aviez soigné très-longtemps. Avec une semblable promesse, il croyait s'assurer une prompte guérison. Il ne serait pas prudent pour un médecin européen d'exercer sa profession dans un pays turc où le gouvernement ne voudrait pas ou ne pourrait pas le protéger efficacement; on le rendrait responsable de la mortalité de ses malades, et Dieu sait à quels dangers il serait souvent exposé. Il faut en outre dans le Levant cumuler les fonctions de médecin et de pharmacien; on peut demander le paiement des remèdes qu'on a administrés, mais les Orientaux

trouveraient fort ridicule qu'on se fît payer des visites. Les empiriques de tous pays qui sont venus s'établir parmi eux pour tâcher de s'y créer une existence, sont dans l'usage d'exiger à l'avance le prix de leurs médicaments : cette conduite qui nous paraîtrait odieuse en Europe, est justifiée par celle des malades qui non-seulement refuseraient de payer le médecin après leur rétablissement, mais qui ne lui témoigneraient pas même de la reconnaissance : lorsqu'un musulman a recours à l'assistance d'un docteur européen, c'est qu'il espère être traité par des moyens surnaturels; sans cela, il préférerait les soins de ses barbiers et des vieilles femmes de son pays. En dehors des hôpitaux, les traitements employés par nos médecins ont en général peu de succès, ce qui est facile à comprendre : les ordonnances des docteurs européens sont presque toujours modifiées par le malade lui-même ou par les dersonnes qui l'entourent, et les médecins qui s'imaginent que leurs prescriptions ont été rigoureusement suivies, ont souvent lieu de s'étonner de leurs effets inattendus. Les Orientaux sont d'ailleurs ennemis déclarés de la diète : on a beau la leur ordonner, ils ne l'observent jamais : lorsqu'un homme ne mange pas, on le croit perdu.

Comment notre méthode curative pourrait-elle être efficacement appliquée à de pareils malades?

Il faisait nuit quand nous arrivâmes au beau village de *Magaga*, situé entre Bény-Souef et Minyeh : c'était là que nous devions déposer la jeune femme que nous avions recueillie avec son enfant : elle nous quitta en nous comblant de ses bénédictions. Le vent ne soufflait plus, les matelots sautèrent sur le rivage, enfoncèrent un grand pieu dans la terre pour y amarrer la cange et se dispersèrent ensuite dans le village. Le ciel était pur, et la lune dans son plein éclairait un paysage féerique : les eaux du fleuve scintillaient à sa lumière argentée, et de majestueux palmiers balançaient sur la rive leurs ombres frémissantes : çà et là passaient silencieuses quelques femmes voilées et le calme délicieux de cette nuit pleine de prestiges n'était troublé que par les aboiements de quelques chiens affamés. Le firmament étincelait d'étoiles. Je me promenais lentement dans le bois de palmiers, enivré de la beauté du spectacle qui se déroulait à mes yeux. Il n'aurait pas fallu en ce moment de grands efforts d'imagination pour se croire encore au milieu de l'antique Égypte avec ses prêtres tout-puissants et ses mystères redoutables. La grandeur et la fan-

tasmagorie du tableau prêtaient aux illusions les plus brillantes, et, sous le charme d'une douce fascination, plusieurs heures s'écoulèrent avec une incroyable rapidité. J'aurais peut-être passé la nuit entière sur les rives du fleuve, si je n'avais été distrait par le son du tarabouka, qui se faisait entendre dans la direction du village : je m'acheminai du côté d'où venait ce son, et je me trouvai bientôt au milieu d'une joyeuse réunion de marins et de fellahs qui chantaient et dansaient autour d'un feu brillant. Quelques femmes réunies pour jouir du spectacle, se tenaient tranquillement à l'écart, et suivaient d'un regard avide les mouvements des acteurs. Les matelots exécutaient des danses lascives qui ne scandalisaient personne; les femmes n'en étaient alors que plus attentives et ne rougissaient pas. Des chants vifs et pressés soutenaient et encourageaient les danseurs : il y avait dans ce groupe une animation et une gaieté communicative contrastant d'une manière frappante, avec la misère apparente et réelle des hommes qui le composaient: ils étaient tous couverts de misérables haillons, la plupart manquaient peut-être des choses les plus nécessaires, et ils s'abandonnaient follement à l'ivresse du plaisir. La facilité avec laquelle

les Orientaux supportent et semblent oublier leur malheur, ne pourrait-elle pas justifier jusqu'à un certain point, les rigueurs souvent excessives de ceux qui les gouvernent?

Il était plus de minuit lorsque la troupe joyeuse se sépara : je me dirigeai seul vers la cange : les gens de l'équipage, qui avaient des amis à Magaga, ne devaient rentrer que le lendemain. On avait laissé à bord le plus jeune des matelots. M. Saint-André, contrairement à ses habitudes de prudence, avait poussé la porte de la chambre et dormait d'un profond sommeil; ses deux domestiques imitaient son exemple. L'Espagnol seul veillait. Il avait installé une petite tente sur le devant de la cange, afin de cacher sa femme et d'abriter ses enfants qu'il aimait comme un véritable Turc. Il se tenait accroupi à l'entrée de sa baraque de toile, avec son fusil chargé à ses pieds. Il fumait pour se distraire et se tenir éveillé. Je lui demandai en m'embarquant s'il avait été chargé de faire la garde du bateau : Les rives du Nil, me répondit-il, sont moins sûres que vous ne le croyez : nous sommes seuls cette nuit; tous les Européens passent ici pour avoir beaucoup d'argent, et il ne serait pas sage d'avoir trop de confiance. Depuis quelques instants je vois rôder

dans le voisinage un homme qui me paraît suspect; il s'est éloigné quand vous êtes arrivé, et je ne serais pas étonné de le voir revenir, quand il vous croira endormi. — Si vous croyez, dis-je, qu'il y ait quelque danger ici, je resterai avec vous. — C'est inutile, me répondit-il, vous pouvez aller vous coucher, si j'ai besoin de secours, je ferai assez de bruit pour que vous m'entendiez. Je n'insistai pas et j'entrai dans la chambre où M. Saint-André dormait toujours. Il y avait à peine une demi-heure que j'étais étendu sur ma natte, lorsque la détonation d'une arme à feu réveilla tout le monde en sursaut. Je me précipitai sur le pont, et, à la clarté de la lune, je vis notre Espagnol penché sur le visage d'un homme qui râlait et qui expira presque à l'instant. Vous voyez, me dit-il tout agité et en montrant le cadavre, si j'ai bien fait de veiller; cet homme se dirigeait vers la chambre; ce n'était pas de mon côté qu'il venait, et si j'avais dormi comme les domestiques, vous ne vous seriez peut-être plus réveillés. Il me vint à l'idée que celui qu'on avait pris pour un voleur était peut-être un de nos matelots, et je demandai aussitôt une lanterne, mais aucun de nous, grâce à Dieu, ne reconnut le cadavre. Cependant nous attendîmes le jour avec la

plus vive impatience, et avant le lever du soleil, nous étions tous à la porte du chef de village : nous nous empressâmes de lui faire connaître le motif de notre visite ; il se rendit aussitôt dans notre barque, accompagné des notables du lieu, et après avoir examiné le cadavre il nous apprit, à nôtre grande satisfaction, que l'Espagnol avait délivré le pays de l'un de ses plus redoutables brigands. Le cheikh fit enlever le corps par les fellahs qui l'avaient suivi, et bientôt après, nous mîmes à la voile.

VI.

SOMMAIRE.

Minyeh. — Les principales villes de la haute Egypte. — Productions. — Notre reïs reçoit la bastonnade. — Résultats de cette correction. — Réflexions à ce sujet. — Un dîner à l'orientale. — Musiciens et musique du pays.—Violon arabe. — Prétentions du gouverneur. — Une aventure tragique. — Cimetière des musulmans. — Manière dont ils ensevelissent les morts.

CHAPITRE VI.

La ville de Minyeh où notre cange ne tarda pas à aborder est, comme Bény-Souef, bâtie sur la rive gauche du Nil, et comme Bény-Souef, elle a une fabrique de toiles de coton appartenant à Méhémed-Ali. Minyeh est une des villes importantes de la haute Égypte : ses marchés sont abondamment pourvus, et les habitants ont un air d'ai-

sance bien rare dans ce pays. Il y a plusieurs maisons de belle apparence, la ville possède des établissements de bains, et ses mosquées sont remarquables. Les alentours sont bien cultivés, et si l'on ne savait qu'un système de solidarité désolante condamne ceux qui ont, à payer pour ceux qui n'ont pas, on ne douterait pas qu'un bien-être justement acquis ne fût le partage des fellahs de Minyeh et de ses environs (1).

Les principales villes de la haute Égypte, sont Bény-Souef, Minyeh, Syout (l'antique Lycopolis), Djirjeh, Kénéh, Esneh et Assouan. Bény-Souef est aussi éloigné du Caire que de Minyeh; la distance de Minyeh à Syout ou de Minyeh à Bény-Souef est à peu près la même, et les autres villes que je viens de nommer, sont ainsi espacées jusqu'à As-

(1) Si le fellah est constitué débiteur, on le poursuit; s'il est créancier, on conserve la somme qui lui revient pour être la garantie du payement des fellahs de son village, qui se trouvent dans la position contraire, ou bien on la passe au compte de tout autre fellah qui doit au gouvernement. Cette solidarité existe non-seulement entre tous les individus du même village, mais elle s'étend d'un village au village le plus voisin, de celui-ci à un autre, et enfin elle pèse sur les provinces, de manière qu'un canton riche et bien cultivé, pourrait être chargé du payement des impôts d'une province entière, dont les habitants seraient restés dans le repos et la paresse, et qu'en résultat les créances des fellahs n'étant jamais exigibles, sont en réalité fictives et imaginaires. *Voyage* de M. le maréchal duc DE RAGUSE.

souan avec une sorte de régularité. Entre Minyeh et Syout, s'élève la ville de Monfalout avec ses frais jardins, et entre Minyeh et Monfalout, on trouve encore Mélaouy, la ville des fellahs. A l'exception de Kénéh et d'Assouan, placées sur la rive droite du fleuve, toutes les autres villes sont bâties sur le bord opposé. Cette préférence donnée à la rive gauche est toute naturelle : la rive droite, surtout jusqu'à la hauteur de Monfalout, est flanquée depuis le Caire d'une longue chaîne de montagnes qui la frappe de stérilité et borne l'horizon, tandis que sur le rivage habité, se déploient souvent à perte de vue, de belles plaines couvertes de palmiers et faciles à féconder. Les principales productions de la haute Égypte, sont : le blé, l'orge, le doura, les cannes à sucre, les dattes, le colza, l'indigo, l'opium, les fèves, les lentilles, etc. On y trouve des lupins, des citrons et des grenades. Après le dattier, l'arbre qu'on rencontre le plus communément est le gommier. Il y a toujours sur le fleuve un mouvement considérable ; ce sont partout des canges qui se suivent ou se croisent et qui donnent au paysage une animation dont il a quelquefois besoin. La plupart des barques du Nil sont construites en bois de gommier. J'ai déjà dit que le vice-roi avait dépeuplé

le pays, mais le manque d'habitants se fait bien plus remarquer dans la haute Égypte que dans aucune autre partie de ses États.

A Bény-Souef, notre équipage dont les lenteurs nous avaient souvent irrités, avait été cependant gratifié, à titre d'encouragement, d'une forte ration de viande : le reïs partageait quelquefois nos repas, et M. Saint-André avait la bonté de lui fournir le café et le tabac qu'il consommait. Ces bons procédés auraient naturellement inspiré de la reconnaissance à d'autres qu'à des musulmans; mais nos hommes n'en furent nullement touchés et au lieu de redoubler d'activité et de faire preuve, du moins, de meilleure volonté, ils se montrèrent depuis Bény-Souef plus récalcitrants que dans les premiers jours. Ils n'étaient jamais disposés à remorquer la barque ; ils s'arrêtaient ou se remettaient en route selon leur fantaisie, et ne tenaient aucun compte de nos encouragements ni de nos plaintes. Ils avaient toujours quelque raison spécieuse à donner ; tantôt c'était un marinier qui s'était éloigné et qui ne revenait pas, tantôt c'était l'économe qui était allé dès le matin renouveler les provisions, et qui ne reparaissait que la nuit. Plusieurs fois, M. Saint-André prévint charitablement le reïs qu'il se plaindrait au

gouverneur de Minyeh; mais celui-ci se moqua de l'avertissement et ne changea pas de conduite. Comme nous avions encore un long espace à parcourir ensemble, M. Saint-André tint parole, et en arrivant à Minyeh, il porta plainte au gouverneur; le reïs fut appelé et parut bientôt accompagné d'un kawas; à peine daigna-t-on l'interroger, et sans attendre ses réponses, il fut condamné à recevoir une vigoureuse bastonnade qui lui fut administrée séance tenante, malgré les supplications du bon pharmacien qui pensait qu'une réprimande sévère devait suffire. Après l'exécution, le gouverneur demanda s'il était encore nécessaire de châtier les matelots, mais nous intercédâmes pour eux, et ils furent épargnés.

Eh bien, il faut le dire à la honte de notre équipage, semblable du reste à la plupart des équipages égyptiens, nos bontés avaient été vaines; elles ne nous avaient valu que des ennuis de sa part, cette rude leçon le rendit méconnaissable: depuis ce jour, sa complaisance ne se démentit jamais, il ne prenait aucune détermination sans nous avoir d'abord consultés, chaque matelot était pour nous un serviteur attentif et dévoué, et nos moindres faveurs avaient alors un très-grand prix.

De pareils sentiments déshonorent l'humanité : mais des faits si tristes, loin de décourager les philanthropes, doivent leur faire comprendre la nécessité d'étendre le plus rapidement possible les bienfaits de la civilisation : il faut se hâter d'inspirer aux hommes ces sentiments de dignité qui seuls les distinguent de la brute. Il y a malheureusement encore sur la terre des peuples barbares, (et je ne dis pas ceci pour justifier les rigueurs, toujours déplorables, de certains gouvernements), il y a, dis-je, des peuples chez lesquels la bienveillance, la douceur ou la générosité ne produiraient que de funestes résultats, et qui subissent sans se plaindre le despotisme le plus brutal. Les natures élevées et naïves ont peine à croire à une dégradation morale si affligeante : mais lorsqu'on a longtemps voyagé, et qu'on a vu de près les différentes sociétés qui s'agitent sur la surface du globe, on est forcé de se rendre à l'évidence, et, en déplorant de fatales nécessités, on ne peut qu'appeler de ses vœux les plus ardents, le moment où l'homme, grâce à une éducation salutaire, universellement répandue, se montrera digne en tout pays du titre glorieux de roi de la création, qui lui appartient bien légitimement et qu'il laisse trop souvent avilir.

On a accusé Méhémed-Ali et ses lieutenants, de traiter leurs administrés avec une cruauté excessive : mais c'est en sévissant dans le principe contre ceux qui bravaient ses volontés que le vice-roi a préparé les voies à l'intronisation d'un système de modération et de clémence, qu'on s'estimerait heureux de voir appliquer partout. Les brutalités et les faits qui y donnaient lieu, d'abord si multipliés, ont constamment diminué et diminuent tous les jours. Les effets de ces sévérités inévitables se font déjà ressentir ; le temps n'est peut-être pas éloigné, où elles deviendront entièrement inutiles et où elles cesseront par conséquent d'être employées. En repoussant, dans cette circonstance, les attaques dont Méhémed-Ali et ses lieutenants ont été l'objet ; en faisant connaître les raisons qui ont déterminé leur conduite, et en approuvant, à quelques égards, la marche qu'ils ont suivie, je n'ai certes pas l'intention de justifier tous leurs actes. Je sais qu'il y a parmi eux des hommes cruels qui, au mépris des lois les plus sacrées de l'humanité, se sont fait un jeu des souffrances de leurs semblables, et pour ces hommes-là, il n'y a pas de justification possible.

Le gouverneur de Minyeh était du nombre des

admirateurs exclusifs de Méhémed-Ali; il ne parlait jamais de son maître qu'avec enthousiasme, et il allait même devant nous, jusqu'à le comparer à Napoléon. Il savait que le vice-roi traitait les Européens avec une grande bienveillance, ce qui nous valut de sa part le plus gracieux accueil. On vient de voir quelle large satisfaction il avait donnée aux plaintes de M. Saint-André : dès que nous fûmes seuls avec lui, il insista beaucoup pour nous retenir jusqu'au lendemain : nous étions arrivés à Minyeh vers les trois heures de l'après-midi ; le vent n'était pas très-favorable, nous cédâmes à ses instances. J'ai invité, nous dit-il, quelques personnes à venir ce soir; vous dînerez avec moi et nous tâcherons de vous faire passer quelques heures agréables. Nous n'avons pas ici de bonnes danseuses comme vous pourrez en rencontrer à Kénéh ou à Esnéh; nous sommes trop près du Caire (1) : mais nous possédons d'excellents musiciens; je les ai fait prévenir que je les attendais après le coucher du soleil, et vous aurez le plaisir de les entendre. C'était la première fois que j'allais assister à un

(1) Les almés comme les filles publiques avaient été exilées de la capitale.

dîner à l'orientale; après le dîner, on nous promettait des divertissements, j'en attendis l'heure avec impatience. Nous revînmes sur les bords du fleuve pour annoncer à l'équipage que nous passerions la nuit dans le port de Minyeh, et à la fin du jour, nous nous rendîmes au palais du gouverneur, où les autres convives se trouvaient réunis.

Au milieu d'une belle salle, recouverte de magnifiques tapis de Smyrne et entourée de divans, la table était déjà dressée et n'attendait plus que les mets destinés au festin. L'arrangement de cette table ne pouvait manquer d'attirer l'attention de tout Européen nouvellement arrivé dans le Levant : sur un tabouret en bois sculpté, on avait placé un grand plateau de cuivre fraîchement étamé; autour du plateau, étaient disposées des serviettes à franges et à broderies d'or et de soie pour chacun des convives : à côté de chaque serviette, on voyait un morceau de pain, la moitié d'un citron, un couteau et une cuillère d'étain ; il n'y avait ni fourchettes, ni assiettes, ni verres. Le cuisinier arriva bientôt, portant une soupière en cuivre qu'il posa au milieu du plateau. Quoiqu'il y eût des chaises et même des fauteuils dans la salle à man-

ger, la table n'était pas assez élevée pour qu'on pût en faire usage : il fallut donc, malgré la gêne qui devait en résulter pour ceux qui n'en avaient pas l'habitude, s'asseoir à la turque sur ses jambes croisées : néanmoins, le gouverneur s'apercevant, un peu tard il est vrai, que nous n'étions pas à notre aise, eut l'attention de nous faire apporter des coussins, et nous pûmes ainsi arriver jusqu'à la fin du repas. On mangea à la gamelle, mais avec les cuillères, le riz, au bouillon noir de poivre, qu'on venait de servir. Chaque convive avait commencé par exprimer dans la soupière, une partie du jus de son citron. Les acides jouent un très-grand rôle dans la cuisine des Orientaux. Après le potage, parut un agneau entier rôti au four; il était farci de riz et de zébib ou raisins secs fortement épicés. Trois kawas, la ceinture garnie de pistolets et de longs poignards, se tenaient debout derrière les convives et remplissaient le rôle de valets : ils enlevaient les plats, distribuaient le pain et apportaient de l'eau dans un grand verre à anse, à ceux qui en demandaient. Celui d'entre eux qui fut chargé de dépecer l'agneau, dégaîna son yatagan, et sépara les membres du corps qu'il acheva de déchiqueter à belles mains. Selon l'usage oriental, le gouver-

neur prit une première bouchée, et aussitôt nous suivîmes son exemple ; désormais nous mangions tout avec les doigts, à l'exception des crèmes et des laitages pour lesquels on nous avait laissé nos cuillères. Quoiqu'on n'y bût que de l'eau, le dîner fut brillant. Il y avait une profusion de plats extraordinaire : on servit tour à tour des viandes hachées, des fritures, des légumes du pays, du feuilletage et plusieurs mets doux. J'étais bien loin de me douter que la cuisine turque et arabe eussent acquis un semblable perfectionnement. Le gouverneur nous faisait quelquefois la galanterie de mettre devant nous, certains morceaux choisis qu'il prenait dans le plat avec ses doigts, et que nous ne pouvions pas nous dispenser de manger, sous peine de blesser les convenances. Les fruits ne figurent pas dans ces sortes de festins, et pour tout dessert on servit un immense pilau au beurre, auquel nous fûmes forcés de faire grâce, mais que les musulmans n'épargnèrent pas. Pour un musulman un dîner, quelque abondant qu'il soit, n'est jamais complet sans pilau. Le repas fini, deux esclaves noirs apportèrent l'un un pot-à-eau, et l'autre une cuvette en cuivre et du savon : ils se présentèrent alternativement devant les convives qui se lavèrent

la bouche et les mains, opération indispensable à la suite d'un pareil dîner. Après les ablutions, on enleva la table et nous prîmes place sur les divans : les chiboucs, les narghlés et le café ne se firent pas attendre, et lorsque nous fûmes bien installés, on appela les musiciens arrivés depuis longtemps et qui s'étaient arrêtés dans l'antichambre.

En entrant, chanteurs et musiciens saluèrent profondément, et après avoir baisé la main du gouverneur, ils s'assirent sur leurs talons, à quelques pas de la porte. L'orchestre se composait de quatre violons. On les invita à ouvrir leur concert vocal et instrumental, et ils se mirent aussitôt en devoir de satisfaire leurs auditeurs. Je dois avouer que je fus cruellement désenchanté en entendant la musique, les musiciens et les chanteurs; le concert était un charivari, et il fallait avoir de rudes oreilles pour s'en accommoder. Cependant, tout le monde paraissait ravi; on encourageait les artistes du geste et de la voix, et ceux-ci pour se rendre plus dignes des applaudissements de l'assemblée, faisaient alors un bruit infernal. Les chanteurs beuglaient et les musiciens démontaient leurs instruments. La seule chose qui pouvait m'amuser dans cette fête barbare, c'était l'admiration de mes voisins pour de pareils ra-

cleurs, c'étaient les grimaces des chanteurs et les contorsions furieuses des violons. Le concert fut divisé en deux parties, et dans l'intervalle de la première à la seconde, on fit circuler l'eau-de-vie que personne ne refusa. Pendant le dîner, j'avais cru qu'on s'abstenait de vin par dévotion, je fus détrompé dans le courant de la soirée, car au moment de la retraite, la plupart des convives étaient ivres. Les chanteurs et les musiciens qui avaient besoin de prendre de nouvelles forces, ne furent pas oubliés par l'échanson; après de nombreuses libations, ils recommencèrent leur vacarme, et alors on ne s'entendit plus. A ma grande surprise, on nous servit du thé; c'était une innovation en Egypte, et quelques grands personnages l'avaient accueillie avec faveur. Il n'est cependant pas probable que l'arbrisseau de la Chine parvienne jamais à détrôner le moka dans les parages du Levant.

La nuit était avancée; nous prîmes congé du gouverneur, qui avait conservé assez de lucidité d'esprit pour ordonner à ses domestiques d'allumer des fanaux et de nous accompagner jusqu'à notre cange. Après cette soirée bruyante, ce fut avec une sorte de volupté que je me retrouvai sur les rives du fleuve dont le murmure mélodieux

me fit bientôt oublier les artistes de Minyeh, et leur concert diabolique.

Les Arabes sont passionnés pour la musique, mais pour une musique en rapport avec leurs idées, avec leur intelligence. J'ai entendu dire souvent, et je le crois, que la bonne musique était la plus sublime de toutes les poésies, que c'était la langue des cieux : le développement de cette langue suppose donc une civilisation des plus avancées, et un peuple barbare et rétrograde, quel que soit son amour pour cet art, n'aura jamais une bonne musique. Tout le monde connaît la réponse de cet ambassadeur turc, auquel on demandait, au sortir d'une représentation du Grand-Opéra, quels étaient les passages de la pièce qui l'avaient le plus frappé : « C'est, dit-il, le commencement. » Il voulait parler du moment où l'orchestre accordait les instruments. Si le fait n'est pas vrai, il est très-vraisemblable, il caractérise le goût des Orientaux pour la musique, et explique la sympathie du gouverneur de Minyeh et de ses convives, pour leurs chanteurs et leurs violons.

La musique arabe ne fait pas de progrès, elle est rude, monotone, sans aucun attrait, et les musiciens du pays ajoutent encore à sa monoto-

nie et à sa rudesse par la manière dont ils l'exécutent. On remarque néanmoins dans quelques-uns des chants arabes, des velléités mélodiques, mais on a toujours de la peine à les apprécier de prime abord, tant les chanteurs et les musiciens sont barbares. Il faut beaucoup de bonne volonté et une attention soutenue et persévérante, pour saisir ce que les compositions musicales des Arabes peuvent avoir quelquefois d'agréable et de mélodieux : il est difficile, pour me servir d'une expression consacrée, d'en dégager l'élément progressif. La plupart de ces chants, calqués sur un même thème, n'offrent en général aucune variété. Si, au point de vue de l'art, la musique arabe est encore dans l'enfance, elle n'existe pas au point de vue de la science. Les Orientaux n'ont aucune idée de l'harmonie : s'ils chantent en chœur, ils chantent toujours à l'unisson ; mais on doit reconnaître qu'ils ont la voix juste et le sentiment de la mesure. Les Arabes ont l'instinct de la musique, et, chez eux, le sens musical ne demande qu'à être éveillé. Il n'y a pas, en Egypte, de fête possible sans musique, et les Egyptiens ne travaillent qu'en chantant. Il n'est pas absolument vrai de dire que les Orientaux sont insensibles à notre musique, ils lui préfèrent la leur, ce qui est fort

naturel et parfaitement conséquent. Par quelle singulière anomalie, en effet, des barbares auraient-ils en musique les goûts des peuples civilisés ? Ceux qui ont cru pouvoir faire le procès de la civilisation, parce qu'elle ne séduisait pas sans préparation les sauvages ou les barbares, n'ont pas songé qu'au lieu de lui reprocher sa prétendue impuissance, il eût été plus juste de rejeter les torts sur ceux qui la repoussaient, faute de pouvoir la comprendre. Les Arabes, comme je le disais tout à l'heure, aiment une musique en rapport avec leurs facultés, et notre musique est trop belle pour eux. Cependant, les mélodies faciles, légères, et d'une allure un peu vive, excitent quelquefois leur attention, tandis que les morceaux graves et savants, les andante les plus estimés les trouvent froids et indifférents. La musique difficile, telle qu'on en fait beaucoup aujourd'hui, est tout à fait de leur goût ; ils admirent les tours de force, et applaudissent volontiers à un déluge de notes. Mais ce qui plaît surtout aux dilettanti d'Egypte, ce sont leurs propres airs enjolivés, et, en quelque sorte, refondus. Il est certain que la musique arabe a un caractère particulier qu'elle voudra conserver, et il faudra que le *maëstro*, destiné à la développer, sache sai-

sir ce caractère, et ne s'en écarte pas trop d'abord, s'il veut être aimé et compris.

Quoiqu'il soit justement admis que la musique est un langage universel, on ne peut s'empêcher de reconnaître des différences notables, même entre les musiques des divers peuples européens, et ces différences deviennent tellement tranchées lorsqu'on passe d'Occident en Orient, qu'un musicien d'Europe serait tout disposé à prendre la musique orientale pour un langage nouveau, et réciproquement. La plupart des chants arabes sont composés au Caire, d'où ils se répandent rapidement jusqu'aux extrémités de l'Egypte. L'un des airs les plus en vogue dans le pays, tant parmi les marins que parmi les fellahs, celui qui se trouve noté à la fin du deuxième volume du *Voyage en Abyssinie,* par MM. Combes et Tamisier, et que M. Félicien David a rendu célèbre, a été composé, il y a quelques années, par une jeune Egyptienne.

Les musiciens arabes cultivent sans succès divers instruments à cordes et à vent, mais les exécutants et les amateurs donnent tous la préférence au violon. Il est, je pense, inutile de dire que ces grands musiciens ne connaissent pas la musique notée, et qu'ils jouent toujours de

mémoire ou d'inspiration; je ne parle pas des dilettanti enrégimentés, auxquels on apprend la musique à coups de courbaches, et qui exécutent sans sourciller, la Parisienne, la Marseillaise et la marche funèbre de Béthoven. On comprend que ces derniers sont une exception, et ils n'ont pas encore exercé la moindre influence sur les destinées musicales de leur pays.

Le violon arabe n'a que deux cordes composées chacune de plusieurs crins de cheval; les deux chevilles ressemblent à des toupies, et le coffre de l'instrument n'est autre chose qu'un coco de l'Inde vidé. La garniture de l'archet est aussi en crin de cheval.

Quoique le gouverneur de Minyeh approuvât sans réserve toutes les innovations introduites en Egypte par Méhémed-Ali; quoique, à l'imitation du vice-roi, il se fît un devoir de bien accueillir les Européens, et qu'il eût la prétention de passer pour un Turc de la nouvelle école, nous avons déjà vu, par la manière expéditive dont il avait rendu la justice, sans même entendre l'accusé, et par son goût pour ses détestables musiciens, que le vieil homme triomphait encore du nouveau, que ses mœurs avaient besoin d'être réformées et son entendement développé : mais une aven-

ture bien autrement terrible, un événement tragique dont Minyeh avait été depuis peu le théâtre, et qui avait excité au plus haut point l'intérêt de la population émue et consternée, était venu prouver, d'une façon cruelle, que ce Turc aux formes avenantes, était resté fidèle aux anciennes traditions musulmanes.

Le gouverneur de Minyeh avait dans son harem une jeune Circassienne d'une rare beauté, et dont il était violemment épris; elle exerçait sur lui une influence sans bornes, et s'il eût possédé le trésor des sultans, il l'aurait épuisé sans regrets pour satisfaire ses caprices. Il négligeait pour elle ses autres femmes, jalouses, non pas de son affection, mais des riches présents et des faveurs continuelles dont le maître comblait cette heureuse rivale. Contrairement aux habitudes des Turcs dont la méfiance augmente en raison de leur amour, on aurait pu croire que le sentiment de la jalousie était inconnu au gouverneur de Minyeh. La belle favorite jouissait d'une liberté sans exemple chez les musulmans; elle n'était pas soumise aux lois sévères des harems, et ne supportait pas la surveillance incommode des eunuques. Cependant, le maître fasciné n'avait pas lieu de s'applaudir de son aveugle confiance.

Parmi ses serviteurs se trouvait un beau Mamlouk, Circassien comme la favorite. Les deux jeunes gens, rapprochés par des sympathies communes, et qui avaient la faculté de se voir fréquemment, ne firent aucun effort pour résister au penchant qui les entraînait l'un vers l'autre, et l'épouse préférée devint une épouse infidèle. Les deux amants, surveillés par des envieux, eurent besoin de toute leur prudence pour ne pas se laisser surprendre, et ils comprirent bientôt que leurs relations les exposaient aux plus grands dangers. Ils ne se faisaient pas illusion sur le sort qui les attendait, si leur coupable liaison venait à être connue du gouverneur dont la vengeance ne pouvait manquer d'être terrible. Ils pensèrent que le plus sûr moyen de conjurer l'orage était d'abord de quitter Minyeh, et de n'y retourner que lorsque les premiers feux seraient calmés. On ne pouvait exécuter ce projet qu'avec le consentement du maître, et la Circassienne, comptant sur son ascendant, ne désespéra pas de l'obtenir. Elle feignit une maladie de langueur; un médecin du pays, gagné par le Mamlouk, déclara que le changement d'air était indispensable à la malade, et que ses jours étaient menacés, si elle ne s'éloignait pas promptement. Malgré le cha-

grin que devait lui causer cette séparation, le gouverneur, que la mort de sa favorite aurait rendu inconsolable, l'engagea lui-même à partir, et il fut décidé qu'elle irait passer quelques mois à Assouan. On lui laissa le choix des personnes qui devaient l'accompagner, et le Mamlouk, qui avait la confiance du maître, fut autorisé à faire partie de sa suite. Les jeunes amants, n'ayant plus autour d'eux que des esclaves et des serviteurs dévoués, s'installèrent à Assouan, où ils passèrent d'heureux jours. Le gouverneur, toujours sans méfiance, envoyait souvent des messages à son infidèle épouse dont la santé se rétablissait bien lentement au gré de son impatience. Cependant le moment n'était pas éloigné où le voile, qui couvrait cette intrigue, allait être déchiré. La belle Circassienne avait eu l'imprudence de maltraiter une jeune négresse attachée à son service : l'esclave dissimula son ressentiment, mais à la première occasion favorable, elle s'évada, et revint à Minyeh, où elle s'empressa d'aller accuser sa maîtresse auprès du gouverneur. Celui-ci ne voulut pas croire d'abord à tant de perfidie, et il fit partir à l'instant même un homme d'un dévouement éprouvé, qui ne tarda pas à lui confirmer la triste vérité. Cette affreuse

découverte fut pour lui un coup de foudre; mais l'espoir de la vengeance lui donna la force de supporter son malheur. Ali Ben Aboutaleb a dit que le monde est trop étroit pour loger deux ennemis : le gouverneur de Minyeh le sentit en ce moment; la mort des coupables, une mort terrible, pouvait seule le consoler, et il aurait poursuivi son rival jusqu'aux enfers. Mais sa vengeance était facile, et pour mieux en savourer le plaisir, il se contint. Il envoya un serviteur fidèle auprès de celle qui le trahissait; lui fit dire qu'il ne pouvait pas supporter plus longtemps son absence, et qu'il la priait de retourner auprès de lui. Toutefois l'envoyé avait ordre d'insister fortement, si elle refusait de le suivre; et, en dernier ressort, il était autorisé à employer la force pour ramener à Minyeh l'infidèle et son complice. Mais les amants, dans une sécurité trompeuse, se rendirent sans difficulté à l'invitation du gouverneur; ils s'embarquèrent joyeusement sur le Nil, se promettant d'inventer bientôt de nouveaux prétextes pour reconquérir leur liberté. Ils arrivèrent à Minyeh en se berçant des plus douces espérances. Celui qui annonça le premier au mudir (1) que leur cange était entrée dans le

(1) Gouverneur.

port, reçut une forte gratification; il venait d'apporter une bonne nouvelle. La favorite déchue fut reconduite dans le harem, et ses compagnes ne la revirent pas sans dépit. Le Mamlouk vint reprendre aussitôt ses fonctions auprès de son maître, et, le jour suivant, le jeune homme, qui avait été accueilli avec toutes les apparences de la plus grande bienveillance, mais qu'on n'avait pas perdu de vue un seul instant, eut la tête tranchée en présence du gouverneur et de la Circassienne, et depuis lors on n'entendit plus parler de la malheureuse femme; jamais personne ne la revit; elle avait disparu comme par enchantement...

Le lendemain de notre arrivée à Minyeh, il s'éleva un vent furieux et contraire qui nous retint toute la journée dans le port. Je profitai de ce contre-temps pour aller visiter les alentours de la ville, qui ne m'offraient rien de remarquable; je fus seulement étonné de l'immense étendue de terrain occupée par les cimetières. Déjà plusieurs fois, j'avais eu l'occasion d'observer que les sites les plus agréables dans les environs des lieux habités étaient transformés en champs de repos, et je n'avais pu m'empêcher d'admirer la touchante sollicitude des musulmans pour ceux

qui ne sont plus. Leur respect pour les morts va si loin, que dans la crainte de troubler leur sommeil, ils creusent rarement une tombe, si ce n'est à leur insu, à la place où d'autres corps ont été jadis enterrés ; d'où il résulte naturellement que leurs cimetières doivent embrasser de vastes espaces. Les Orientaux mettent toujours un grand empressement à enterrer les morts. Loin d'avoir la prudence de les garder vingt-quatre heures et quelquefois quarante-huit, avant de les confier à la terre, les musulmans laissent à peine aux cadavres le temps de se refroidir, soit que la mort ait été instantanée, soit qu'elle ait été le résultat de longues souffrances. Aussi m'a-t-on assuré que, dans les époques d'épidémie surtout, un grand nombre de malheureux, enterrés avec trop de précipitation, étaient jetés vivants dans leurs fosses. Cette coutume d'inhumer les morts aussitôt après qu'ils ont cessé de vivre, est née sans doute dans les pays chauds où les corps tombent rapidement en putréfaction. Elle s'est répandue plus tard chez tous les peuples mahométans, et a été adoptée par les chrétiens rayas établis parmi eux. Les musulmans vident leurs morts; ils les dépouillent de leurs habits; les lavent avec de l'eau presque bouillante et du

savon, et les enferment dans un sac de toile neuve. On les dépose sans cercueil sur un brancard porté par quatre hommes. Les parents, les amis et des pleureuses à gages, les accompagnent jusqu'à la mosquée où le prêtre, après avoir récité les prières d'usage, les conduit jusqu'à leur dernière demeure. Les musulmans, encore sous l'empire de certaines idées superstitieuses, couchent les cadavres sur le côté, afin, disent-ils, qu'ils aient plus de liberté dans leurs mouvements. Lorsqu'on les a recouverts de terre, le prêtre leur adresse quelques paroles d'encouragement, et alors tout est fini. Pour les personnes qui ne lisent pas l'arabe, la forme des pierres élevées sur les tombes des croyants, sert à indiquer le sexe et le rang de chaque mort. Toute pierre se terminant en pointe désigne la place occupée par une femme. L'arrangement et la grandeur des turbans, qui surmontent les autres cippes, distinguent l'ancien janissaire du soldat réformé et le commerçant de l'homme de loi.

VII.

SOMMAIRE.

Antiquités. — Ignorance de notre reïs. — Village de Radamoun. — Fabriques de sucre et de rhum. — Grande variété d'oiseaux. — Un piano sur le Nil. — Chasse. — Arrivée à Monfalout. — Aspect du paysage. — Horreur des fellahs pour la prison. — Rareté du numéraire. — Syout, capitale du Saïd. — Volontaires égyptiens. — Eunuques. — Un réfractaire. — Akhmim. — Son église et son couvent. — Leur antiquité. — Missionnaires catholiques en Egypte. — Aridité de la campagne. — Crocodiles. — Djirjeh et son marché. — Un vieillard du pays. — Le doum. — Kénéh. — Son commerce. — Pèlerins musulmans. — L'impôt sur la prostitution. — Temple de Denderah. — Mes regrets. — Ruines de Thèbes. — Esneh et son temple. — Costumes et danses des almés. — Malpropreté des Egyptiens. — Edfou et ses monuments. — Impressions. — Un prêtre de la propagande. — Assouan. — Première cataracte. — Arrivée en Nubie.

CHAPITRE VII.

Le vent s'étant apaisé, notre cange, traînée par les matelots, put enfin s'éloigner de Minyeh. L'équipage était plein d'ardeur, et malgré le courant, nous avancions avec assez de rapidité. Cependant la brise favorable ne tarda pas à s'élever; aussitôt les haleurs s'élancèrent dans le bateau, les voiles furent déployées, et après quelques

heures de navigation, nous découvrîmes les premiers vestiges de ces antiquités célèbres, qui attirent tant de voyageurs dans la haute Egypte. Sur le flanc des montagnes qui bordaient toujours la rive droite du fleuve, nous aperçûmes plusieurs excavations en forme de niches; j'aurais vivement désiré que M. Saint-André me permît de les visiter, mais je n'eus pas l'indiscrétion de réclamer cette faveur ; le vent continuait à souffler, et bientôt nous les perdîmes de vue. Je voulus interroger les gens de l'équipage au sujet de ces grottes, qui n'étaient sans doute autre chose que les tombeaux de Béni-Hassan, mais personne ne put me fournir le moindre éclaircissement, et je n'eus pas de peine à me convaincre, qu'en fait d'antiquités, les habitants du pays étaient les plus mauvais cicerone qu'on pût choisir. Comme j'avais la naïveté de reprocher à notre reïs son ignorance sur des matières si intéressantes: «Que voulez-vous, me répondit-il, nous sommes incapables de tirer aucun parti de ces vieilles pierres, et j'avoue que je ne comprends pas trop l'attrait qu'elles ont pour vous. Un grand nombre de mes compatriotes sont persuadés qu'elles renferment des trésors, et que vous possédez seuls le secret de les en retirer. Je me vois obligé de pencher

pour cette opinion, car il m'est impossible d'expliquer différemment cet empressement à venir fouiller des ruines. » Quels renseignements pouvais-je espérer d'un pareil homme? Cependant ce reïs, né à Luxor, passait sa vie sur le Nil, voguant avec indifférence entre les débris imposants qui jonchent les deux rives du fleuve, et, plus d'une fois, il avait porté sur sa barque d'illustres voyageurs passionnés pour ces vieilles pierres, objet de son dédain.

De distance en distance, et toujours sur la même rive, nous découvrions de nouvelles excavations, qui paraissaient fraîchement déblayées ; on eût dit que le vent venait de les mettre à nu, en chassant les épaisses couches de poussière qui recouvrent ces montagnes blanchâtres brûlées par le soleil. A la vue de ces restes antiques, à moitié ensevelis dans les sables, en songeant à ces monuments historiques dont on n'a pas encore retrouvé les traces, on est naturellement amené à espérer que lorsque l'Égypte, lasse enfin des luttes qui l'épuisent, se décidera à entrer dans une voie meilleure et à employer ses forces à des conquêtes d'un nouveau genre, le bien-être et la richesse matérielle ne seront pas les seuls résultats de ses efforts; lorsque couverte de tra-

vailleurs, elle voudra féconder jusqu'à ses déserts et aplanir ses montagnes arides, une foule de débris précieux, engloutis dans les sables, reverront la lumière, et viendront jeter un nouveau jour sur l'histoire de son peuple.

Nous arrivâmes bientôt au village de Radamoun, situé sur la rive gauche du Nil, non loin des ruines de l'ancienne Antinoë. Dans ce village de peu d'importance, le pacha a établi deux fabriques, l'une de sucre et l'autre de rhum, toutes deux dirigées par des Européens : les produits de la première sont de qualité très-inférieure, il s'en consomme une certaine quantité dans la haute Egypte et dans la Nubie, mais la plus grande partie est envoyée dans les raffineries de Marseille, d'où elle retourne à Alexandrie, purifiée. Le rhum qui sort de la fabrique de Radamoun, est au contraire fort estimé. A l'exception de quelques champs semés de doura, la plupart des terres cultivées dans les environs du village, sont couvertes de cannes à sucre. On est frappé du nombre prodigieux d'oiseaux de proie qu'on rencontre dans les campagnes voisines.

M. Saint-André, beaucoup plus amateur de rhum que d'antiquités, voulut s'arrêter quelques heures à Radamoun, sous prétexte de visiter les

fabriques: les directeurs, que le pharmacien avait connus en d'autres lieux, nous firent les honneurs des établissements confiés à leurs soins; ils se plaignirent de l'inhabileté des ouvriers placés sous leurs ordres, et nous dirent que l'administration les laissait souvent manquer des choses les plus nécessaires. Ils étaient persuadés qu'il leur serait facile d'obtenir de bons résultats, s'ils étaient mieux secondés. A la demande de M. Saint-André, ils envoyèrent quelques ockes de rhum dans notre cange, et peu de temps après nous les quittâmes pour reprendre notre route.

Sur le Nil, le vent qui souffle assez régulièrement pendant le jour, se calme souvent au coucher du soleil, et alors les eaux du fleuve, unies comme un miroir, réfléchissent les teintes les plus riches et les plus variées. Le ciel, toujours azuré, et le paysage toujours pittoresque, vous tiennent dans une admiration continuelle; les tourterelles roucoulent sur les arbres de la rive, le pélican rase de ses blanches et larges ailes la surface du fleuve; les grues, les cormorans, les oies et les canards sauvages se donnent rendez-vous sur ses îles de sable. L'ibis, autrefois respecté, les vautours et les corbeaux, un grand nombre d'autres oiseaux de proie, et de rivage;

l'alouette et la caille, les perdrix et les ramiers peuplent et vivifient les campagnes de l'Égypte. Un soir, après l'heure du crépuscule, la nature était calme et sereine, et la nuit commençait à nous dérober la terre; nous entendîmes dans le lointain les sons d'un piano, unissant ses accords à la douce harmonie du fleuve; je crus rêver, et j'écoutais de toutes mes oreilles pour m'assurer que je n'étais pas le jouet d'une illusion; mais tout le monde écoutait comme moi, et le bruit harmonieux se rapprochait sensiblement. Aux sons de cette musique inaccoutumée, les marins gardèrent un silence expressif, et l'on eût dit que les palmiers du rivage se penchaient avec amour vers leurs femelles amoureuses; la brise reconnaissante nous envoyait les parfums de la terre, et les étoiles brillaient de tout leur éclat. J'étais ravi, enivré, et j'écoutais de tous mes sens pour ne pas perdre une seule note de ce concert universel, auquel les sons du mystérieux piano qu'on entendait plus distinctement, avaient servi de prélude. Bientôt une grande et belle cange, richement coloriée et portant le pavillon britannique, passa près de la nôtre avec son fanal allumé; doucement entraînée par le courant, elle redescendait le fleuve, nous la suivîmes du regard jus-

qu'au moment où elle disparut dans les ténèbres. Quoique vagues et affaiblis, les accords du piano se faisaient encore entendre; j'avais peine à croire que j'étais sur le Nil, et mon bonheur redoublait quand je m'étais assuré (car dans ce moment-là j'en avais besoin) que je voguais toujours sur le fleuve antique et sacré de l'Egypte.

Après avoir dépassé le Caire, loin des lieux battus par les Européens, les bords du Nil offrent aux chasseurs de grandes ressources. Le gibier, qui n'entend pas fréquemment le bruit d'armes à feu, se montre peu effrayé et devient une proie facile. Lorsque le temps le permettait, il m'arrivait quelquefois de prendre le fusil de l'Espagnol et de faire des excursions dans la campagne: près des villages, les fellahs venaient souvent me prier de tirer sur les innombrables compagnies de pigeons, qui venaient s'abattre sur leur grain exposé en plein air, et je ne rentrais jamais dans la cange que chargé de victimes.

Si la navigation du Nil est rarement dangereuse, elle est souvent difficile; néanmoins, malgré ces difficultés, qui s'étaient accrues depuis notre départ de Mélaouy, situé à une demi-lieue au-dessus de Radamoun, nous atteignîmes Monfalout sans mésaventure. En approchant de cette

ville, bâtie comme les précédentes sur la rive gauche du fleuve, le paysage change tout à coup d'aspect. La chaîne de montagnes qui longe la rive droite et qui plonge parfois jusque dans le Nil, s'éloigne sensiblement dès qu'on arrive à Monfalout ; l'horizon est moins resserré, et les alentours ont une physionomie plus riante. Les abords de la ville sont plantés d'orangers et de citronniers. Quand nous débarquâmes, nous fûmes accueillis, comme à Bény-Souef, par une troupe de filles publiques, parmi lesquelles on remarquait plusieurs négresses ; elles nous poursuivirent longtemps de leurs supplications. Monfalout est une ville joyeuse et animée; on y compte un assez grand nombre de chrétiens ; son bazar est large et régulier.

En parcourant les rues de Monfalout, je rencontrai un homme qu'on menait en prison pour dettes ; il sortait de la maison du gouverneur où il avait reçu très-bravement, me dit-on, une rude bastonnade; mais il était tombé dans un violent accès de désespoir lorsqu'on lui avait annoncé que, puisqu'il se déclarait dans l'impuissance de satisfaire ses créanciers, il allait passer quelques mois en prison. Les soldats, chargés de l'accompagner, étaient obligés de le pousser et même

d'employer les coups pour le faire marcher : à voir son air abattu et désolé, on aurait pu croire qu'il venait d'être condamné à mort et qu'on le conduisait au supplice. L'idée d'une réclusion forcée le jetait dans de véritables angoisses, et quoique son corps portât les traces récentes de cruelles meurtrissures, il aurait préféré mille fois une nouvelle bastonnade à ses quelques mois d'emprisonnement.

Les Égyptiens, endurcis aux peines corporelles, qu'ils supportent avec une sorte d'héroïsme, manquent de force et de courage contre les souffrances morales, lorsque ces souffrances (ce qui est rare) sont de nature à pouvoir les atteindre : les douleurs de l'exil, par exemple, et la perte de leur liberté, les rendent inconsolables. Loin des bords du Nil, la nostalgie les décime, et il faut toujours user de violence pour les arracher de chez eux. Après la crainte de se voir expatrier, ils n'en connaissent pas de plus grande que celle d'être conduits en prison : si les emprisonnements n'étaient pas, d'ordinaire, de courte durée, les condamnés n'y résisteraient pas. Il faut à l'Égyptien de l'air et du soleil, privez-le de pain et de vêtements, mais laissez-lui la liberté et la vue de son ciel étoilé. Un homme en prison pour dettes,

peut être réputé insolvable, s'il ne les acquitte pas au bout d'un mois ou deux de détention. Les Égyptiens poussent si loin l'amour de cette liberté qu'on a vu souvent à Alexandrie et au Caire, des malades pauvres mourir dans les rues ou sur les chemins, plutôt que de se présenter dans les hôpitaux, où ils n'auraient pas été entièrement maîtres de leurs mouvements.

Le numéraire est rare dans presque tout le Levant, aussi, quoique la loi défende de prêter à intérêt, les emprunteurs ne peuvent se procurer de l'argent qu'à un taux très-élevé, et comme les créanciers n'auraient aucun recours contre leurs débiteurs auprès des autorités pour le paiement des intérêts, ni même de leur créance, s'ils étaient convaincus d'avoir prêté illégalement, ils sont obligés de recourir à toutes sortes de fictions, pour assurer la rentrée de leurs fonds; ils s'entourent de garanties, demandent des répondants, et le plus grand nombre ne prêtent jamais que sur gages.

Aux approches de Syout, capitale de la haute Égypte, et au delà, les rives du fleuve sont couvertes de gommiers, et le palmier ne règne plus seul sur ces campagnes fécondes dont il est toujours le principal ornement. On trouve aussi sur

les bords du Nil de belles chicorées sauvages, que nos marins avaient soin de cueillir , et dont ils paraissaient très-friands.

Le premier jour de l'an 1834, nous arrivâmes dans le port de Syout, l'ancienne Lycopolis : cette ville a un aspect charmant, et lorsqu'on pénètre dans l'intérieur, on est moins désenchanté que dans la plupart des autres villes d'Égypte. Elle est située à une demi-lieue du fleuve et toujours sur la rive gauche. Les environs de cette capitale sont d'une fécondité extraordinaire ; ses jardins sont délicieux, ses bois, d'une grande beauté, sont d'une verdeur réjouissante ; les palmiers, les citronniers, les grenadiers et les gommiers se confondent sur cette terre de promission, et forment d'admirables contrastes. Le chemin qui conduit du port à Syout est bien tracé ; le commerce de cette ville est considérable ; elle a des relations suivies avec l'intérieur de l'Afrique, et l'on y amène de nombreux esclaves. Les marchands des régions supérieures se rendent à Syout, les uns par le Nil, les autres par le désert, où ils se reposent dans l'oasis de Kardje.

On avait amarré notre cange à côté d'une immense barque à moitié pleine de fellahs enchaînés dont on voulait faire des soldats, et qu'on

allait acheminer vers le Caire : ils avaient les fers aux pieds, et il leur était très-difficile de se mouvoir. Une nouvelle troupe qui venait se joindre à ces malheureux conscrits paraissait inspirer beaucoup plus de confiance : les hommes qui la composaient étaient attachés ensemble et avaient les mains liées derrière le dos, mais ils marchaient librement et semblaient beaucoup moins affligés que leurs compagnons. Je m'adressai à l'un des officiers chargés de veiller sur eux, pour savoir ce qui avait pu valoir à ces derniers un si grand adoucissement à leur sort : « Ces chiens-là, me répondit-il gravement, sont des volontaires, c'est-à-dire que nous n'avons eu d'autre peine que d'aller les prendre chez eux, et il est même probable que, sans les cris de leurs femmes, ils nous auraient suivis sans difficulté : dès que nous les aurons dépaysés, j'espère que nous en ferons de bons soldats ; si nous prenons encore de légères précautions pour les retenir, c'est afin de leur épargner jusqu'à la tentation de s'enfuir. Quant à ceux que nous avons déjà embarqués, Dieu sait ce qu'ils nous ont fait souffrir, nous avons été obligés de les traquer comme des bêtes sauvages pour en venir à bout, et maintenant encore, si nous n'y pre-

nions garde, ils auraient bien vite disparu : mais le pacha peut rester tranquille, nous lui amènerons des soldats. » Je quittai ce digne officier, sans avoir le courage de le complimenter sur son zèle.

On sait que les eunuques se vendent à un prix beaucoup plus élevé que les autres esclaves, et lorsque les jellabs ont des sujets qu'ils jugent capables de supporter l'opération terrible de l'émasculation, ils les mutilent sans pitié dans un but d'ignoble intérêt : *Auri sacra fames.* Ainsi on fait des eunuques de toutes parts, en Abyssinie, dans le Darfour, au Sennâr, en Nubie, sur les côtes de la mer Rouge : mais le principal centre de cet abominable industrie se trouve dans les environs de Syout, et la capitale du Saïd sert d'entrepôt à cet infâme commerce : le cœur se soulève et les cheveux se dressent à la seule pensée des tortures subies par les tristes victimes d'une aussi odieuse cupidité. N'est-il pas temps d'attirer l'attention et l'exécration publique sur les mœurs qui entraînent ces épouvantables conséquences, et faut-il que, pour la sécurité de pachas stupides ou de vieillards impuissants, une foule de malheureux, arrachés du sein de leurs familles, soient condamnés à mourir dans des

souffrances atroces, ou à vivre d'une existence honteuse et misérable (1)?

Quoique les bourreaux chargés de ces horribles exécutions opèrent, dit-on, avec une grande habileté, plusieurs de leurs victimes expirent néanmoins entre leurs mains, et le gouverneur de Syout, complice de ces abominations, pensant que la mortalité serait moindre, s'il faisait mutiler les esclaves par un chirurgien d'Europe, s'était adressé à un médecin italien au service du vice-roi, et il n'avait pas rougi de réclamer le secours de son art au nom de l'humanité : « Nous savons, lui avait-il dit, que vous êtes un habile chirurgien, et en nous prêtant votre ministère, vous sauverez la vie à un grand nombre de malheureux. » Mais le médecin italien avait repoussé avec une honorable indignation des propositions aussi humiliantes, et les gens du

(1) Pour l'honneur de l'Europe, je souhaite que les cabinets songent à l'obtenir (l'abolition des eunuques) du sultan et du vice-roi d'Egypte. Je suis persuadé qu'il leur suffirait d'exprimer à ce sujet leur désir philanthropique pour le voir promptement satisfait. Méhémet-Ali, qui est connu pour sa docilité aux utiles et nobles avis, mérite presque aussi précieux que la spontanéité des grandes idées, s'empresserait sans doute d'écouter leurs remontrances, et l'Egypte ne serait bientôt plus le théâtre d'une pratique, qui ne peut pas être tolérée par notre siècle.

Aperçu général sur l'Egypte. CLOT BEY, tome I, page 340.

pays avaient continué à exercer, sans concurrence, leurs indignes fonctions.

Nous étions arrivés à Syout peu de temps avant le coucher du soleil, et je n'avais pas encore achevé de parcourir la ville que la nuit était déjà venue nous surprendre : le lendemain on mit à la voile avant l'aurore, et je dus renoncer, à mon grand déplaisir, à visiter les grottes et les sépultures de l'antique Lycopolis. Avant notre départ, les hommes chargés de la police du port vinrent nous demander une gratification pour nous avoir, dirent-ils, préservés des attaques nocturnes des voleurs : nous leur donnâmes quelques piastres, et, poussés par une brise favorable, nous nous éloignâmes rapidement.

Il y avait à peine une demi-heure que nous avions démarré lorsqu'il se fit un grand mouvement dans une petite chambre située sur l'arrière de la cange, et dans laquelle M. Saint-André avait entassé ses provisions de réserve : tous les regards se tournèrent de ce côté, et, au même instant, nous vîmes paraître un jeune homme alerte et vigoureux, mais presque nu et sans armes ; il vint se jeter aux pieds du pharmacien, en le suppliant de le prendre à son service : « Je ne suis pas un déserteur, lui dit-il, car les recru-

teurs de Méhémed pacha n'ont jamais pu m'atteindre, mais ces jours derniers, j'ai eu beaucoup de peine à me soustraire à leurs actives recherches; et si, dans la soirée d'hier, je n'étais parvenu à me glisser furtivement dans votre cange, où je me suis tenu caché jusqu'à présent, j'étais perdu ; je comprends que, tôt ou tard, je finirai par être pris, et j'aime mieux mourir que de me voir soldat. » Et comme M. Saint-André, qui couvrait déjà de sa protection deux sujets du pacha, lui déclarait qu'il ne pouvait le garder auprès de lui : « Eh bien, reprit le fellah, que ma destinée s'accomplisse, débarquez-moi à l'endroit le plus solitaire du rivage, et je me ferai voleur; si l'on m'arrête, au lieu de me donner un fusil, on me pendra, et je crois que je ne perdrai pas au change. » Une heure après, nous le mîmes à terre, et il s'enfonça dans le désert, où il ne tarda pas à disparaître.

Akhmim, l'antique Panopolis, située entre Syout et Djirjeh, s'élève sur la rive droite du fleuve : les rues de cette ville, où nous stationnâmes quelques heures, sont larges, bien aérées, et cependant les fièvres et les ophthalmies s'acharnent contre ses habitants. Akhmim possède un couvent, une église catholique et une église

cepte. Un missionnaire de la propagande habitait ce couvent : il vint au-devant de nous dès qu'il vit notre cange arrêtée, il nous accompagna dans la ville, et parut charmé de recevoir des Européens dans sa retraite : il fit même quelques tentatives pour nous retenir une journée auprès de lui, mais M. Saint-André ne se laissa pas séduire. Quoique chrétien, ce missionnaire jouissait dans le pays de la considération générale. Il m'apprit, car je l'ignorais, que l'église catholique d'Akhmim était la plus ancienne de toute l'Egypte. Voici ce qu'il me raconta à ce sujet.

Quand le schisme d'Orient eut éclaté, notre Saint-Père le pape envoya en Egypte deux missionnaires, aussi recommandables par leur piété que par leur zèle et leur science : après avoir parcouru les diverses provinces du royaume, les bons pères arrivèrent à Akhmim, où ils s'annoncèrent comme médecins. Par une faveur particulière de la divine Providence, la fille unique du gouverneur de la ville se trouvait alors dangereusement malade : le père, désolé, fit appeler les deux missionnaires et leur confia la santé de son enfant chérie. Ces hommes pieux se mirent en prières, et obtinrent du Seigneur la guérison de

la malade. Le gouverneur, plein de reconnaissance et de joie, combla de ses bienfaits les heureux sauveurs de sa fille, et ne voulut plus s'en séparer. Les missionnaires s'établirent donc à Akhmim, où, grâce à leur sagesse et à leurs bonnes œuvres, leur influence s'accrut de jour en jour. Ils songèrent alors à employer cette influence dans l'intérêt de notre sainte religion, et Dieu couronna leurs efforts. Ils exerçaient un empire absolu sur l'esprit de la jeune fille à laquelle ils avaient conservé la vie, et, toujours protégés par le gouverneur, ils n'hésitèrent plus à faire connaître le véritable but de leur mission. Ils convertirent d'abord au catholicisme un Copte fort estimé, qui remplissait les fonctions d'écrivain en chef du divan, et cette conversion importante, immédiatement suivie d'une foule d'autres, acheva d'établir leur puissance. Alors furent fondés le couvent et l'église, qui, après avoir résisté à toutes les révolutions, subsistent encore aujourd'hui.

Il y a plusieurs missionnaires catholiques répandus en Égypte, mais ils n'y font pas de nombreux prosélytes. Il leur est expressément défendu, par l'autorité locale, de chercher à convertir des musulmans, et ils ne peuvent exercer leur action que sur les chrétiens hérétiques. Ils

ramènent quelquefois des Coptes à l'orthodoxie, mais les Turcs qui abjureraient leur foi pour embrasser le christianisme, seraient aussitôt punis de mort, et l'on doit comprendre que les missionnaires auraient peu de chance de réussir auprès d'eux, alors même qu'ils seraient autorisés à prêcher librement l'Évangile. Du reste, la présence de ces missionnaires est indispensable, ne fût-ce que pour entretenir dans leur croyance les fidèles dispersés sur les rives du Nil. Si les catholiques d'Égypte cessaient d'être visités par leurs pasteurs, et restaient privés des secours de leur religion, ils ne tarderaient pas à être circonvenus et séduits par les prêtres coptes établis ou voyageant dans le pays.

Quand nous partîmes d'Akhmim, le vent était toujours favorable, mais il ne soufflait plus que faiblement : après une heure de navigation, il s'apaisa tout à fait, et les matelots se disposèrent à haler la cange. Je descendis à terre avec eux, pour suivre en marchant les sinuosités du fleuve. Les mariniers qui traînent leurs barques passent de la rive droite à la rive gauche, selon que le courant est plus ou moins rapide, qu'il y a plus ou moins de fond d'un côté que de l'autre, ou que les routes qui bordent le Nil sont plus ou

moins faciles à parcourir. Nous étions alors sur la rive droite. La campagne était aride, et, en promenant mes regards sur ces lieux sauvages et tristes, je ne pouvais me défendre d'une mélancolie profonde mais douce, et je me sentais irrésistiblement entraîné vers de mystiques pensées. Parfois je m'arrêtais étonné dans des sites étranges où l'on n'aperçoit pas traces d'hommes, où les cris rares de quelques oiseaux de proie viennent seuls interrompre un silence sinistre qui fait écouter! A l'aspect de cette nature calme et sévère, au milieu de cet isolement qui porte à la méditation, on conçoit sans peine l'attrait puissant qu'ont dû avoir ces lieux pour les disciples austères d'une religion contemplative ; et la présence de ces nombreux solitaires qui sont venus, à la naissance du christianisme, ajouter à l'antique célébrité de la Thébaïde, s'explique naturellement.

Je venais à peine de m'embarquer, lorsqu'on me fit apercevoir un crocodile qui s'épanouissait au soleil. Il était comme affaissé sur le sable du rivage, et semblait endormi. Cependant il releva la tête à notre approche, et s'enfonça lentement dans le Nil. On a beaucoup exagéré la férocité du crocodile : je n'ai jamais vu un mari-

nier hésiter à se jeter dans le fleuve, lorsque le cas l'exigeait : à chaque instant on rencontre sur sa route des barques échouées que leurs équipages, dans l'eau jusqu'à la ceinture, s'efforcent de dégager; de toutes parts on aperçoit des femmes et des enfants qui viennent remplir leurs cruches ou se laver sur les bords du Nil; néanmoins les accidents sont rares, et il est aisé de comprendre que si les habitants de l'Égypte n'étaient pas rassurés par une longue expérience, ils ne se montreraient pas aussi confiants. On ne commence à voir des crocodiles que dans la haute Égypte, et si vous en demandez la raison aux gens du pays, ils ont une réponse toute prête : d'après eux, ces animaux ne dépassent pas le Saïd, parce qu'un cheikh vénéré leur a dit, comme l'Éternel aux eaux de l'Océan : Vous arriverez jusque-là, et vous ne franchirez pas cette barrière : il faut se contenter de cette explication ou en chercher une autre soi-même. Heureusement il n'est pas difficile d'en trouver une meilleure, et la cause qui retient les crocodiles au-dessus de Syout est toute naturelle : comme on le sait, les femelles de ces animaux déposent leurs œufs sur le sable, et le soleil les fait éclore; mais il faut une température élevée comme celle du Saïd et de la Nubie

pour amener l'éclosion, et c'est là, je le suppose, ce qui arrête les crocodiles dans ces parages, et les empêche de se répandre jusque dans la moyenne et la basse Égypte, où la chaleur serait peut-être insuffisante pour le développement de leur espèce.

Djirjeh où l'on trouve comme à Akhmim, des églises coptes, un couvent et une église catholiques, est bâti sur la rive gauche du Nil. C'est une ville délabrée, n'offrant rien de bien remarquable par elle-même, ni par ses environs : elle possède plusieurs mosquées dont les hardis minarets dépassent de leurs pointes aiguës les cimes flottantes des palmiers. Un assez grand nombre de barques étaient amarrées dans le port, qui semblait être le rendez-vous de tous ceux qui remontaient ou descendaient le fleuve. Djirjeh est un lieu d'approvisionnement pour les marins et les voyageurs, ses bazars sont abondamment fournis et l'on y achète les légumes secs, la farine, le biscuit et le beurre à des prix plus modérés que dans les villes voisines. On nous avait prévenus que la basse Nubie ne nous offrirait pas de grandes ressources ; nous avions en outre un désert à traverser avant d'arriver à Dongolah, et pour ne pas s'exposer à être pris au dépourvu,

M. Saint-André et l'Espagnol firent leurs provisions à Djirjeh, et ils n'eurent plus tard qu'à s'en féliciter. Pendant que je parcourais curieusement les marchés de la ville, je fus appelé par un boutiquier arabe qui me montra plusieurs pièces de monnaie anciennes, en me proposant de me les vendre, mais faute de nouvelles, je fus obligé, à l'exemple du renard de la fable, de faire le dédaigneux, et je m'éloignai d'un pas rapide, sentant pour la première fois qu'il y a des circonstances où il est pénible de manquer d'argent.

Les musulmans ne tiennent pas de registres de naissance, d'où il résulte qu'ils ne savent jamais exactement leur âge. A les en croire, ils auraient parmi eux des vieillards dont la longévité n'aurait rien à envier aux patriarches qui ont vécu après le déluge, mais leurs prétentions à ce sujet, ne reposent sur aucune preuve authentique, et leurs assertions ne méritent pas la moindre confiance. En Egypte, on a l'âge qu'on paraît avoir, et des registres, souvent en contradiction avec les apparences, ne viennent jamais les démentir. Les personnes qui désirent conserver la date de leur naissance, rattachent cet événement à quelque souvenir mémo-

rable : celui-ci est venu au monde l'année de la grande inondation, celui-ci l'année de la grande sécheresse. Il y avait à Djirjeh un vieillard vénérable, qui prétendait ne pas avoir moins de cent trente ans ; on me le fit voir comme une curiosité : il marchait encore avec assez d'assurance, mais il avait perdu la vue, et son petit-fils lui servait de guide. On lui aurait donné de quatre-vingt-dix à cent ans : je voulus moi-même lui demander son âge : il y a bien longtemps, me répondit-il, que j'ai perdu le compte de mes années, mais mon fils avait déjà les cheveux blancs, quand les Français sont arrivés en Egypte. Nous étions en 1834.

Depuis la correction infligée à notre reïs, par le gouverneur de Minyeh, nous n'avions eu qu'à nous louer de notre équipage : M. Saint-André lui fit encore présent d'un mouton, en déclarant toutefois que s'il avait à se plaindre de quelqu'un il le ferait bâtonner sans pitié. Mais grâce à Dieu une seule leçon avait suffi ; et en partant de Djirjeh, nos matelots rivalisèrent de zèle : malheureusement le vent ne nous favorisait pas, et nous étions souvent obligés de relâcher. A trois lieues environ de Kénéh, notre barque s'arrêta près du village de Ouolet-Amr qui s'élève au milieu d'un

paysage à la fois sévère et gracieux, simple et grandiose : de magnifiques palmiers, l'arbre appelé doum, et quelques gommiers bien verts ombrageaient les deux rives, et au delà de ces groupes majestueux et frais, arrivait brusquement et sans transition, le désert aride avec ses montagnes dépouillées et ses sables éternels.

Le doum est de la famille du palmier : il produit un fruit pareil, quant à la forme, à une petite pomme de terre : seulement sa couleur est plus foncée ; à l'intérieur, ce fruit ressemble au coco, et nos marins m'ont assuré que les fellahs, du reste peu difficiles, le trouvaient bon à manger.

Depuis le Caire, nous avons vu les principales villes bâties de préférence sur la rive gauche du fleuve, où les terrains cultivables abondent : Kénéh qu'on rencontre sur la rive droite, doit sa position géographique à ses fréquents rapports avec Cosseïr, l'un des ports de la mer Rouge. Le commerce de cette ville, l'une des plus importantes de la haute Egypte, est considérable : elle approvisionne l'Arabie par Cosseïr et entretient des relations avec le Caire, d'une part, et le Sennar de l'autre : l'Arabie lui envoie du café et des épices, des étoffes et des châles de l'Inde, le Sen-

nâr lui fournit des esclaves, et elle reçoit du Caire des toiles et du fer. Il y a dans cette ville du mouvement et de l'animation, ses habitants sont actifs et industrieux, et, malgré l'épuisement général de l'Egypte, Kénéh est encore loin d'avoir un aspect misérable. Ses bazars comme ceux de Djirjeh sont abondamment pourvus, et on y trouve de riches marchands. Il y a dans cette ville une fabrique de toiles appartenant au pacha, comme la plupart des manufactures d'Egypte, mais au lieu de donner des bénéfices au gouvernement, elle lui est à charge. Une autre fabrique de poterie établie de temps immémorial, produit au contraire les meilleurs résultats : les vases qui en sortent, jarres et cruchons, ayant la propriété de rafraîchir l'eau, sont extrêmement recherchés et il s'en fait une immense consommation. Les *goullés* (1) se vendent à vil prix et sont très-communs dans toute l'Egypte, mais ils deviennent un objet de luxe dans le Sennâr et en Arabie, où l'extrême chaleur les rend encore plus précieux. L'antiquité a eu plusieurs villes du nom Néapolis, Kénéh était de ce nombre; comme la Néapolis de l'Asie-Mineure aujourd'hui Scala-

(1) Nom arabe des plus petits de ces vases.

Nova qui se trouve dans le voisinage de l'ancienne Ephèse ; la ville égyptienne est située à peu de distance des ruines de Thèbes et presque en face du temple de Denderah : par leur position, elles se rattachent l'une et l'autre à de grands souvenirs.

Nous étions arrivés à Kéneh au commencement du mois de ramadan, et les pèlerins qui se dirigeaient vers la Mecque affluaient déjà dans la ville : les uns dressaient leurs tentes sur les places publiques, d'autres allaient se loger dans les khans, et les plus pauvres, se réunissaient dans quelque coin abrité, couchaient à la belle étoile, et allumaient des feux au coucher du soleil tant pour préparer leurs aliments, que pour dissiper l'humidité de la nuit, si dangereuse en Egypte : on remarquait parfois des groupes formés par des familles entières, femmes, enfants, jeunes hommes, vieillards ; bohémiens pieux empressés d'aller rendre hommage à la mémoire d'Ismaël fils d'Agar et de Mahomet leur prophète. La route de Kéneh à Cosseïr est toujours très-fréquentée, mais à l'époque du pèlerinage, elle est sillonnée par de nombreuses caravanes, bizarrement composées, et dans tous les temps, pèlerins, commerçants et voyageurs la parcourent sans crainte et sans danger.

A Kéneh, le hasard me rendit témoin d'une scène honteuse qui m'inspira un profond dégoût. Dans une salle attenante à un misérable café, les agents du pouvoir prélevaient l'impôt sur la prostitution. Une foule d'oisifs se trouvaient réunis dans ce café que les filles publiques étaient obligées de traverser pour arriver au bureau de perception : les musulmans, ordinairement si graves les poursuivaient de leurs plaisanteries, mais sans parvenir à les décontenancer : elles se présentaient au contraire fièrement, la tête haute et paraissaient parfaitement insensibles aux quolibets de l'assemblée : toutes étaient insouciantes, rieuses, et la plupart, parées de leurs riches atours étaient mêmes provocantes.

Le vent contraire qui nous retint à Kéneh malgré nous, c'est-à-dire malgré M. Saint-André, me permit d'aller visiter rapidement le temple de Denderah. Je pris place sur un bateau qui transportait les habitants d'un bord à l'autre et en quelques minutes, je me trouvai sur la rive gauche du fleuve. Je n'ai vu de ponts sur le Nil qu'en Abyssinie. Le temple antique, veuf de son fameux zodiaque, s'élève à une demi-lieue du rivage. Je m'acheminai à pied à travers des sentiers mal battus, et je ne tardai pas à découvrir les ruines

immenses qui entourent l'imposant et sombre édifice. Sa position au milieu d'une plaine abandonnée et silencieuse imprime à ce temple désert un caractère de triste majesté; on dirait un vaisseau échoué et encore debout sur un rivage solitaire. J'ai déjà prévenu mes lecteurs que je n'étais pas archéologue; et les descriptions détaillées que nous possédons de ce magnifique monument, me dispensent d'ailleurs d'en donner une nouvelle : je me bornerai à dire que ce beau temple est un de ceux qui ont le moins souffert des injures des hommes et du temps, et que, comme dans la plupart des monuments égyptiens, la lourdeur disgracieuse du dehors répond mal aux beautés merveilleuses de l'intérieur.

Malgré l'attrait puissant qui me retenait autour de ce temple, au milieu de ce calme profond et solennel, je craignis d'abuser de la patience de M. Saint-André, et je me hâtai de rentrer à Kéneh : l'équipage n'attendait que mon retour pour se remettre en route : dès que je fus embarqué, nous quittâmes le port où nous laissions de nombreuses canges amarrées. Quelques-uns des palmiers qui avoisinaient la ville, pliaient sous le poids d'énormes crocodiles suspendus à leurs branches et qui se balançaient agités par le

vent. Les chasseurs qui avaient fait une guerre heureuse à ces animaux redoutables, les laissaient sécher au soleil pour les offrir ensuite aux grands de la contrée.

Tout le pays situé entre Kéneh et Luxor est d'une fécondité remarquable : après avoir traversé une vaste étendue de terrains incultes, on éprouve une sorte de soulagement à reposer ses regards sur cette nature réjouie, sur ces campagnes riantes et fertiles, en si parfaite harmonie avec la chaude température d'Égypte et son ciel éclatant. Ces champs, parés de riches productions, semblent annoncer le voisinage de quelque grande cité : malheureusement la population est toujours rare : et au milieu du silence général de ces belles solitudes, on comprend bientôt qu'on n'est entouré que de glorieux souvenirs.

Nous approchions des ruines de Thèbes, que nous ne tardâmes pas à dépasser, après nous y être à peine arrêtés une heure.... Ce fut avec un mortel chagrin que je vis notre cange s'éloigner rapidement de ces lieux vénérés, témoins de tant de grandeur, et j'éprouvai un violent serrement de cœur, quand disparurent les derniers vestiges de ces antiques merveilles dont la seule peinture avait si souvent allumé mon imagination et excité

mon ardeur voyageuse. Jamais je n'avais si vivement ressenti les cruelles misères de ma position dépendante, et, quoique la discrétion fut pour moi un devoir, il me fut impossible d'étouffer mes regrets : je subissais en effet l'infernal supplice de Tantale : les plus beaux monuments des temps passés se multipliaient devant nous et autour de nous et il m'était interdit d'en visiter un seul à mon gré. Cependant l'amertume de ces regrets était tempérée par les dispositions naturelles de mon esprit qui m'entraînaient toujours vers l'inconnu : ce que je désirais par-dessus tout, c'était de pénétrer dans des régions inexplorées, pour aller découvrir quelque peuple nouveau, et, afin de me consoler des contrariétés du présent, j'agrandissais le cercle de mes projets d'avenir. Ensuite, l'espérance de revoir à mon retour ces magnifiques restes de l'antiquité, achevait de dissiper ma tristesse, et je continuais ma route le cœur soulagé. J'ignorais alors que mon destin me pousserait vers d'autres climats et qu'après avoir abandonné le Nil à Berber, je ne devais plus le retrouver qu'en rentrant au Caire.

Cependant cette heure que nous passâmes à Luxor ne fut pas entièrement perdue, et s'il me fut impossible de visiter les innombrables et ma-

gnifiques monuments de la rive gauche ; s'il fallut renoncer à explorer les admirables ruines des palais de Médinet-Abou, de Gournah, de Ramsès et les merveilleuses sépultures des prêtres et des rois, si je dus me contenter de voir de loin les colosses défigurés de Memnon et de Sésostris, au milieu d'autres colosses sans nom ; je pus du moins admirer à Luxor les superbes débris d'un temple qu'on dirait gardé par deux statues gigantesques adossées contre le portique. Un obélisque élancé, couvert de figures hyérogliphques, et pareil à celui qui s'élève sur la place Louis XV, à Paris, est encore debout à côté des colosses à moitié brisés. Luxor possède d'autres ruines indignement replâtrées et confondues avec les misérables habitations des fellahs : je me rendis en toute hâte au village de Karnac, mais je fus effrayé de l'immense quantité de débris qui se développent de toutes parts ; j'avais besoin de la rapidité du regard pour embrasser l'ensemble de ces vastes ruines et en saisir quelques détails : au milieu des temples et des palais écroulés, des sphinx et des statues mutilés s'élancent des milliers de colonnes qui, par leur sévérité morne et glacée, forment un contraste d'un effet magique avec les palmiers qui les environnent. Je jetai un dernier

coupd'œil sur ces restes grandioses, et je m'acheminai pensif vers le fleuve : mes compagnons de voyage, après avoir terminé leurs petites affaires se disposaient à partir, et victime résignée, je me disposai à les suivre.

Il y avait alors à Luxor un fellah nommé *Salamé* qui servait de guide et de cicerone aux voyageurs : il était possesseur de quelques momies d'un antique et de plusieurs statuettes qu'il essaya de me vendre : mais la raison qui m'avait obligé de refuser les pièces de monnaie ancienne à Djirjeh, ne me permit même pas d'écouter les offres du fellah. En visitant les ruines de Luxor, j'avais remarqué avec étonnement que la plupart des enfants du village baragouinaient le français; ils avaient appris le peu qu'ils savaient de notre langue pendant le séjour dans le port de Thèbes du batiment chargé d'enlever l'obélisque.

De Luxor nous passâmes à Esneh. Depuis Djirjeh, lorsque le temps était calme et le soleil ardent, les nombreuses îles de sable disséminées dans le fleuve étaient couvertes de crocodiles. Si les barques s'approchaient d'eux, ils rentraient dans l'eau lentement et nous laissaient ainsi le temps de les observer à loisir. Dans les endroits déserts du rivage, nous apercevions quelquefois

des chacals, des renards et des chats sauvages, à la belle queue traînante, que notre présence effrayait à peine.

L'antique Esneh, sur la rive gauche du Nil, voit encore s'élever au milieu de ses maisons de boue qui le cachent presque entièrement, un vieux temple assez bien conservé : on a essayé de le réparer, non par respect pour le monument, mais afin de pouvoir le transformer en magasin : il est inutile de dire que le goût le plus détestable a présidé à ces réparations. Ainsi, on ne se contente pas d'abîmer, de salir ces imposants édifices, on les prostitue en les faisant servir à des usages indignes et dégradants.

Esneh a beaucoup souffert dans ces derniers temps et a considérablement perdu de son importance : néanmoins c'était toujours une ville de plaisir, sinon pour les gouvernés, du moins pour les maîtres, les riches marchands et les voyageurs : les filles publiques y fourmillaient, et les almés les plus célèbres de l'Égypte y avaient établi leur résidence. Trois Français qui revenaient d'Assouan, se trouvaient en même temps que nous à Esneh, où il s'étaient arrêtés dans l'unique but de se donner une représentation des danses égyptiennes. Ils occupaient une

grande maison meublée à la façon du pays. Le gouverneur s'était empressé de leur accorder la permission de faire venir chez eux les almés les plus en renom, et ils avaient aussitôt adressé des invitations pour la soirée à plusieurs personnages de la ville. La fête devait avoir lieu le jour même de notre arrivée. Dès qu'ils apprirent que notre cange était amarrée dans le port d'Esneh, ils vinrent au devant de nous, et après nous être donnés réciproquement des nouvelles des pays que nous venions de quitter, ils nous engagèrent à passer la journée avec eux, en nous promettant d'agréables distractions : ils insistèrent de si bonne grâce qu'il fut impossible de refuser. Le soir venu, nous nous rendîmes ensemble dans leur habitation; le gouverneur de la ville, son lieutenant, quelques cheikhs recommandables, deux écrivains coptes et un négociant d'Esneh qui avaient été invités, ne se firent pas attendre. Après un dîner abondant, nous prîmes place sur un divan oriental qui occupait les trois côtés d'une vaste salle, et presque aussitôt, (il était environ huit heures du soir), les almés accompagnées des chanteuses et des musiciens du pays arrivèrent dans tout l'éclat de leur bruyante parure. Safia, la plus intrépide et la plus admirable des

danseuses d'Égypte, était resplendissante : revêtue d'une robe soyeuse à longues manches flottantes, elle portait une ceinture d'amulettes enfermées dans des étuis d'or et d'argent qui s'agitaient sur un moelleux cachemire négligemment noué au dessus de ses hanches : un riche collier ornait son cou lisse et poli, ses beaux seins, demi-nus, soulevaient la gaze de sa chemise légère, un rang de pièces d'or ceignait son front comme d'un diadème, et les tresses parfumées de sa longue chevelure noire aussi parsemée d'or flottaient et bruissaient sur ses brunes épaules comme de brillants chapelets : ses ongles peints et ses yeux bordés de cohul complétaient sa parure. Safia était une fille charmante, c'était une fille de joie par nature, une vraie bacchante des temps antiques. Ses compagnes portaient le même costume, mais moins riche et moins éclatant. Invitées à s'asseoir, les almés se placèrent cavalièrement à nos côtés, tandis que les musiciens relégués dans un coin osaient à peine s'accroupir contre le mur. On présenta à ces dames des chiboucs et des narghilés ; on distribua le café, et nous devisâmes quelques instants : l'eau-de-vie circulait, et femmes et musulmans buvaient comme des marins altérés. Safia avait une soif

inextinguible, et on ne lui laissait pas le temps d'en souffrir. On apporta le thé, et les danses commencèrent.

Un seul et magnifique tapis recouvrait le plancher de la salle, et deux almées aux pieds nus se tordaient en présence (1). Safia, la reine des danseuses, était plus souple que le roseau, plus frémissante que la feuille caressée par la brise. Avec ses formes puissantes, elle se balançait gracieuse et légère, tournoyait avec vivacité et en cadence, et se complaisait dans les attitudes les plus impudiques et les plus irritantes. La musique était monotone, mais le tambourin, se mariant avec les castagnettes en cuivre des danseuses suffisait pour les exciter et marquer la mesure. Les deux almés se rapprochaient, se croisaient et s'éloignaient pour se rapprocher encore, feignant de se provoquer à des combats amoureux. Tout était en mouvement dans leur personne; leur physionomie était animée et leurs regards attrayants et pleins d'expression. Quelle était ra-

(1) Les expressions propres manquent à notre langue pour donner une description convenable et rigoureuse de ces danses étonnantes. Ainsi les mots se tordre, convulsions, contorsions, qui expriment généralement des idées pénibles ou désagréables, et dont je suis obligé de me servir, faute de mieux. ne doivent représenter ici que des images gracieuses et attrayantes.

vissante et voluptueuse, Safia la reine des almés, Safia à la fois danseuse, chanteuse et musicienne. Tout ce que le corps le plus souple et le plus ondoyant a de contorsions lascives et provocantes, tout ce que la passion la plus fougueuse et la plus brûlante a de convulsions amoureuses et désordonnées, tout ce que le délire le plus insensé a de tressaillements frénétiques, et puis encore tout ce que l'abandon asiatique a de poses voluptueuses et enivrantes, de séductions entraînantes et irrésistibles, tout cela était en Safia, la danseuse d'Égypte, tout cela et quelque chose de mieux qu'on ne saurait ni rendre, ni imaginer. Quiconque n'a pas assisté à ces danses, ne peut comprendre tout ce que la chair a de puissance absolue et souveraine : le corps de Safia tremblait, frémissait, vibrait; tour à tour il se dilatait et se contractait.... Si vous l'aviez vue, rejetant l'une de ses belles jambes en arrière d'un mouvement facile et assuré, si vous aviez entendu son cri d'amour qui vous pénétrait jusqu'à la moelle des os, vous auriez cru voir une prêtresse de Bacchus, vous auriez cru entendre le hennissement d'une cavale amoureuse! puis elle tombait à genoux comme pour achever de vous séduire, et son regard était plaintif, son chant était

passionné, et sa danse, car elle dansait dans tout son corps, égarait la raison : ses bras tendus et suppliants vous attiraient victorieusement, et son sourire plein de concupiscence vous promettait de folles jouissances. Et les chanteuses et les musiciens excitaient et applaudissaient les danseuses, et les danseuses infatigables redoublaient d'ardeur. Certes, c'était là une belle scène, une scène digne des splendeurs et des plus beaux temps de la religion payenne, et je me sentais heureux en retrouvant dans le présent, vivant et palpable, ce que mon imagination avait rêvé de plus brillant en rebroussant vers le passé. Les Français qui donnaient la fête étaient musiciens, et pour laisser reposer les danseurs, l'un d'eux prit son violon, et, à la demande du gouverneur, fit entendre la *Marseillaise* : il joua ensuite des airs de valse, de contredanse et de galop, et Safia, dont l'oreille était exercée, dansa de nouveau, aux sons de notre musique et dansa toujours en mesure et même avec plus de grâce qu'auparavant. Lorsque notre musique, si douce au cœur, se mariait à ces danses brûlantes, on éprouvait d'ineffables saisissements. Tout le monde semblait émerveillé; on retint les almés et leur suite jusqu'à une heure après minuit, et lorsqu'elles se

retirèrent, on aurait voulu les retenir encore (1).

Ces danses admirables contrastent singulièrement avec la barbarie et la dégradation des habitants de l'Égypte : il est aisé de comprendre que ce sont des danses traditionnelles, appartenant à une civilisation perdue, dont les almés sont les débris vivants, comme les temples abandonnés en sont les restes muets et inanimés. Il y a une corrélation frappante entre les danseuses et les monuments égyptiens, et c'est dans le temple de Denderah et dans le palais de Thèbes qu'on aimerait à voir exécuter ces danses brillantes. Les almés, obligées aujourd'hui de se prostituer pour se faire une existence que leur profession ne leur assure pas toujours, avaient sans doute autrefois un caractère religieux. Elles se réunissent par petites troupes, ayant chacune son orchestre. Cet orchestre est toujours détestable : si les anciens Égyptiens avaient eu une bonne musique comme ils avaient de bonnes danseuses, elle nous serait sans doute parvenue, grâce à l'union naturelle des almés et des musiciens. Mais la civilisation

(1) Les personnes, qui n'ont vu que des almés de second ordre, s'étonneront peut-être de mon enthousiasme pour les danseuses d'Egypte; mais celles qui ont eu l'occasion d'admirer Safia ou les almés qui lui ressemblent, ne trouveront rien d'exagéré dans cette peinture.

antique, en général, qui doit nous paraître si incomplète, cherchait surtout à développer l'aspect matériel de la vie et négligeait ses autres faces. La puissance égyptienne n'a pas agi différemment, et voilà pourquoi après avoir créé des danses inimitables, mais qui ne parlent qu'aux sens, l'art musical qui s'adresse avant tout à l'intelligence et au cœur, lui est resté à peu près étranger.

Nous partîmes d'Esneh au lever du soleil : l'horizon avait des teintes roses et ardentes, le ciel était toujours pur et radieux et je commençais à trouver monotone et fatigante son inaltérable sérénité. Nous voguions à pleines voiles, lorsqu'un choc violent nous avertit que nons venions d'être brusquement arrêtés par un banc de sable : la maladresse du pilote était d'autant plus inexcusable, qu'une autre barque, échouée à nos côtés peu d'instants avant nous, devait en signalant l'écueil nous le faire éviter. Du reste ces contretemps ne sont pas rares sur le Nil : leur principal inconvénient est de retarder la navigation, et les barques qui viennent se heurter contre ces îles de sable, n'éprouvent presque jamais de graves avaries. Les équipages des deux canges se réunirent et, grâce à leurs efforts combinés, il nous

fût bientôt permis aux uns et aux autres de poursuivre notre voyage.

La barque, arrêtée comme nous par le banc de sable, avait à son bord plusieurs fellahs des deux sexes dont l'aspect soulevait le cœur. Quoique disciples d'une religion qui fait de la propreté une vertu, les Égyptiens en général sont d'une saleté repoussante : les femmes du peuple ont pour tout costume un pantalon à larges plis et une chemise de toile bleue qu'elles ne lavent jamais; les hommes sont couverts de lambeaux dégoûtants : aussi sont-ils poursuivis par toutes sortes d'insectes qui s'attachent à leurs vêtements, peuplent leurs misérables habitations, et se multiplient jusques dans les barques qui sillonnent le fleuve. Outre les moustiques et les rats qui désolent les voyageurs, la plupart des canges du Nil, celles-même qui paraissent le mieux tenues, sont infectées par la présence de ces insectes qu'on répugne à nommer, et il est bien difficile pour ne pas dire impossible de s'en préserver. Ce n'est pas là un des moindres désagréments des voyages dans le Levant.

Edfou, situé sur la même rive qu'Esneh, à un quart de lieue du fleuve, n'est plus qu'un grand village, il a néanmoins conservé de magnifiques

restes de sa grandeur passée. On y remarque encore deux temples dont le plus petit a presque entièrement disparu sous les sables; on n'en voit que les débris mutilés; ses colonnes brisées gisent sur le sol et tout le travail de sculpture est abîmé: l'autre, quoiqu'un peu dégradé et enfoncé dans la terre, se présente encore debout imposant et grandiose dans ses majestueuses proportions. Plus d'une fois je me suis arrêté saisi d'étonnement devant ces beaux chefs-d'œuvre de l'art antique, et je ne pouvais me lasser de les admirer. J'ai visité plusieurs salles mal éclairées et d'un aspect lugubre; l'escalier qui y conduit et se continue jusqu'au faîte du temple est parfaitement conservé, il est d'une pente douce et facile; le monument, à l'intérieur comme à l'extérieur, est malheureusement envahi par des décombres.

A l'aspect de ces grandes ruines, on est amené à établir un douloureux rapprochement entre la prospérité de la vieille Égypte et sa misère actuelle, et en présence de ces magnifiques témoignages de sa puissance évanouie, on a besoin d'espérer que ses efforts persévérants sauront lui reconquérir une position digne de son antique splendeur. L'Égypte a eu des jours brillants,

mais elle s'est reposée assez long temps des fatigues de sa gloire? Elle a su autrefois se parer d'une superbe parure, mais aujourd'hui cette parure tombe en lambeaux, et il est temps d'en préparer une nouvelle : les derniers vestiges de ses ruines elles-mêmes ne tarderont pas à disparaître; ses plus grandioses monuments deviennent la proie du temps, ils s'écroulent sans bruit ou les sables les engloutissent; ses campagnes, jadis si belles, si fertiles, languissent sans culture, souffrent de ne plus l'enrichir et, malgré son inertie, ne cessent de lui sourire pour obtenir les rudes caresses qui doivent les féconder. Plus d'une fois sur le seuil de ces temples où la puissance des rois venait se briser, j'ai été saisi d'une crainte religieuse et j'ai senti la légèreté de mon âge s'évanouir de mon âme agitée : mon pas devenait grave et mesuré, et il me semblait que j'allais assister à l'une de ces cérémonies terribles où les prêtres tout-puissants rendaient leurs oracles. Au milieu de ces vieux monuments, de grandes émotions ont fait battre mon cœur, et il m'a semblé qu'après avoir enfanté tant de merveilles, l'Égypte avait acquis le droit d'un long repos.

Je rencontrai à Edfou un missionnaire de la propagande romaine : après avoir visité, par or-

dre supérieur les églises catholiques et les couvents de la haute Égypte, il était arrivé jusqu'à la première cataracte, et il retournait au Caire pour y rendre compte de sa mission. Il se plaignait de la tiédeur des fidèles, de la résistance opposée par les coptes au développement des doctrines orthodoxes, et il regrettait surtout qu'il fut interdit aux missionnaires de répandre leur foi parmi les musulmans. Il m'assura qu'il avait baptisé en secret, mais du consentement de leurs mères, plusieurs enfants de fellahs. — Néanmoins il ne se faisait pas illusion sur la valeur réelle et sur les conséquences probables de ces baptêmes clandestins ; il savait que ces enfants parvenus à l'âge de raison n'auraient d'autre religion que celle de leurs pères, et il n'en déplorait que plus amèrement la contrainte qui lui était imposée par le gouvernement local.

Dans le trajet d'Edfou à Assouan, l'antique Syène, on découvre à chaque pas quelques nouveaux débris : tantôt ce sont des colonnes isolées et des portiques sculptés sur le flanc des montagnes qui regardent le fleuve ; tantôt ce sont des ruines de monuments ou des grottes pratiquées dans le roc, toujours sur les bords du Nil, et qu'habitaient jadis les solitaires chrétiens : ces grottes se font

remarquer en grand nombre sur l'une et l'autre rive. Nous passions silencieux et sans nous arrêter au milieu de ces restes antiques, et mes regrets se ravivaient à la vue de toutes ces merveilles qui fuyaient derrière nous et que je ne devais peut-être plus revoir. Après avoir dépassé les grottes, nous aperçûmes sur la rive droite un temple d'un style moins lourd que les monuments que j'avais précédemment visités, il paraissait ne plus se soutenir que par enchantement; tout autour, la terre était jonchée de débris.

Assouan bâti sur le rive droite du fleuve, est la dernière ville d'Égypte : ses abords sont délicieusement ombragés, les mimosas fleuris se confondent avec les palmiers chargés de fruits, et de gracieux jardins entourent les maisons. L'ensemble du paysage a un aspect pittoresque ; les nouvelles habitations sont construites non loin des ruines des anciennes. Assouan comme toutes les villes frontières renferme une population mixte et bâtarde; la race des Ababdehs, répandue dans le vaste désert qui sépare le Nil d'Égypte de la mer Rouge, et qu'on rencontre déjà sur la route de Kéneh à Cosseïr vient se mêler aux habitants de la Syène moderne où elle fait boire l'eau du Nil à ses chameaux altérés. Il existe une route

entre Assouan et Saouakim à travers le désert des Bicharys. Cette route, peu fréquentée aujourd'hui, était couverte de marchands aux temps où florissait la ville Égyptienne et le port de la mer Rouge qu'elle faisait communiquer. Dans cet espace sablonneux qui s'étend depuis Suez jusqu'en Abyssinie, les Bicharys succèdent aux Ababdehs, et ces deux peuples nomades et pasteurs qui passent leur vie dans ces tristes solitudes, offrent entre eux plusieurs points de ressemblance.

La ville d'Assouan, aujourd'hui bien déchue, a été célèbre dès la plus haute antiquité, et malgré de fréquentes révolutions, elle a long temps conservé le rang élevé où l'avaient placée ses premiers maîtres. Le christianisme lui-même y compta de respectables évêques, et plusieurs époques sont écrites sur les rares débris de son passé. Un Arabe, du nom de Mohammed, qui avait accompagné M. Belzoni dans ses diverses excursions, m'aborda au moment où je débarquai et m'offrit de me servir de garde pour visiter les derniers restes d'antiquité dispersés aux alentours d'Assouan. Cet homme parlait passablement l'italien; je me trouvais dans l'impossibilité de le récompenser de ses fatigues, et je ne crus pas pouvoir accepter ses services ; cependant comme il

insistait, je dus lui faire connaître le véritable motif de mes refus ; mais à ma grande surprise, il n'en voulut pas moins m'accompagner, et nous visitâmes ensemble l'île d'Éléphantine toute couverte d'antiques débris, et où l'on remarque encore un colosse en granit rose affreusement mutilé. Dans un jardin d'Assouan, Mohammed me fit voir un beau sarcophage de granit blanc en forme de baignoire et parfaitement conservé. A un quart d'heure de la ville, nous trouvâmes la magnifique carrière d'où furent extraits les obélisques de Luxor. Un autre obélisque colossal, d'une dimension bien plus extraordinaire que tous ceux que j'avais vus depuis Alexandrie jusqu'alors et de la même date que ceux de Thèbes gisait inachevé sur le sol : à trois quarts d'heure d'Assouan au milieu des sables, on découvre une petite colonne renversée, sur laquelle sont tracés des caractères romains bien difficiles à déchiffrer. De toutes parts, en parcourant le désert ou en traversant les cimetières de Syène, nous rencontrions d'énormes blocs de granit enfoncés dans la terre ou perchés sur le sommet des montagnes d'où ils semblaient nous menacer de leur chute. Ils étaient tous empreints de caractères hiéroglyphiques. Il ne restait plus aucune trace des

anciens temples, et le fameux puits où le soleil venait se mirer une fois l'an n'a pas été découvert.

Si l'on ne savait que le Nil n'a pas toujours eu le même cours, et qu'il a été obligé de surmonter de grands obstacles avant de pouvoir se frayer une route jusqu'en Égypte, les voyageurs modernes auraient beaucoup de peine à s'expliquer l'antique célébrité de ses cataractes, et ce nom dont on décore les faibles chutes d'eau qui de loin en loin accidentent le grand fleuve, leur paraîtrait bien emphatique (1). A Assouan par exemple, les eaux du Nil, resserrées par des rochers de granit noir, se précipitent avec plus de rapidité que dans les endroits où le lit du fleuve, dégagé de toute entrave, leur permet de se déployer librement.

(1) Il paraît, dit le général Andréossi, mon illustre compatriote : 1° qu'une partie des eaux du Nil coulait dans l'intérieur des déserts de la Lybie, par les vallées du Natron et du fleuve sans eau;

2° Que ces eaux furent rejetées dans la vallée actuelle;

3° Que le Nil, après cette opération, coula en entier le long des collines de la Lybie, et forma le bassin qu'on voit dans la basse Egypte et dans une partie de l'Egypte moyenne;

4° Que le Nil fut rejeté sur la rive droite, et que cette opération précéda immédiatement la disposition régulière des sept branches du Nil et la formation du Delta;

5° Que les eaux du Nil ont une tendance à se porter vers l'Ouest.

ment; mais les cascades formées par cette barrière impuissante ne sont plus sensibles à l'époque des hautes eaux; et les barques qui remontent ou qui descendent le Nil les franchissent alors sans de grandes difficultés.

A Assouan, nous abandonnâmes notre cange, pour aller en reprendre une autre au-dessus de la cataracte, limite naturelle de l'Égypte et de la Nubie : on chargea nos bagages sur des chameaux que nous accompagnâmes à pied par une route sablonneuse dominée par des montagnes de roche, et après une marche d'environ deux heures, nous nous arrêtâmes sur les bords du fleuve à la hauteur de l'île de Philæ.

Nous venions de quitter l'Égypte : avant de la perdre entièrement de vue je jetai un dernier regard vers cette terre classique, éternel objet d'ambitieuses convoitises, et, malgré ce douloureux contraste que je signalais tout à l'heure entre le passé et le présent, malgré l'abaissement cruel de cette malheureuse contrée, malgré ses souffrances inouies, je ne pus m'empêcher de reconnaître qu'une révolution salutaire s'opérait dans son sein, et je m'en éloignai confiant en son avenir. L'humanité, essentiellement imparfaite, procède souvent par tâtonnements, et d'immenses

douleurs accompagnent toujours les grandes crises qui précèdent sa régénération : mais l'Égypte ne saurait aujourd'hui revenir sur ses pas : elle a convié au spectacle de ses rudes travaux toutes les nations civilisées qui ont envoyé leurs représentants pour assister à son réveil et l'aider de leurs conseils et de leurs lumières. Le pays a été sillonné dans tous les sens et étudié sous tous les aspects par des hommes de talent et de cœur : chacun a été appelé à donner son avis et à concourir, selon ses moyens aux améliorations fécondes qui doivent changer la face de l'Égypte. Le gouvernement a su attirer auprès de lui des ingénieurs distingués, d'habiles médecins, des industriels et des savants dans tous les genres qui travaillent de concert à la régénération du pays. Au dehors comme au-dedans on s'inquiète de son avenir ; les peuples avancés suivent ses mouvements d'un œil attentif, l'encouragent de leur exemple, et se réjouissent de ses progrès : tous ces efforts réunis ne seront pas perdus, et l'Égypte reconnaissante se montrera digne de la sollicitude qu'elle inspire.

VIII.

SOMMAIRE.

Beautés de l'île de Philæ. — Souvenirs historiques. — Puissance matérielle des anciens. — Des Nubiens. — Leur caractère. — Diversité de types. — Couleur de Barabrahs. — Infériorité des races noires par rapport aux races blanches. — Preuves. — Aspect de la basse Nubie. — Histoire d'une Barbarine.—Costume des Barbarins.—De la pudeur chez les populations primitives. — Il n'y a pas de filles publiques dans la basse Nubie. — Départ de Philæ. — Un derviche fanatique à Déboud. — Mauvaises dispositions des villageois. — Ils reviennent à de meilleurs sentiments. — Respect des musulmans pour les livres. — Changement de climat. — Nourriture des Barabrahs. — Prétentions des Arabes établis parmi eux. — Réponse d'une négresse. — Gartas. — Tééffah. — Grandeur des Egyptiens. — Une femme stérile.

CHAPITRE VIII.

Nous allons entrer dans un pays nouveau, et nous trouver au milieu d'une population nouvelle : mais avant de commencer à les étudier l'un et l'autre, le voyageur a encore un tribut d'admiration à payer à l'une des plus belles merveilles de l'antiquité. Comme un riche bouquet éternellement rafraîchi par les eaux du fleuve,

l'île de Philæ s'élève au milieu du Nil avec ses magnifiques monuments et ses gracieux ombrages. L'aspect de cette île, autrefois vénérée, inspire l'amour de la solitude : c'est là qu'on voudrait faire une halte après de grandes fatigues, après les longs voyages et les pénibles traversées du désert; c'est encore là qu'on aimerait à venir se consoler de ses déceptions et oublier les misères de la vie. Cette merveilleuse oasis, dont le calme solennel vous subjugue, semble offrir un refuge contre les douleurs de l'âme et du corps, et cependant ses anciens habitants l'ont délaissée et les ronces envahissent les abords de ses temples déserts.

L'île de Philæ est presque entièrement couverte de colonnades et de temples, les uns debout, les autres renversés, en partie bouleversés et avidement fouillés. Cet îlot était entouré d'une ceinture de remparts qui le rendait inaccessible : le Nil et le temps leur ont déjà fait de larges brèches et ils poursuivent avec un malheureux succès, leur œuvre commune de destruction. En visitant les temples de Philæ, depuis leurs souterrains jusqu'à leurs faîtes, on observe avec curiosité et même avec une sorte de terreur, des salles obscures, communiquant par des trappes,

sombres prisons qui furent sans doute les témoins muets de redoutables mystères et dont on avait rêvé en lisant les attachantes descriptions de Séthos (1). Les peintures qui ornent les murs et les plafonds sont d'une fraîcheur étonnante. A l'extérieur, sur l'une des pierres du grand temple, on lit une inscription rappelant la descente de Bonaparte en Égypte et la défaite des mamlouks poursuivis par Desaix jusqu'au delà des cataractes. En face de l'île, sur la rive gauche du fleuve, on aperçoit encore quelques débris épars, quelques colonnes mutilées.

En contemplant ces magnifiques monuments qui datent de l'enfance du monde, on aurait peine à s'expliquer le peu de progrès de la sculpture et de l'architecture, si l'on ne savait que dans les temps anciens, les hommes jaloux surtout de développer leurs forces physiques, employaient toute la puissance de leurs moyens à en consacrer les éclatants témoignages. A ces dispositions barbares, mais qui ont produit de grandioses résultats, ils sacrifiaient de nobles instincts, de nobles facultés. Tandis que les arts matériels, comme la danse et l'architecture, fleurissaient et grandissaient

(1) Par l'abbé Terrasson.

hors de toute proportion, les arts qui se rattachent plus particulièrement à l'intelligence et au sentiment comme la peinture et la musique languissaient dédaignés ou incompris. La Grèce elle-même, l'ancienne Rome n'ont eu ni peintres, ni musiciens, et il n'a été donné qu'aux époques les plus avancées de pouvoir faire marcher de front la science, l'industrie, les arts matériels et les arts libéraux. Le présent n'a rien à envier au passé, et qui oserait dire que le passé n'a rien à envier au présent! Ne répètons pas sans réflexion que nos pères étaient des géants et que nous ne sommes que des nains, et ne cherchons pas à le prouver par de vaines abstractions. Le lecteur me pardonnera d'avoir essayé de répondre aux objections que je me fis à moi-même contre la théorie du développement continu de l'espèce humaine, en présence des merveilleuses ruines de l'île de Philæ.

Les habitants des pays libres et civilisés conservent à l'étranger le caractère national, et on aurait des données presque aussi certaines sur les mœurs et coutumes des Français ou des Anglais, en les étudiant à Constantinople, qu'en séjournant en France ou en Angleterre. On compren-

dra sans doute que je veux parler des Français ou des Anglais établis, fixés quelque part, et non pas de cette race cosmopolite et aventureuse dont la nature malléable s'accommode de tout, et qui n'a d'autre profession de foi que celle de Zaïre :

> J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
> Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Mais si ce fait est vrai, en ce qui concerne les nations les plus éclairées, il n'en est pas de même des peuples barbares, et quoiqu'on trouve un grand nombre de Nubiens établis au Caire et à Alexandrie, ce n'est pas là qu'il faut les étudier, si l'on veut connaître le fond de leur caractère. Les races africaines transplantées deviennent méconnaissables; hors de chez elles, une crainte superstitieuse, l'étourdissement produit par la nouveauté, bouleversent leurs faibles idées et leur inspirent des sentiments souvent en contradiction avec leur naturel primitif. Il s'opère en elles une révolution intérieure dont les traces ne s'effacent jamais, alors même qu'on les ramène sur le sol natal.

Les Barbarins, Barabrahs, ou Nubiens de la basse Nubie, qui sont venus chercher une existence en Egypte, ont toutes les qualités de l'esclave; ils sont fidèles, soumis et dévoués à leurs

maîtres. Au milieu d'une population, dont la supériorité leur paraît incontestable, ils font abnégation de leur penchant à l'indépendance, et se montrent d'excellents domestiques. Les plus jeunes d'entre eux remplissent les fonctions de saïs, qui exigent, ainsi qu'on l'a vu, une agilité à toute épreuve, et ils s'en acquittent toujours à la satisfaction des cavaliers. Quoique les Barbarins connaissent généralement l'arabe, ils ont néanmoins une langue à eux. Voici ce qu'en dit M. de Salle dans une lettre adressée à M. Garcin de Tassy : « .... Beaucoup de mots arabes se sont infiltrés dans ce langage ; il est curieux de trouver dans les portions du système numératif, même celles que l'arabe n'a pas envahies, le système décimal tel qu'on le voit fonctionnant après dix : la dizaine invariablement reproduite avec le nom d'unité. Il semble que les articles *go*, *mé*, *hé*, *gué* et les impératifs en *o* établissent quelque analogie avec les langues sanscrites.... »

Les Nubiens subissent le joug de Méhémed-Ali, et le subissent plus impatiemment que les fellahs. Ces hommes, dont on vante en Égypte la soumission exemplaire, ne sont plus les mêmes dans leur pays où la domination du pacha n'a pu encore dompter leur nature indépendante et

rebelle, et ils sont une preuve de la vérité de mon assertion au sujet des Africains expatriés. Aussi a-t-il fallu user tour à tour de beaucoup de ménagements et de grandes rigueurs pour vaincre leur résistance opiniâtre à l'introduction du système de Méhémed-Ali. Cette opposition leur a coûté cher; et ce malheureux pays, déjà assez pauvre et assez dépeuplé, a vu encore, dans ces derniers temps, sa misère s'accroître et ses habitants diminuer.

La population barbarine offre encore des types divers; mais vivant depuis longtemps séparée des autres nations, quoique toujours dépendante, les différences physiques entre les membres de cette grande famille s'effacent tous les jours, tendent à disparaître, et cette race, plus intéressante peut-être qu'on ne l'imagine, ne tardera pas à présenter ce caractère d'uniformité que lui ont ôté de fréquentes révolutions, ordinairement suivies d'occupations étrangères. Les Barbarins, autrefois chrétiens, professent aujourd'hui la religion de Mahomet.

A mesure qu'on s'éloigne du Caire, en se dirigeant vers la Nubie, la population se rembrunit insensiblement : le cuivré succède au blanc, et le jaune au cuivré; mais la gradation est si bien observée, la

transition se trouve ménagée avec tant de soin, les nuances sont quelquefois si légères qu'on passe de la couleur blanche à la couleur noire, sans presque s'en apercevoir; et lorsqu'on arrive chez les Barbarins, qui approchent de cette dernière couleur, on n'éprouve aucune surprise.

Les Barabrahs n'ont du type nègre que la couleur, et encore cette couleur n'est-elle pas d'un noir très-prononcé; ils servent en quelque sorte de transition entre les populations blanches et les races nègres pures, comme celles-ci servent de transition entre l'homme et le singe. Une crinière épaisse et soyeuse, qui ne ressemble pas plus aux cheveux des peuples occidentaux, qu'à la laine des Nègres, couvre leur tête brune; et loin d'avoir les lèvres grosses et le nez épaté, ils ont plutôt les traits fins et le profil distingué.

Quoiqu'il existe des différences notables entre les diverses races noires, et des différences plus grandes encore entre le Nègre à la jambe grêle, à la tête laineuse, et le Nubien, l'Abyssinien, le Galla et la plupart des tribus de la côte orientale d'Afrique, on peut affirmer hardiment que les populations noires en général sont d'une nature inférieure par rapport aux populations blanches. Si nous vivions dans une époque barbare, et

qu'une pareille déclaration pût avoir l'apparence d'une menace de proscription contre la race noire pour laquelle j'ai toujours éprouvé une irrésistible sympathie, je me serais abstenu de publier mes opinions sur ce sujet; mais grâce à Dieu, nous n'avons plus, dans les temps présents, de semblables craintes à concevoir, et l'ardeur si louable des négrophiles ne se ralentirait pas, s'ils étaient persuadés qu'ils travaillent pour des êtres disgraciés de la nature.

La race noire, je puis donc le répéter, est frappée d'une infériorité native; les peuples, comme les individus, ont des aptitudes distinctes. Dans la longue succession des siècles, les sociétés noires n'ont brillé dans aucun genre, et malgré les grands exemples qu'elles ont eus souvent sous les yeux, elles sont toujours restées stationnaires. Du reste l'idée du nivellement absolu des nations serait aussi absurde, aussi antisociale que celle du nivellement des hommes : tous les hommes sont frères, il est vrai, mais de même qu'il y a parmi eux des *aînés* et des *cadets*, de même il y a des populations supérieures et des races inférieures. L'humanité s'est développée successivement sous tous les aspects, et les noirs sont toujours restés dans l'inaction; ils n'ont jamais pris

part au mouvement général et n'ont fait aucun progrès. Les Nubiens, voisins de l'Égypte, n'ont rien fait par eux-mêmes, et lorsque les étrangers, qui s'étaient emparés de leur pays, se sont retirés, ils ont laissé dépérir leurs ouvrages. Les Abyssiniens, qui ont embrassé le christianisme, religion éminemment progressive, les Abyssiniens habitent des chaumières, leurs rois vont nu-pieds, et n'ont pour églises que des chaumières. Ne pouvant s'élever à la hauteur du christianisme, ils ont abaissé le christianisme à leur taille. Cependant ce peuple a été visité par les jésuites et par les Portugais; ces derniers lui ont bâti des palais; ils ont élevé des églises et construit des ponts sur les rivières; mais après leur départ, ponts, églises et palais se sont écroulés, et il ne reste plus que des débris de tous ces grands travaux.

Au surplus, les noirs ont eux-mêmes le sentiment de leur infériorité : une tradition naïve, conservée par quelques peuplades africaines, prouve qu'ils n'ont pas eu le choix de leur couleur, et que si le Créateur les eût consultés avant de les former, ils seraient blancs comme nous. Cette tradition me fut rapportée pour la première fois par une négresse esclave venue des environs

du Darfour : on sait que les nègres ont la plante des pieds et le creux de la main presque blancs : j'en demandais un jour la raison à cette négresse, et voici ce qu'elle me répondit.

Il y a bien longtemps, au commencement du monde, il n'y avait qu'une seule couleur sur la terre; tous les hommes étaient noirs comme moi. Mais dans un pays, alors inhabité, se trouvait un grand lac, dont les eaux merveilleuses avaient la propriété de blanchir la peau; les populations qui sont aujourd'hui blanches comme toi, arrivèrent les premières dans ce pays favorisé, et, s'étant plongées dans les flots de ce lac enchanté, elles changèrent de couleur : mais chaque plongeur absorbait une partie de cette eau précieuse, et le lac était déjà desséché quand les populations demeurées noires se présentèrent à leur tour. Désespérées d'arriver trop tard, elles se jetèrent précipitamment sur la vase humide du lac, et cette vase eut encore la propriété de leur blanchir le dessous des pieds et des mains. »

Les nègres regardent les blancs comme des êtres privilégiés et supérieurs : lorsqu'ils se trouvent pour la première fois en leur présence, ils sont saisis de crainte et de respect; leurs divinités ne leur inspirent pas d'autres sentiments. Ils

supportent l'esclavage avec une résignation dont, grâce à Dieu, nous ne serions jamais capables : il leur semble naturel de nous servir, et il n'est certainement jamais entré dans la tête d'un nègre (je parle des nègres qui ne sont pas sortis de leur pays), qu'il pût avoir des blancs à ses ordres. Ils nous attribuent des connaissances surnaturelles et une puissance sans bornes. Ils sont crédules comme des enfants, et ont conservé, à beaucoup d'égards, toute la simplicité des temps primitifs. Leur moralité gît dans leur ignorance, et s'ils ne font pas de mal, ils font encore moins de bien. Il serait ridicule de parler de leur science : si le lac, aux eaux blanchissantes, se trouva desséché quand ils arrivèrent sur ses bords, l'arbre de vie avait sans doute été dépouillé de ses fruits lorsqu'ils voulurent y porter la main. Ils ont l'esprit borné ; les idées d'un ordre un peu élevé sont hors du domaine de leur intelligence. Incapables d'aborder les questions même d'une portée secondaire, ils rampent sur la terre, se passionnent pour de vils intérêts, et attachent une grande importance aux plus petites choses.

Au point de vue moral et intellectuel, la supériorité des blancs sur les noirs est incontesta-

ble pour les uns comme pour les autres : sous le rapport physique, les noirs se jugent encore avec la même humilité, avec la même justice.

Dire à des hommes que la beauté est relative lorsqu'il s'agit de mettre à leur place véritable la négresse, à la face aplatie, au nez écrasé, et les admirables créatures qui ont servi de modèle pour les Vénus de Milo et de Médicis, est une absurdité trop grande pour qu'on puisse s'y arrêter sérieusement. Croire en outre que pour un nègre, la suprême beauté consiste à avoir des lèvres énormes et un nez bien épaté, est une opinion démentie par un grand nombre de faits dont j'ai été moi-même le témoin. Les nègres s'attachent à leurs femmes, et s'en contentent parce qu'ils leur ressemblent, qu'il leur serait difficile de s'en procurer d'autres et que dans leurs pays, la plupart inaccessibles, ils n'ont pas de fréquentes occasions d'établir des comparaisons entre leurs moitiés et les femmes étrangères. Si les nègres amenés en Turquie ou en Arabie, ne recherchent pas et convoitent rarement les faveurs des blanches, c'est qu'ils n'osent pas élever aussi haut leurs modestes prétentions : voici du reste des faits péremptoires.

Le Darfour est habité par des nègres et gou-

verné par un roi nègre : les Darfouriennes sont, dans leur genre, de fort belles femmes, et cependant les jellabs qui fréquentent ce pays m'ont assuré que nulle part il ne se faisait une plus grande consommation d'esclaves abyssiniennes et gallas, que dans la capitale de ce royaume. Les habitants du Darfour sont musulmans, et le harem du souverain, comme ceux des principaux personnages de la cour, est peuplé de ces esclaves au mépris des femmes indigènes. Comme on le sait, les Nubiennes, les Abyssiniennes et les Gallas ne se distinguent guère des races arabes que par la couleur de leur peau, et plusieurs d'entre elles sont d'une beauté remarquable. Ainsi, voilà des nègres qui dédaignent leurs propres femmes et leurs préfèrent des esclaves étrangères, parce que ces esclaves ont certaines ressemblances avec les populations blanches.

Si les jellabs transportaient en Abyssinie une cargaison d'esclaves géorgiennes, les Abyssiniennes essuieraient la même humiliation que les femmes du Darfour, et il est à présumer que les princes et les grands du pays remplaceraient leurs épouses légitimes par les esclaves de Géorgie. Il y a en Abyssinie, comme en Nubie et chez les Gallas, des femmes qui, avec le même type de

figure, diffèrent essentiellement par la couleur; les unes sont d'un noir brillant, tandis qu'on prendrait les autres pour des brunes d'Europe hâlées par le soleil africain : les Abyssiniens font peu de cas des premières, tandis que celles-ci sont généralement recherchées et préférées. Pendant mon séjour à Choa, le roi de ce pays me parlait souvent des femmes européennes avec une vivacité singulière, et il avait chargé un de ses facteurs de lui amener une esclave blanche du Caire ou d'Arabie. Dans tous les marchés, en Égypte et sur la mer Rouge, comme dans l'intérieur de l'Afrique, plus une femme est noire, et moins elle a de prix pour les jellabs et les acheteurs.

Un Abyssinien préférerait une brune à une blonde, et il est probable qu'un nègre, ayant à faire un choix entre une Abyssinienne et une blanche, donnerait la préférence à l'Abyssinienne. En général, il n'est pas naturel de passer volontairement d'un extrême à l'autre brusquement et sans préparation. Mais ce qui demeurera évident pour tout voyageur qui aura voulu se donner la peine d'observer attentivement, c'est que si le nègre à la face bestiale est attiré vers la femme noire au type caucasien, comme le noir vers la femme blanche, le

blanc n'éprouve aucun penchant pour la femme noire, ni le noir pour la négresse.

Telles sont les principales raisons, les principaux faits sur lesquels s'appuie mon opinion au sujet du classement des races noires dans la grande hiérarchie des nations. Le lecteur en appréciera la valeur et la portée (1).

Mais parce que les populations noires sont inférieures aux blanches, est-ce à dire qu'il faut les abandonner à elles-mêmes ou ne s'en occuper que pour les tourmenter? Ne doivent-elles pas au contraire nous inspirer un intérêt plus vif à cause de leur faiblesse, et ne devons-nous pas leur tendre une main secourable pour les aider à s'élever selon leurs forces? Poursuivies comme nous par les maux inhérents à l'espèce humaine, et qu'elles sont impuissantes à conjurer toutes seules, n'est-il pas de notre devoir de leur prêter appui et protection? Nous sommes loin de ces temps malheureux où le faible était la proie naturelle et l'esclave du fort; aujourd'hui,

(1) Je n'ai pas, du reste, la prétention de porter un jugement sans appel; qu'on instruise les noirs; qu'on leur prodigue les bienfaits de l'éducation, et s'ils nous prouvent par la manière dont ils recevront les soins qu'on leur donnera, que je les ai jugés trop sévèrement, que je me suis trompé, je serai heureux de pouvoir le reconnaître.

le fort est au contraire le soutien naturel du faible, et les puissants encouragent et relèvent les humbles. Sans doute il est des pays, et la Nubie en est une triste preuve, où les droits les plus sacrés de l'humanité sont encore foulés aux pieds; mais les grandes nations auxquelles la Providence semble avoir confié la destinée des petits peuples, sauront mettre un terme aux excès déplorables et aux violences brutales qui déshonorent ceux qui les commettent.

Depuis plusieurs siècles, la Nubie courbée sous le joug étranger, ne fait que changer de maîtres, et elle n'échappe à la tyrannie des uns que pour retomber aussitôt sous la domination des autres : occupée par les troupes égyptiennes dans un temps où le vice-roi, subissant de fatales nécessités, avait besoin de toutes ses ressources, elle a été indignement pressurée et s'est vue en butte aux plus cruelles vexations. Appauvrie et découragée, elle n'ose plus lutter de front, ses forces sont épuisées et de longues années s'écouleront avant qu'elle parvienne à se relever.

A l'entrée de la Nubie, le paysage change d'aspect et se rembrunit comme la population; aux belles plaines d'Egypte succèdent des terrains arides et dépouillés, les ombrages deviennent

rares, et le Nil lui-même n'est plus ce fleuve majestueux se déployant avec orgueil au milieu des champs qu'il féconde. Tout se rapetisse dès qu'on a franchi la première cataracte et dépassé l'île de Philæ : l'ensemble du pays est triste et pauvre, et, comparée à la Nubie, l'Egypte que nous venons de laisser misérable et dépeuplée a toutes les apparences d'une contrée prospère et florissante : des collines couvertes de sables ou de pierres descendent de part et d'autre jusque dans le fleuve, et de temps en temps s'éloignent de la rive, comme par commisération, afin de laisser aux habitants quelques pas de terre à cultiver. La basse Nubie produit des céréales en petite quantité, des légumes, des dattes de qualité supérieure, du tabac, un peu de coton, du henné, du sel gemme et du séné. Les troupeaux sont une des principales richesses du pays. Comme en Egypte, on se sert de sakies pour l'arrosement des terres.

Pendant que les domestiques de M. Saint-André, secondés par notre nouvel équipage, disposaient nos effets, dans la cange qui devait nous transporter à Wady-Halfa, une vieille femme, assise près de nous sur les bords du Nil, nous considérait avec intérêt et semblait écouter nos

paroles comme si elle avait pu les comprendre. Je causais en français avec le pharmacien. Cette femme qui vendait aux matelots et aux voyageurs des dattes sèches et de petits pains de doura, abandonna un moment son étalage et s'approchant de nous avec timidité : « Mes maîtres, nous dit-elle, vous êtes Français, j'en suis certaine. J'ai trop d'obligations à vos compatriotes, quoiqu'ils ne s'en doutent guère, pour que je puisse me méprendre à cet égard et vous confondre avec les autres voyageurs étrangers : aussi, chaque fois que le destin en amène quelques-uns parmi nous et que je me trouve sur leur passage, j'éprouve une véritable joie ; il me semble que leur rencontre est pour moi de bon augure.

— Et pourrait-on savoir, dis-je à la Nubienne, quel important service vous ont rendu nos compatriotes?

— Oh ! reprit-elle, ceci est une vieille histoire, et ce n'est pas d'hier que je suis votre obligée ; j'étais jeune alors, et ma jeunesse date de l'arrivée des troupes françaises dans le pays des Barabrahs ; mais j'ai bonne mémoire, et puisque vous désirez connaître mon aventure, je vais vous la raconter :

« Je n'ai pas toujours habité la Nubie : mon

père errait avec ses troupeaux dans les déserts voisins du fleuve; et ce ne fut qu'après la mort de ma mère qu'il vint s'établir dans un hameau sur les bords du Nil. J'étais fille unique, mon père s'affligeait profondément de ne pas avoir d'enfant mâle, et peu de temps après son veuvage, il avait eu la pensée de se remarier; mais il était lui-même déjà vieux, et désespérant d'avoir de nouveaux rejetons, il se décida à passer ses jours près de moi. Il possédait de nombreux troupeaux et nous vivions dans l'aisance. J'étais nubile depuis quelque temps, et, quoique je fusse étrangère, la perspective des biens qui devaient m'appartenir à la mort de mon père, me faisait rechercher par les plus riches Barbarins. Dans ce pays, je ne sais s'il en est de même dans le vôtre, lorsqu'un mariage a lieu, le gendre paie à son beau-père une somme qui varie selon le plus ou le moins d'agréments de la fille qu'il épouse. Il est juste que les parents qui nous ont élevés et entretenus soient dédommagés de notre perte par l'étranger qui nous enlève à l'affection de notre première famille. La moitié de cette somme passe des mains du père dans celles de la fiancée, et cette moitié est irrévocablement acquise à la femme, même dans le cas d'un divorce, tandis que dans

le même cas, le beau-père est obligé de restituer à son gendre la part de la somme qu'il s'était réservée. Vous me voyez aujourd'hui avec des cheveux blancs et vous aurez peut-être peine à me croire, si je vous dis qu'au temps dont je vous parle, tout le monde me trouvait belle et désirable : cependant cela était ainsi, et mon père m'estimait fort cher : ses hautes prétentions ne découragèrent pas mes poursuivants, et quoique la somme que mon père exigeait fût considérable pour des Bédouins et des Barabrahs, je ne tardai pas à trouver un époux. La fête de mon mariage fut brillante, je reçus de riches présents, et les plus belles têtes de nos troupeaux tombèrent ce jour-là sous le couteau des bouchers. Tant que mon père vécut, je n'eus qu'à me louer de la conduite de mon mari : mais à sa mort tout changea de face, et ma position, d'abord enviée et heureuse, ne tarda pas à devenir insupportable. Mon époux s'absentait fréquemment, et lorsqu'il rentrait au logis c'était pour m'injurier et me maltraiter : à ses complaisances menteuses avaient succédé le mépris et les coups. Les femmes du hameau lui faisaient un crime de son mariage avec une femme étrangère, et il s'en prenait à moi de la répulsion af-

fectée dont il était l'objet. Mon père, malgré sa grande prudence, n'avait pas songé aux inconvénients de cette union disparate ; il avait oublié la haine instinctive qui sépare les tribus du désert des habitants des villes, et il s'était flatté peut-être que son gendre l'oublierait comme lui. Si telles furent ses espérances, il s'abusa cruellement. Il avait à peine cessé de vivre, lorsque mon mari m'annonça que, pour se livrer à des spéculations commerciales dont il attendait de magnifiques résultats, il avait vendu nos troupeaux ; je voulus me plaindre, mais il ne daigna pas même m'écouter : tous les objets de prix que nous possédions disparurent tour à tour, et notre maison manqua bientôt du nécessaire. J'avais beau renouveler mes plaintes, elles ne servaient qu'à irriter mon mari, dont la brutalité augmentait de jour en jour. Il me maltraitait sans aucune retenue, et bientôt lorsque toutes nos ressources semblèrent épuisées, il parla de divorce et réclama la somme que j'avais reçue en me mariant, me menaçant de sa vengeance si je refusais de le satisfaire : prévoyant le sort qui m'était réservé, j'avais eu l'adresse de soustraire cette somme à ses recherches, et j'eus le courage de m'exposer à sa colère en lui déclarant que je

ne consentirais jamais à me dépouiller de ma dot. Cette dot m'appartenait bien légitimement, et les réclamations de mon époux étaient d'autant plus injustes que c'était lui qui demandait le divorce, et que dans ce cas, mon père lui-même, s'il eût vécu, n'aurait pas eu de restitution à faire à son gendre. Mais, je vous l'ai déjà dit, j'étais étrangère, et je n'avais rien à attendre de la justice du pays. Mon mari m'avait fait de terribles menaces et il paraissait disposé à les exécuter : j'étais privée de mes défenseurs naturels, je n'avais plus de famille : mon père et ma mère étaient morts, et je n'avais jamais eu de frères. Les violences de mon époux redoublaient, et je sentais déjà qu'il ne m'était plus possible de résister à ses mauvais traitements : j'eus la pensée de m'enfuir dans le désert, mais j'aurais été poursuivie, et si j'avais été prise, j'étais perdue. D'ailleurs comment nos tribus errantes m'auraient-elles accueillie ? n'auraient-elles pas eu raison de me reprocher de les avoir abandonnées quand j'étais heureuse et dans l'aisance, et de ne retourner vers elles que lorsque la misère et le malheur étaient venus me visiter. J'allais céder à ma triste destinée et me résigner à vivre pauvre et délaissée, après avoir satisfait aux exigences de

mon indigne époux, lorsque les troupes françaises arrivèrent en Nubie : on racontait d'elles des choses incroyables, mais on vantait surtout leur générosité et leur justice. Je repris courage, et je me disposai à aller me mettre sous leur protection. Mon mari, prévenu de mes intentions, m'assura que je n'avais plus rien à craindre et que je pouvais me retirer où bon me semblerait. Je me hâtai de profiter de ces dispositions pour m'éloigner avec le peu d'argent que j'avais eu tant de peine à conserver, et quelques jours après, j'appris qu'Allah m'avait vengée, mon époux était mort subitement. Depuis ce temps, je vends du pain, des dattes, et même de l'eau-de-vie, et mon petit commerce a toujours prospéré. Vous voyez bien que si je jouis aujourd'hui d'un peu de bien-être, c'est aux Français que j'en suis redevable. Aussi lorsque vous retournerez en France, j'espère que vous direz à vos soldats que Fatma la Barbarine leur sera éternellement reconnaissante de l'important service qu'ils lui ont rendu....» et c'est pour exécuter la volonté de la Nubienne, s'il en est temps encore, c'est-à-dire si la mort n'a pas moissonné les derniers débris de notre armée d'Egypte, que j'ai publié cette petite histoire.

Quoique les Barabrahs soient musulmans, leurs femmes ne se voilent pas le visage. Il est à remarquer que nulle part les populations noires; qui ont embrassé l'islamisme, n'ont adopté cet usage, insupportable dans les pays chauds. Il a fallu toute l'influence du voisinage des villes saintes, et la jalousie des Arabes, pour que leurs femmes, malgré l'ardeur du climat, aient pu se soumettre à une pareille coutume. Les nègres, plus confiants et moins zélés en matière religieuse, n'ont pas songé à faire voiler les négresses, et ils les laissent respirer librement. La coquetterie n'a peut-être pas été étrangère à la facile introduction et au maintien d'un usage aussi incommode parmi les populations d'Arabie. Les femmes arabes sont blanches, et sous un ciel étincelant, dans un pays exposé au souffle de brises toujours chaudes, il leur eût été bien difficile, sinon impossible, de conserver intacte la mate blancheur de leur teint, sans le voile impénétrable qui les dérobe à tous les yeux dès qu'elles ont franchi le seuil de leur porte. Les négresses, qui n'ont pas les mêmes raisons pour couvrir leur visage, ont profité de la tolérance de leurs maris pour sortir dévoilées, et, chose remarquable, les parties découvertes et exposées au

soleil comme la figure, les jambes et les bras, sont généralement moins noires que le reste du corps.

Il serait, du reste, fort singulier et même fort risible que les Barbarins, dont les filles sont presque nues jusqu'à l'époque de leur mariage, et dont la plupart des femmes sont à peine vêtues, exigeassent que ces mêmes femmes couvrissent leur visage d'un voile. Pour l'honneur du bon sens humain, il n'en est pas ainsi. Quand j'ai dit que les jeunes filles nubiennes allaient presques nues, il est inutile d'ajouter que les garçons n'ont pas un costume plus pudique. Les hommes et les femmes pauvres se couvrent, comme ils peuvent, de lambeaux et de haillons; mais les riches revêtent des chemises et quelquefois des pièces de toile dont ils se drapent à la manière antique.

Lorsqu'on arrive au milieu des Barabrahs en venant de Paris, qu'on est jeune et qu'on a lu la phrase suivante de Rousseau: « Je m'attends à l'objection; les femmes sauvages n'ont point de pudeur, car elles vont nues; je réponds que les nôtres en ont encore moins, car elles s'habillent (1), » on est naturellement amené à rechercher ce qu'il peut

(1) J.-J. Rousseau, lettre à M. d'Alembert.

y avoir de sérieux dans cette double proposition ; mais on s'aperçoit au premier examen, qu'il n'y a dans tout cela qu'un jeu de l'esprit, et que la pudeur n'entre pour rien dans cette différence de costume. Il n'y a pas chez les femmes de sentiment plus universel que la pudeur. Seulement les sauvages sont pudiques par instinct, tandis que les femmes policées le sont à la fois par instinct et par raison. Les Nubiennes vont nues, parce qu'elles sont barbares et qu'elles habitent un pays chaud, et les Européennes s'habillent parce qu'elles vivent dans des régions froides, et qu'elles sont civilisées. Bitaubé, dans ses observations sur l'amour des anciens, a dit que les modernes avaient raffiné ce sentiment. Ne pourrions-nous pas dire également que les femmes d'Europe ont raffiné et même fardé la pudeur? On n'est pas impudique sans intention. Adam et Ève, avant d'avoir osé porter une main hardie sur l'arbre de la science, vivaient nus dans le paradis terrestre, et n'étaient pas impudiques ; les vierges de Nubie ne se doutent pas plus de leur état de nudité que nos premiers pères avant leur chute ; elles ont la même innocence, la même candeur, et, comme nos premiers pères, elles commencent à rougir de leur nudité, quand le mariage leur a

révélé ses mystères. Le climat et la couleur de la peau sont les principales causes de la simplicité du costume des Nubiennes; et lorsqu'on avance vers le Sud, qu'on passe de la basse Nubie dans la haute, et de la haute dans le Sennâr, le costume devient de plus en plus simple, de plus en plus léger. Les différentes religions répandues dans la vaste presqu'île africaine, n'exercent qu'une médiocre influence sur la manière de se vêtir des habitants. Si les Abyssiniennes sont plus couvertes que les femmes du Sennâr, c'est parce que leur pays montagneux jouit généralement d'une température plus douce, et non parce que le christianisme règne en Abyssinie. Les Abyssiniennes chrétiennes ne sont ni plus ni moins vêtues que les Abyssiniennes musulmanes, ou que les Gallas idolâtres, leurs voisines.

Les jeunes filles barbarines, vivant à moitié nues au milieu d'hommes habitués à les voir toujours ainsi, n'éprouvent en leur présence ni honte ni embarras, et l'indifférence qu'on témoigne à leur vue, le peu de cas qu'on semble faire de leur personne, contribuent puissamment à les entretenir dans leur insouciance naïve; mais elles sont beaucoup plus faciles à effaroucher qu'on ne serait porté à le croire en voyant leur costume, et

leur pudeur se révolte si elles s'aperçoivent qu'on les examine avec trop d'attention, et surtout si on leur laisse deviner le motif de cette curiosité. Les voyageurs européens, qui se rendent souvent coupables de pareilles indiscrétions, ont pu s'assurer par eux-mêmes de l'exactitude de ces observations : une jeune fille nubienne, poursuivie par des regards libertins, s'éloigne avec humeur ou se couvre pudiquement, si elle le peut. Je parle des jeunes filles nubiles. Comme je le disais tout à l'heure, le mariage, en les initiant en quelque sorte à la science du bien et du mal moral, développe en elles le sentiment de la pudeur et leur impose de nouveaux devoirs. Aussi dès le lendemain de sa cohabitation avec le mari, la femme revêt un costume plus décent, et se montre beaucoup plus soucieuse de ses charmes.

On ne rencontre pas de filles publiques dans la basse Nubie, parce que de Syène à Wady-Halfa, il n'y a pas une seule ville importante.

Nos préparatifs de départ étant terminés, nous nous embarquâmes, et, poussés par une brise favorable, nous nous éloignâmes rapidement. L'île de Philæ et ses superbes ruines avaient à peine disparu derrière nous, lorsque nous vînmes mouiller en face du petit village de Déboud, bâti sur

la rive gauche du fleuve, non loin d'un temple antique. On avait dit à M. de Saint-André qu'on trouvait dans ce village des poules et des œufs, et il avait fait arrêter la cange pour tâcher de s'en procurer. Nous n'eûmes pas lieu, du moins tout d'abord, de nous applaudir de la manière dont nous fûmes reçus. Non-seulement les habitants refusèrent de nous vendre ce que nous demandions, mais ils se permirent encore de nous injurier et même de nous menacer. Dès le début de mon voyage en Nubie, j'aurais conçu une triste opinion du caractère des Barbarins, si je ne m'étais aperçu que les hommes qui nous poursuivaient de leurs insultes, étaient excités par un derwiche fanatique, avec lequel ils venaient sans doute de réciter leurs prières. Notre équipage, dont nous n'eûmes qu'à nous louer, dans cette circonstance, paraissait indigné de la conduite des villageois, et il allait probablement les irriter davantage en rendant injure pour injure et menace pour menace, lorsque j'eus la satisfaction de changer ces dispositions hostiles en dispositions bienveillantes, et voici par quel moyen.

En lisant le Coran, qu'il est essentiel de connaître lorsqu'on parcourt des pays musulmans, j'avais eu soin de copier les passages favorables

aux chrétiens, aux voyageurs et aux étrangers, comme ceux-ci : Il faut pour l'amour de Dieu secourir les voyageurs (1). Exercez la bienfaisance envers les étrangers, les voyageurs.... le Tout-Puissant hait l'homme dur et orgueilleux (2). Je tâchais de les citer à propos lorsque la situation l'exigeait, et cette précaution, qui m'a été souvent fort utile, nous préserva peut-être d'un grand danger à Déboud. Au moment où la querelle commençait à s'envenimer entre nos gens et les Nubiens, je m'approchai résolument du malencontreux derwiche, et je lui demandai son nom : « Que t'importe mon nom? » me répondit-il d'un air étonné.

— Je veux, lui dis-je, faire savoir à Méhémed-Ali, ton maître, que tu n'es qu'un faux musulman, et qu'au lieu d'enseigner à ses sujets les préceptes du Coran, tu les excites à commettre de mauvaises actions.

— Que parles-tu de Coran? reprit-il avec arrogance; est-ce qu'un infidèle peut connaître le livre éternel des vrais croyants?

(1) Chap. II, page 31 du tome 1 de la traduction du Coran de Savary.

(2) Chap. IV, page 93, idem.

Pendant cette rapide conversation la dispute s'était apaisée, et profitant de ce moment de calme, je me hâtai de sortir de ma poche un cahier de notes, et m'adressant toujours au derwiche : « Si tu étais un bon musulman, lui dis-je encore, en feuilletant mon cahier qu'il regardait avec de grands yeux, si tu étais un bon musulman, tu ne m'appellerais pas infidèle, et tu saurais qu'on ne doit jamais insulter les étrangers et les voyageurs. Ouvre ton livre, tu y trouveras la confirmation de ce que j'avance ; » et en même temps je lui débitai, en langue arabe, les deux versets que je viens de citer. Tout le monde me regardait et m'écoutait d'un air ébahi. Si je m'étais borné à faire ces citations de mémoire, elles auraient moins impressionné ces hommes barbares ; mais je lisais sur un cahier, sur un livre, et mes paroles en avaient beaucoup plus d'autorité. Le derwiche lui-même fut ébranlé, et se radoucissant aussitôt : « C'est étrange, répondit-il, en se tournant vers ses compatriotes et après avoir consulté son Coran qu'il portait habituellement en bandoullière dans un sachet de maroquin, ce que dit ce *franghi* est vrai. Par la vie du prophète, ajouta-t-il d'un ton un peu désappointé, ces hommes savent tout : les voyageurs

et les étrangers sont nos hôtes; nous ne devons pas les maltraiter : allons, pour réparer notre faute, vendons-leur des poules et des œufs, puisqu'ils ont promis de les bien payer, et ils pourront dire au pacha, notre maître, que nous les avons parfaitement accueillis.» Cette dernière phrase me fit comprendre que la menace que j'avais faite de porter plainte au vice-roi avait contribué pour sa part au changement de dispositions du derwiche et de ses acolytes. Un quart d'heure après nous retournions à bord avec d'abondantes provisions.

Les musulmans élevés dans la vénération du Coran, *du livre*, ont un respect superstitieux pour tout ce qui en émane, et les plus simples d'entre eux, ceux que l'Évangile désigne sous la qualification de pauvres d'esprits, (et tous les noirs doivent être rangés dans cette catégorie,) professent en général un respect semblable pour tous les autres livres. Les livres renferment pour eux toute la science humaine et ceux qui savent lire et qui ont par conséquent la faculté d'y puiser, sont toujours des hommes extraordinaires. Une sentence banale, imprimée et lue, fera plus d'impression sur leur esprit que les plus saines maximes émises d'abondance. Lorsque les fidèles

vont consulter les prêtres, les malades le médecin, et les crédules les sorciers; les docteurs en théologie, en médecine et en sorcellerie, ne manquent jamais d'interroger leurs livres en présence de leurs clients, et ce n'est qu'à cette condition qu'ils leur inspirent de la confiance. Pendant mon séjour dans une ville de Nubie, un cheikh du Kourdoufan vint me consulter sur une maladie dont il était tourmenté, me dit-il, depuis plusieurs années : pour me délivrer de ses importunités et ne pas lui paraître coupable de mauvaise volonté en lui déclarant que je n'étais pas médecin, ce qu'il n'aurait pas voulu croire, je lui prescrivis quelques remèdes innocents, et il me quitta d'un air assez piqué malgré la complaisance que j'avais mise à le satisfaire. Je le revis quelques jours après et je lui demandai s'il avait suivi mes prescriptions et si elles avaient produit un bon effet. « Comment veux-tu, me répondit-il, que tes remèdes me guérissent? quand je suis venu te consulter, tu n'as pas même ouvert ton livre. » La naïveté de cet homme me fit sourire, et pour le consoler, je promis de lui donner une consultation dans les règles et selon ses désirs la première fois qu'il viendrait me voir. Chaque pays a ses coutumes et ses idées : quelle opi-

nion concevrions-nous d'un médecin qui ferait ses visites, son formulaire sous le bras et qui n'oserait pas ordonner le moindre traitement avant d'avoir consulté Gallien ou Hippocrate? assurément il ne jouirait pas parmi nous d'une grande confiance.

Nous quittâmes Déboud sans avoir pu en visiter le temple: toujours poussée par un vent favorable, notre cange remontait sans peine le courant et je me laissais aller au charme de cette navigation si douce et si facile. Cependant notre nouvelle barque était moins commode que celle qui nous avait transportés du Caire à Assouan; nous n'avions pas pu, comme à Boulakh, la choisir entre mille, car à peine si nous en avions trouvé trois ou quatre mouillées au-dessus de la première cataracte. Le Nil était moins animé qu'en Égypte, nous rencontrions rarement d'autres canges et souvent les bords du fleuve paraissaient déserts: le paysage était monotone et nous voguions au milieu d'un calme profond; la température était plus élevée, et quoique nous fussions en hiver, la chaleur se faisait déjà sentir. L'aspect du ciel jusque-là si pur, et qui commençait à se couvrir de nuages annonçait un changement de saison. En jetant les yeux autour de soi, il était aisé de

s'apercevoir qu'on se trouvait au milieu d'une nature nouvelle et qu'on s'était encore éloigné des pays civilisés. Nous avions souvent beaucoup de peine à nous procurer les choses nécessaires, on ne vendait plus de pain nulle part, et nous étions obligés de manger du biscuit comme en pleine mer. On ne rencontrait plus, comme en Égypte, ces marchés improvisés sur les bords du Nil, ces femmes attendant les voyageurs avec des dattes et du laitage; la Nubie ne nous offrait aucune ressource, et nous avions été bien avisés en prenant nos mesures à l'avance.

Les Barabrahs possèdent de nombreux troupeaux, et néanmoins, ils ne mangent de la viande que les jours de fêtes et dans les grandes circonstances, lorsqu'ils célèbrent un mariage, une naissance ou qu'ils reçoivent chez eux un étranger qu'ils veulent honorer. Ils immolent alors des moutons, des chevreaux ou quelque vieux chameau hors de service : mais ordinairement, ils se contentent de légumes, de dattes, de laitage, de riz, de pain, de doura et de millet. Ils vivent sobrement et ont moins de besoins que leurs voisins d'Égypte; mais ils boivent de la bière et quelquefois de l'eau-de-vie : je n'ai pas vu une seule boucherie depuis Syène jusqu'à Dongolah;

les voyageurs qui veulent de la viande doivent se contenter de volailles ou acheter et faire tuer des moutons. On immole très-rarement des bœufs, même en Égypte où il se consomme cependant un grand nombre de buffles.

Dans la basse Nubie, on rencontre, çà et là au milieu des Barbarins quelques associations d'Arabes, arrivés de divers points, et qui sont venus s'établir sur les bords du Nil. Au lieu de se montrer reconnaissants envers ceux qui les ont accueillis, ils ont l'air de croire que les Nubiens doivent se trouver fort honorés de leur voisinage, et, fiers d'une origine dont la supériorité ne leur semble pas contestable, ils paient leurs hôtes de dédains et d'ingratitude. Néanmoins malgré leurs vaines prétentions, plusieurs coutumes nubiennes se sont introduites chez eux à leur insu, et en dépit de leur répugnance feinte ou réelle à s'unir plus étroitement avec les Barbarins, ils finiront par se confondre avec eux et ne formeront qu'une seule et même race.

Parmi les gens de notre équipage composé de Barabrahs et d'Égyptiens se trouvait un de ces Arabes que la misère avait réduit à se faire matelot:

Ses malheurs n'avaient pas abattu sa fierté;

et il se prenait souvent de querelle avec ses com-

pagnons nubiens qui le raillaient avec esprit pour le punir de ses petites vanités. Ces querelles n'avaient jamais de résultats fâcheux et elles servaient de passe-temps aux marins comme aux passagers. Cequi donnait un grand avantage aux Barbarins, sur leur adversaire, dans leurs discussions sur la prééminence des races, c'est que l'Arabe, malgré son origine, était au moins aussi noir que les plus noirs d'entre ses camarades. Mais ainsi qu'il suffit aux États-Unis d'avoir du sang de nègre dans les veines, quel que soit d'ailleurs le degré de blancheur auquel on est parvenu, pour être l'objet de la répulsion et du mépris public, de même notre Arabe soutenait que, quelle que fût sa couleur, il était plus *noble* que les Nubiens puisqu'il descendait d'une famille primitivement blanche; les Juifs d'Abyssinie, issus des Israélites, qui accompagnèrent la reine de Saba à son retour de Jérusalem, ont la même prétention, quoiqu'ils soient de la même couleur que le reste des Abyssiniens. « Ne vous y trompez pas, me disait dernièrement un de ces juifs africains converti au christianisme, quoique nous vivions au milieu des enfants de Cham le maudit, nous descendons de Sem et nous avons le droit de nous glorifier de notre origine. » Cette

prétention ne devrait-elle pas inspirer de sérieuses réflexions aux moralistes barbares de l'Amérique septentrionale?

Je suivais avec intérêt ces disputes sur les races, espérant saisir quelques traits favorables aux populations noires : mais les Nubiens acceptaient avec une humble résignation la place que leur assignait l'Arabe, dans son classement des couleurs; jamais il ne leur vint à la pensée de vouloir s'égaler aux races blanches pures, et, sans les prétentions de leur compatriote qui les reniait, ils n'auraient jamais songé qu'on pût soulever une pareille question. Mais s'ils ne contestaient pas la supériorité des blancs sur les noirs, ils n'admettaient pas que leur compagnon fût blanc, et c'était là ce qui prolongeait la querelle. Tantôt les Nubiens disaient à l'Arabe que ses aïeux avaient eu moins de mépris que lui pour leur race, puisqu'ils avaient fini par le rendre méconnaissable; d'autres fois, ils lui apportaient un miroir que celui-ci repoussait avec colère; et en le poursuivant de leurs plaisanteries ils lui faisaient expier son orgueil. Un jour que la discussion s'était envenimée et menaçait de se changer en querelle, le bouffon de la cange eut la hardiesse d'appeler la négresse de M. Saint-André, pour la faire

juge du différend qui se termina, comme toujours, à la honte du blanc méconnu. Je profitai de cette circonstance pour faire à la négresse la question suivante: « Si tu avais, lui dis-je, la faculté de choisir ta couleur, préférerais-tu être blanche ou noire?» Mais avec un bon sens qui me déconcerta et qui ébranla un moment mes convictions, elle me répondit: « Je voudrais être blanche si j'étais née au milieu des blancs, et je suis satisfaite d'être noire puisque je suis sans doute destinée à vivre parmi les noirs : et après un instant de réflexion elle ajouta: cependant comme j'appartiens à un maître Européen, j'aimerais mieux être blanche...» Un blanc auquel on aurait fait la même question, n'eût pas hésité sur le choix; hardiment et sans hésitation, il aurait déclaré qu'il préférait être blanc, parce qu'il aurait eu le sentiment vague, ou raisonné, de sa supériorité innée.

Le même vent continuait à souffler : après avoir laissé derrière nous sur la rive gauche le village de Gartas et ses ruines, qu'il fallut encore renoncer à visiter, nous arrivâmes à Tééffah où notre cange s'arrêta quelques instants. Deux petits temples du même style, à moitié détruits et dégradés, attirèrent mon attention. Ils s'élèvent

à peu de distance l'un de l'autre, et sont entourés de débris insignifiants. Le village de Tééffah, comme Déboud et Gartas, est situé sur la rive gauche du fleuve; des groupes de palmiers et de doums dominent ses misérables habitations qui forment un triste contraste avec les monuments de l'antiquité.

C'est surtout en visitant la basse Nubie, dont les débris, à l'exception de ceux d'Ebsamboul, dénoncent pourtant moins de grandeur que ceux du Saïd, qu'on est frappé de la prodigieuse puissance des anciens Égyptiens. Dans un pays peu favorisé de la nature, et qui n'a jamais dû offrir des ressources considérables, ils ont élevé à chaque pas des édifices imposants, des temples majestueux qui ont traversé toutes les époques, résisté à tous les changements, et dont plusieurs sont encore debout malgré les injures des hommes et les désastres des révolutions. Et tandis que ces monuments antiques dont l'origine se perd quelquefois dans la nuit des temps, proclament la gloire d'un grand peuple, il reste à peine quelques vestiges des constructions chrétiennes : cependant le christianisme a longtemps régné dans la Nubie inférieure et en présence des merveilles de l'antiquité païenne, on s'étonne qu'il ait laissé

d'aussi faibles traces de sa longue domination.

A part de vagues traditions, de rares débris et quelques noms qui réveillent des idées chrétiennes, mais qui n'ont plus de signification pour les Barabrahs, rien n'indique aujourd'hui que le christianisme a fleuri en Nubie. Les habitants en ont perdu le souvenir, et soit que la religion de Jésus n'ait pas jeté parmi eux de profondes racines, soit que le mahométisme ait eu la puissance de les extirper entièrement, soit encore que nulle idée grande ne puisse laisser de trace durable dans des esprits simples et bornés, le voyageur attentif ne découvre rien ni dans les mœurs, ni dans les coutumes des Nubiens, qui fasse soupçonner une origine chrétienne.

Nous venions de sortir du village et nous nous disposions à nous embarquer, lorsque la négresse de M. Saint-André, qui, malgré sa cohabitation avec un Européen, n'avait pu se défaire des superstitions de son pays natal, s'approcha de nous suivie d'une jeune Nubienne : celle-ci n'ayant pas osé s'adresser directement au pharmacien, était venue se placer sous la protection de l'esclave et la supplier d'intercéder pour elle auprès de son maître. Elle lui avait raconté que mariée depuis plus de six mois, elle n'était pas encore en-

ceinte et que son mari menaçait déjà de la répudier pour cause de stérilité. Elle se croyait elle-même victime d'un maléfice. Sa position intéressait vivement la négresse qui nous demanda, avec un sérieux comique, s'il ne nous serait pas possible de rompre le charme fatal. M. Saint-André essaya de rassurer et de consoler la jeune mariée en lui disant qu'on ne se désespérait pas ainsi après six mois de mariage, et qu'un moment viendrait peut-être où elle se plaindrait d'être trop féconde : mais elle nous quitta peu satisfaite, et la négresse elle-même tourna le dos à son maître d'un air fort mécontent. Tandis que dans les pays civilisés, les économistes s'effrayent de la fécondité des femmes et de l'accroissement trop rapide de la population, dans les pays barbares, on demande des philtres pour faire des enfants.

IX.

SOMMAIRE.

Désenchantement. — Ecueils. — Kalabcheh l'ancienne Talmis. — Une scène affreuse. — Horreur des Barbarins pour la conscription. — Le paysage change d'aspect. — Dandour. — Misérables habitations des Barabrahs. — Réflexions d'une négresse. — On cherche à suborner l'esclave de M. Saint-André. — Habitude du corps des Barbarins. — Montagnes d'Allaki. — Multiplicité des monuments anciens. — Wady-Séboua. — Ruines chrétiennes. — Korosco. — Moutons de Nubie. — Corvée imposée aux Barabrahs. — Goûts et mœurs des Nubiens. — Deïr et ses environs. — Evasion d'un esclave. — Château d'Ibrym. — Magnificence des temples d'Ebsamboul. — Nouveaux regrets. — Arrivée à Wady-Halfa. — Bonté du climat de la basse Nubie.

CHAPITRE IX.

Il faut le dire avant d'aller plus loin, la Nubie inférieure ne répondait nullement à mon attente: sa population très-intéressante, sans doute, pour ceux qui se livrent d'une manière spéciale à l'étude des races humaines, au point de vue purement matériel, est infiniment moins attachante, envisagée sous le rapport moral : demeurée

étrangère aux progrès des sociétés civilisées, elle a perdu néanmoins la simplicité des peuples primitifs, et on ne rencontre plus même chez elle ces vertus négatives comme l'insouciance et l'ingénuité dont on se plaît à doter les sauvages. Au lieu de cette végétation luxuriante et variée, au lieu de ces ombrages magnifiques qu'on aime à placer sous le ciel des tropiques, dans le voisinage des grands fleuves, la basse Nubie, misérable et dépouillée, ne présente que des tableaux sévères et de tristes aspects. Au milieu de cette terre, pressée de tous côtés par des sables stériles, le voyageur attristé cherche en vain où reposer sa vue. Il ne rencontre que des ruines au milieu de masures, et le Nil, malgré sa puissance fécondante, reste vaincu dans sa lutte avec le désert. Les espérances décevantes qu'on était en droit de concevoir en admirant l'île de Philæ s'évanouissent rapidement ; et jusqu'à ces vieux débris du passé qui ne me semblaient plus à leur place dans ce pays ingrat, tout contribuait à irriter mon impatience et à me faire désirer d'autres régions....

Nous avions quitté Tééffah, et nous poursuivions notre route : le Nil, bordé de montagnes, était couvert de rochers noirâtres, et si le temps

ne nous avait secondés, il nous eût été difficile de les franchir : mais grâce à la brise favorable et à l'habileté du pilote, nous les dépassâmes sans accident, et peu de temps après, nous vînmes mouiller près du village de Kalabcheh, situé sur la rive occidentale du fleuve, et l'un des plus considérables de la Nubie inférieure.

Soit lassitude, après avoir longtemps supporté le fardeau de la grandeur et de la puissance, soit que le paganisme fût seul capable d'exalter et de passionner des natures barbares, la Nubie commença à s'affaisser dès l'apparition du christianisme au milieu d'elle, et ce fut vers cette époque de troubles et de luttes sanglantes, que l'ancienne et célèbre Talmis, aujourd'hui Kalabcheh, cessa de compter parmi les villes nubiennes. Son influence religieuse s'étendait au loin sur les bords du Nil, et sa chute fut un événement important. Il reste encore de Talmis un grand temple qui touche au village, et un autre monument qu'on ne me laissa pas le temps d'aller visiter, et qui s'élève à quelque distance, sur les confins du désert. De toutes parts la terre est semée de débris. Le temple, appuyé contre une montagne, est entouré d'une muraille épaisse. Il est soutenu par de belles co-

lonnes, et les peintures sont encore d'une fraîcheur admirable.

J'avais rapidement visité ce temple et je me disposais à rentrer dans la barque, lorsque je fus retenu par des cris déchirants qui semblaient partir du pied de la montagne; je me dirigeai aussitôt de ce côté, et un spectacle affreux s'offrit bientôt à mes regards. Plusieurs jeunes femmes, dans une attitude désespérée, et tenant entre leurs bras des enfants ensanglantés, poussaient des cris lamentables et confondaient leurs larmes avec les vagissements de ces petits malheureux. Quelques vieillards calmes et résignés, les grands-pères des enfants, semblaient adresser à ces femmes des paroles d'encouragement et de consolation. Je venais de me mêler à ce groupe désolé, sans qu'on eût paru faire attention à ma présence; mais impatient de connaître la cause d'un aussi grand désespoir, j'interrogeai l'un des vieillards : — Un grand malheur est sans doute venu fondre au milieu de vous, lui dis-je, puisque la douleur est ici générale? — Ces jeunes mères, me répondit gravement le vieux Nubien, viennent de couper elles-mêmes l'index de la main droite à tous leurs enfants mâles pour les rendre impropres au service militaire : ces douleurs présentes

leur épargneront de grands chagrins à venir : Allah est juste et miséricordieux. »

Je frissonnai d'horreur en entendant ces paroles, et si je n'avais vu de mes yeux les mains sanglantes de ces enfants à la mamelle, je n'aurais pu croire à tant de barbarie. Je fus saisi d'un sentiment de terreur et de pitié en voyant encore sur une pierre l'instrument tranchant qui avait servi à cette affreuse opération. Les bourreaux et les victimes mêlaient leurs larmes, et cherchaient leur consolation dans de mutuelles caresses, car les bourreaux étaient les mères et les victimes leurs enfants. Rien n'était plus capable qu'une pareille scène de donner la mesure de l'insurmontable aversion des Nubiens pour le métier des armes, et de l'effroi que la seule pensée d'une conscription, même lointaine, inspirait à la population tout entière. Les malheureuses femmes qui, dans leur cruelle prévoyance, avaient eu l'horrible courage d'accomplir un acte aussi barbare se lamentaient, souffraient, mais elles n'éprouvaient ni remords, ni repentir; profondément convaincues qu'elles avaient agi dans l'intérêt à venir de leurs fils, on comprenait, malgré leurs vives angoisses, qu'en pareille circonstance, elles n'hésiteraient pas à recommencer.

Elles se soumettaient, elles et leurs enfants, à une rude épreuve, mais leurs enfants ne connaîtraient jamais les inexprimables douleurs d'un exil éternel, et elles n'auraient pas elles-mêmes le chagrin de les perdre au moment où leur appui et leur secours leur devenaient nécessaires. D'autres enfants, mutilés depuis quelque temps et dont les plaies étaient cicatrisées, jouaient sur les genoux de leurs mères qui joignaient leurs consolations à celles des vieillards.

La plupart des femmes réunies en ce lieu avaient vu leurs maris et leurs frères violemment arrachés de leur village par les soldats de Méhémed-Ali, et transportés au Caire ou à Alexandrie. Les uns, destinés à aller grossir les rangs de l'armée régulière, avaient été enrégimentés; les autres, ceux qui, dans l'espoir d'être exemptés du service militaire, n'avaient pas craint de se mutiler eux-mêmes, avaient été envoyés aux galères. Jamais le pacha d'Égypte ne s'était montré plus impitoyable qu'envers les habitants de la Nubie : tout homme en état de porter les armes avait été saisi et conduit enchaîné à sa destination : il n'y avait eu ni faveur, ni exception pour personne. Quelques jeunes gens, afin d'échapper à cet exil sans fin, dont la perspective les effrayait, avaient

été jusqu'à se couper un pied ou une main, mais cet affreux sacrifice ne les avait pas préservés du malheur qu'ils redoutaient. Méhémed-Ali, dans le but de prévenir ces cruelles mutilations, et pour bien faire comprendre à ceux qui s'en rendaient coupables qu'ils ne parviendraient pas à se dérober à leur destinée, avait peuplé les prisons et les bagnes de ces malheureux estropiés : dans toute la Nubie, la terreur était à son comble et la désolation était générale. Ce fut alors qu'inspirées par leur désespoir, les femmes conçurent et exécutèrent le projet de mutiler elles-mêmes leurs enfants mâles pour les soustraire à la tyrannie du vice-roi. La peur de la conscription avait donné à ces infortunées une vertu que les Orientaux ne connaissent guère, la prévoyance. Ces femmes désolées avaient, en outre, trouvé le seul moyen de mettre un terme, dans l'avenir, à la dépopulation effrayante de leur pays. On pouvait bien enrôler, malgré eux, les hommes valides, et condamner à l'exil ceux qui s'étaient eux-mêmes privés de leurs membres; mais comment oser s'en prendre à des êtres mutilés à leur insu, et pouvait-on les rendre solidaires des actions de leurs mères? Les soldats chargés d'exécuter les ordres du pacha s'étaient arrêtés effrayés devant de sem-

blables manifestations ; ils avaient bien cherché, dans le principe, à s'opposer à ces actes de barbarie, mais il aurait fallu mettre un garde dans chaque maison, et l'on comprendra aisément que, pour se ménager la ressource de deux ou trois régiments à vingt ans de là, le vice-roi ne fût pas disposé à s'armer de précautions aussi ruineuses. L'énergique cruauté de ces femmes avait valu aux Nubiens épuisés quelques moments de répit.

Nous quittâmes Kalabcheh : le vent nous poussait toujours : jamais, depuis notre départ du Caire, nous n'avions rencontré une brise favorable aussi constante. Après quelques heures de navigation, la campagne changea d'aspect ; les rives du Nil, jusque-là si mornes et si stériles, semblèrent s'épanouir, les terrains fertiles et cultivés se déployèrent sur une plus grande étendue, la végétation devint plus riante et les ombrages moins rares : par cette raison, qui fait que le voyageur fatigué s'extasie en présence d'une eau vive protégée par quelques palmiers dans le fond du désert, ou à la vue d'une île couverte d'algues marines et perdue au milieu de l'Océan, par cette raison, dis-je, le paysage qui, absolument parlant, n'offrait rien de remarquable, me parut

enchanteur. Nous avancions avec rapidité, et en peu de temps nous passâmes de Kalabcheh à Dandour, dont le temple, assez bien conservé, s'élève au milieu d'autres débris sur la rive gauche du fleuve.

Les villes florissantes qui couvraient jadis les bords du Nil dans la basse Nubie ont été remplacées, non pas même par des villages, mais par de misérables hameaux misérablement peuplés. En voyant tant de monuments antiques se succéder à de si fréquents intervalles, on espère toujours qu'il surgira enfin quelque cité du sein de ces vastes ruines, mais on marche de déception en déception, et on ne rencontre de toutes parts que de pauvres cabanes, qui nous sembleraient indignes d'abriter nos troupeaux.

Pour profiter de la brise, nous partîmes de Dandour, après une station de quelques minutes : nous dépassâmes, sans nous y arrêter, le temple de Kircheh, l'un des plus remarquables de la Nubie, et nous vînmes mouiller en face du village de Dekkeh. La négresse de M. Saint-André, qui avait l'intention d'aller à terre, s'était parée de ses plus beaux habits. J'ai dit plus haut, en parlant des races noires, qu'il était faux que, pour des nègres, la perfection consistât à avoir des lè-

vres énormes et un nez très-écrasé : l'esclave du pharmacien, glorieuse de sa brillante parure, posait depuis longtemps devant un miroir de petite dimension, qui, malheureusement, ne lui permettait de se voir qu'en détail. Après avoir admiré, avec une satisfaction naïve, la richesse de ses atours, elle regarda son visage, et ne put s'empêcher de faire une moue des plus significatives : elle se pinça les lèvres, pressa son nez avec ses doigts : —Voilà qui gâte tout, dit-elle en se tournant vers nous et en essayant de sourire pour dissimuler un peu son vif mécontentement; pas de nez et trop de lèvres : comment faites-vous dans votre pays, ajouta-t-elle en s'adressant à moi, pour avoir des cheveux si longs et si doux? Il faut convenir que le monde est bien extraordinaire.

— Il est probable, lui dis-je, que tu n'aurais pas songé à faire ces observations, si tu avais toujours vécu parmi des nègres.

— Peut-être, répondit-elle d'un air soucieux : cependant mes compatriotes n'ignorent pas qu'il existe des races blanches dont ils disent beaucoup de mal, sans doute par jalousie et pour se consoler d'être noirs.

La négresse jeta de nouveau les yeux sur ses belles

parures, et retrouvant aussitôt sa gaieté : « Qu'importe la couleur, reprit-elle, blancs ou noirs, nous sommes tous les enfants d'Adam et les esclaves d'Allah, allons à terre et ne parlons plus de nous. » En même temps elle abandonna la cange, et, impatiente de se faire admirer, elle se dirigea vers le village où nous la suivîmes.

L'esclave de M. Saint-André portait le costume des grandes dames du Caire : dès que les Barabrahs de Dekkeh l'aperçurent, elle devint le centre d'un rassemblement d'hommes et de femmes, dont la surprise et l'admiration durent singulièrement flatter son amour-propre. Les Nubiennes examinaient une à une, avec une curiosité envieuse, les diverses pièces de sa toilette, et s'étonnaient qu'une négresse, une femme qui, dans leur esprit, occupait le dernier rang dans la hiérarchie humaine, eût pu arriver à une pareille fortune : « Ta destinée a été heureuse, lui disait l'une d'elles en touchant de ses mains les étoffes soyeuses et les bracelets d'or, ton maître doit être bien riche ou bien amoureux. »

Nous laissâmes Zennab (c'était le nom de l'esclave) jouir seule de son triomphe : M. Saint-André s'assit à l'écart à l'ombre d'un palmier, et j'allai visiter le temple de Dekkeh. Ce monu-

ment, comme tous ceux qu'on rencontre depuis la première cataracte, s'élève sur la rive gauche du fleuve. A partir du Caire, nous avons vu les principales villes d'Égypte et la plupart des édifices antiques bâtis sur la même rive. Cette préférence, qui s'explique naturellement, ainsi que je l'ai déjà dit, dans le pays compris entre Assouan et les pyramides, est plus difficile à justifier dans la Nubie où les deux rives sont également infertiles. Peut-être, en construisant leurs monuments et leurs villes sur la rive occidentale, les anciens possesseurs de la contrée ont-ils eu pour but d'opposer une première barrière aux tribus redoutables et ennemies qui vivent dans le vaste désert, à l'orient du Nil, et qui ne pouvaient pénétrer dans leurs établissements qu'après avoir franchi le fleuve.

Si le temple de Kircheh est un des plus importants de la basse Nubie, celui de Dekkeh en est le mieux conservé : il est d'une dimension imposante et remonte à une haute antiquité : lorsque le christianisme s'introduisit en Nubie, le temple païen fut converti en église, et, au milieu de figures emblématiques et de caractères mystérieux, on remarque des images de saints grotesquement dessinées et plus grotesquement coloriées.

Quand je me rapprochai de la négresse, la scène avait changé : un dédain cruel avait succédé à l'admiration dont elle avait été l'objet. Les noirs en général ne sont pas fanatiques, mais comme toutes les natures faibles, ils se laissent facilement entraîner au mal. Parmi les Barbarins attroupés autour de l'esclave, se trouvait un hadji (pèlerin), qui avait rapporté de la Mecque ces idées étroites et cette intolérance affectée qui distinguent la plupart des musulmans. Selon lui et ses coreligionnaires, tous les noirs, sans exception, appartenaient ou devaient appartenir à l'islamisme, le chrétien possesseur d'une esclave de cette couleur, empiétait sur leurs droits, et était à leurs yeux un grand coupable. Quoique l'esclave soit partout une propriété sacrée, les mahométans ne négligent jamais d'exciter à la fuite ceux qui ont des infidèles pour maîtres : dans plusieurs provinces soumises à leur domination, il est défendu aux chrétiens d'en acheter, et ceux qui en possèdent sont obligés de s'en défaire. Dans aucun pays, les bons musulmans ne voient jamais sans un vif déplaisir, un esclave noir passer entre les mains d'un infidèle, et le vendeur et l'acheteur ont alors une part égale à leur mépris ; le pèlerin de Dekkeh, comme tous

ceux qui ont accompli le pieux voyage de la Mecque et de Médine, et qui habitent parmi les noirs, jouissait dans son village d'une immense considération et d'une grande influence. Jaloux, sans doute, de ne plus être en ce moment l'objet exclusif de l'attention de ses compatriotes, il voulut se venger de leur indifférence à son égard, en essayant de troubler la joie innocente de Zennab. Il commença par lui insinuer que sa cohabitation avec un Européen était un crime devant les hommes et devant Dieu, et qu'elle en serait punie tôt ou tard. Si tu as encore dans ton cœur, ajouta-t-il à haute voix, pour se faire entendre des assistants, les sentiments d'une bonne musulmane, hâte-toi d'abandonner ton maître, viens dans nos maisons, tu y trouveras asile et protection. Nous saurons te dérober aux recherches des infidèles, et tu seras libre comme nous. Sans doute tu ne trouveras pas ici de riches parures et des habits de soie comme ceux que tu portes, mais tu vivras au milieu de bons musulmans, au lieu d'être l'esclave de ces chiens de chrétiens. » Ces paroles furent accueillies avec d'autant plus de faveur, que les femmes n'avaient pas vu sans envie, le beau costume de la négresse. Celle-ci, reconnaissante envers son maître, avait cru de-

voir le défendre, et les Nubiennes, satisfaites de pouvoir l'humilier, se montrèrent impitoyables. Excitées par le hadji, elles l'accablèrent d'invectives et la laissèrent seule comme une pestiférée. Zennab, stupéfaite et désolée, avait les larmes aux yeux, et lorsque j'arrivai près d'elle, j'entendis le pèlerin, qui s'était retiré le dernier, lui dire d'un air triomphant : « Voilà ce qu'on gagne à préférer les infidèles aux vrais croyants. » En voyant le visage de l'esclave, je n'eus pas de peine à comprendre ce dont il s'agissait, et m'élançant aussitôt vers l'insolent, qui hâtait le pas depuis qu'il m'avait aperçu, je lui appliquai un vigoureux coup de cravache à travers le corps, en lui disant à mon tour : « Voilà ce que gagne un vrai croyant à venir insulter la femme d'un infidèle. » Je m'exposais sans doute en frappant un homme que tout le monde respectait à Dekkeh ; mais dans le Levant, un acte énergique est rarement compromettant, et on y a même une haute opinion de celui qui se croit assez fort pour se faire justice lui-même. Dans l'idée des Nubiens, je devais être un puissant personnage, puisque j'avais osé m'attaquer à un musulman qui était allé à la Mecque ; aussi le hadji furieux, mais déconcerté, se contenta-t-il de me jeter un regard plein de haine et

il continua à s'éloigner en maugréant. Cette manière d'apprécier les actions d'autrui, ne fait pas l'éloge du courage des Orientaux ; des hommes, en effet, persuadés qu'on ne peut se montrer brave et hardi, que lorsqu'on est assuré de l'impunité, et qu'on sait d'avance qu'on ne rencontrera pas de résistance sérieuse, ont-ils le véritable sentiment de la bravoure et de la hardiesse?

M. Saint-André s'était endormi à la place où je l'avais laissé : lorsque Zennab lui eut fait part de l'insulte qu'elle venait de recevoir, le pharmacien voulut aller porter plainte au cheikh de l'endroit, mais je lui fis comprendre qu'il pouvait se contenter de la satisfaction que je m'étais donnée moi-même, et nous ne songeâmes plus qu'à continuer notre route.

A Dekkeh, comme dans les autres villages nubiens où nous nous étions déjà arrêtés, je fus frappé de la légèreté et de la désinvolture des Barabrahs. Il y avait dans leur démarche et dans tout leur maintien une aisance remarquable, et la souplesse de leurs membres donnait à tous leurs mouvements une grâce particulière. On connaît le talent naturel des noirs à faire ressortir avantageusement les costumes les plus simples et les plus misérables, et l'on sait, par exemple, qu'a-

vec une corde ils ont l'adresse de confectionner un gracieux turban; les Nubiens ne font pas exception à cette règle générale parmi les races de leur couleur, et ils tirent tout le parti possible des étoffes grossières dont ils se couvrent. J'ai déjà dit que l'ampleur des vêtements était une des causes de la facilité des accouchements en Egypte. Un autre résultat non moins important, dû également à la manière dont les Barbarines se vêtent, c'est qu'il n'y a pas dans leur pays un seul enfant contrefait : je n'ai vu en Nubie ni bossus ni boiteux de naissance.

Nous laissâmes derrière nous, sur la rive orientale, les montagnes d'Allaki, autrefois célèbres par les mines d'or et d'émeraudes renfermées dans leurs flancs. Méhémed-Ali, qui est allé au-devant de toutes les exploitations, a envoyé plusieurs fois des ingénieurs sur les lieux pour sonder le terrain; mais le vice-roi espérait des résultats immédiats et s'attendait à des bénéfices considérables; trompé dans son attente, et obligé d'ailleurs de parer à des dépenses plus urgentes, il abandonna cette entreprise, et depuis longtemps ces mines précieuses, qui faisaient autrefois la richesse des habitants du désert, ont cessé d'être exploitées. Le voisinage de ces mon-

tagnes avait fait donner à la ville de Bérénice, sur la mer Rouge, le surnom de *Panchrysos*, toute d'or.

Jamais pays plus pauvre n'avait réuni plus de riches antiquités que la basse Nubie. Les temples que je laissais en arrière avaient à peine disparu que j'en découvrais de nouveaux en regardant devant moi. L'Egypte, tant de fois ravagée, a vu un grand nombre de ses monuments bouleversés et détruits, tandis que la Nubie, protégée par sa stérilité, et moins exposée par sa situation aux dévastations de conquérants barbares et de voyageurs avides, montre encore à leur place, avec un juste orgueil, les restes, dégradés mais imposants, de la plupart de ses vieux édifices que le temps, trop bien secondé par l'ignorante incurie des indigènes, n'a pas toujours épargnés.

A peu de distance de Dekkeh, nous passâmes devant un temple appuyé sur des colonnes, et qui semblait sur le point de s'écrouler; on eût dit qu'il se soutenait par miracle, et il n'eût sans doute pas fallu la force d'un Samson pour ébranler et renverser l'édifice abandonné.

Nous entrâmes bientôt dans l'Wady-Séboua, où la langue arabe est généralement parlée jusqu'au village de Korosco, que nous ne tarderons pas à rencontrer sur notre route. Sur une plage

stérile, au milieu de sables dorés, éclairés par un beau soleil levant, nous vîmes encore s'élever un temple antique, et, à notre approche, deux jolies gazelles, qui étaient venues se désaltérer dans le fleuve, sortirent des ruines, s'élancèrent légères et bondissantes, et disparurent dans le désert. Ce fut une gracieuse apparition dans ces lieux sauvages et tristes, je suivis longtemps des yeux ces charmantes bêtes, qui se retournaient en fuyant et qui ne paraissaient pas très-rassurées, malgré nos dispositions pacifiques. Sur la rive droite se trouve le village de Séboua, qui entretient des relations directes avec les régions supérieures. C'est dans cette partie de la Nubie qu'on rencontre le plus fréquemment des traces du passage du christianisme dans cette contrée. Des églises ruinées au milieu des ruines du paganisme, des figures de saints, du Christ ou de la Vierge-mère, rappellent au voyageur les révolutions successives qui se sont accomplies sur cette terre déshéritée.

Nous atteignîmes Korosco, situé sur la même rive que Séboua : ce village sert de rendez-vous aux caravanes de Berber et du Sennâr; il a donné son nom au désert effroyable et tristement célèbre auquel il confine et dont j'aurai plus tard à

entretenir mes lecteurs. Dans les environs de Korosco, un berger nubien poussait devant lui un petit troupeau de chèvres et de moutons. Ces moutons à poil ras et sans laine avaient une physionomie toute particulière et ne ressemblaient en aucune façon aux moutons de nos pays froids. Quelques-uns d'entre eux avaient de si grands rapports avec les chèvres au milieu desquelles ils paissaient, qu'il était difficile de décider, au premier abord, à laquelle des deux espèces ils appartenaient, et on était tenté de croire qu'ils étaient le produit d'un croisement.

Toujours favorisés par la brise, depuis notre départ de Philæ, notre navigation avait été jusqu'alors monotone et sans intérêt : les matelots n'avaient jamais été obligés de remorquer l'embarcation, et il avait fallu renoncer à ces promenades sur les bords du Nil, qui varient si agréablement le voyage et offrent tant de distractions. Malgré le courant, nous avions rapidement franchi les distances, et à peine si nous avions pu nous arrêter quelques heures dans les principaux villages de la route. Quoique le vent soufflât dans la même direction, quand nous quittâmes Korosco, un brusque détour du Nil nous le rendit contraire et il fallut recourir aux haleurs : le fleuve était

en outre semé d'écueils et d'îlots, et la navigation devenait difficile. Dans ces parages, les habitants sont dans l'obligation de remorquer les barques de l'administration, et il est rare que les particuliers ne cherchent pas à profiter de cet avantage en se faisant passer pour des employés du gouvernement. M. Saint-André était au service du pacha, nous avions donc le droit de réclamer l'assistance des indigènes pour haler notre cange. Le reïs était Égyptien, il se trouvait en pays conquis, et il traitait les Barbarins comme les vainqueurs barbares ont l'habitude de traiter les vaincus, c'est-à-dire sans ménagement, et avec brutalité. Les hommes qui traînent les barques se relèvent de distance en distance, et quand ils ont fait leur tâche on les renvoie dans leur village, en leur appliquant quelques coups de corde en forme de remerciement. Aussi, dès que les laboureurs nous apercevaient, ils abandonnaient leur travail et se sauvaient sur les montagnes pour esquiver une corvée qu'on avait su leur rendre insupportable en ajoutant les coups à la peine. La manière brutale dont notre reïs abusait de ses droits, provoqua plusieurs scènes violentes, qui faillirent lui coûter cher, et qui cependant ne le corrigèrent pas.

Un peu au-dessus de Korosco, nous avions à recruter de nouveaux haleurs : les rives du Nil étaient désertes, et je ne comprenais pas comment il nous serait possible de remplacer les hommes que nous venions de renvoyer. Je n'avais pas encore vu de paysage plus désolé; cependant, en regardant avec attention, on apercevait à une petite distance du fleuve, au milieu d'un sol aride, un pauvre hameau, qui semblait se confondre avec les sables environnants : il fallait bien connaître le pays pour être certain qu'on trouverait des êtres vivants dans un pareil lieu. Le reïs, suivi de deux matelots, se dirigea vers les habitations : à leur approche, nous vîmes les hommes sortir un à un de leurs demeures et s'enfoncer dans le désert, armés de leurs lances et de leurs poignards. Lorsque nos gens arrivèrent dans le hameau ils n'y trouvèrent plus que des femmes, dont la plupart allaitaient leurs enfants. Nos marins furieux, eurent d'abord la pensée de poursuivre les fuyards, mais ils auraient probablement perdu leurs peines, et ils préférèrent arracher de leurs maisons et entraîner vers le rivage, de faibles femmes incapables de leur opposer une grande résistance : « Puisque vos maris redoutent la fatigue, leur dit le reïs désappointé, levez-vous

et venez à leur place ; et comme ces femmes n'obéissaient pas assez promptement, on les accabla d'injures et de coups, et les matelots les chassèrent devant eux jusqu'au fleuve, en continuant à les poursuivre de leurs mauvais traitements. Ces malheureuses, obligées d'emporter avec elles leurs enfants, s'efforçaient d'une main de traîner notre barque et de remplir une tâche que notre équipage trouvait trop rude pour lui. C'était un spectacle honteux, affligeant, et on se sentait ému de pitié à la vue de ces tristes victimes de la brutalité humaine.

Une scène nouvelle et d'un caractère tout différent, nous attendait encore sur notre route : lorsqu'on crut le moment favorable pour remplacer nos faibles remorqueurs, on permit à ces femmes épuisées de lassitude et le front ruisselant de sueur, de regagner leur village, et nos matelots tombèrent à l'improviste sur un petit groupe de Barabrahs réunis autour d'une sakie : ces hommes, surpris avant d'avoir eu le temps de songer à la fuite, se redressèrent vivement, et dégaînant leurs poignards enfermés dans de petits fourreaux attachés à leur bras gauche, audessus du coude, selon l'usage du pays, ils déclarèrent au reïs qu'il pouvait poursuivre son voyage,

mais que ce ne serait pas avec leur secours : « Si vous êtes fatigués, ajoutèrent-ils, reposez-vous avec nous, et si vous êtes pressés, remorquez vous-mêmes votre cange ; mais si vous avez cru pouvoir nous traiter comme des femmes, vous vous êtes trompés, et en même temps ils firent reluire leurs poignards acérés. Notre reïs, encore irrité du peu de succès de sa dernière démarche, et persuadé d'ailleurs qu'il n'avait affaire qu'à des fanfarons, eut l'imprudence de frapper celui d'entre eux qui se trouvait à sa portée. Mais à peine avait-il levé le bras, que le plus jeune des Nubiens se précipita sur lui et le blessa d'un coup de poignard. Très-heureusement la blessure était légère, mais à la vue du sang qui coulait, les Barbarins se dispersèrent, et le reïs et ses matelots, au lieu de chercher à se venger, se retirèrent timidement. Ils eurent même la lâcheté de courir après les femmes qu'ils venaient de congédier et qui s'acheminaient à petits pas vers leurs demeures. Ils les auraient peut-être ramenées, si leurs maris qui les avaient sans doute suivies de loin, et qui s'avançaient à leur rencontre, ne fussent venus à temps à leur secours. Le reïs s'était embarqué ; les matelots, devenus plus prudents après une première leçon, n'osè-

rent pas insister, et les femmes furent libres de s'en retourner avec leurs maris.

Depuis quelque temps nous ne rencontrions plus de soldats du vice-roi; la plupart des misérables hameaux, situés au-dessus de Séboua, étaient gouvernés par des cheikhs indigènes, auprès desquels il eût été inutile d'aller réclamer, et pour ne pas perdre une journée en démarches vaines, nous nous embarquâmes, et nos matelots remorquèrent eux-mêmes la cange, espérant être plus heureux en avançant. Ainsi que je l'ai dit, la blessure du reïs était légère : ce n'était qu'une égratignure et son épaisse ceinture l'avait peut-être préservé du coup mortel : il n'avait pas assez de malédictions pour la race barbarine dont il jurait de tirer tôt ou tard une vengeance éclatante.

Nous ne tardâmes pas cependant à trouver des haleurs complaisants et vigoureux qui nous firent regagner une partie du temps perdu ; les matelots, chargés de les seconder, mais qui se bornaient à les surveiller, ne les traitaient pas autrement que des bêtes de somme. Loin de leur savoir gré de leurs bonnes dispositions, ils ne cessaient de les gourmander et de les menacer; et s'ils se permettaient de ralentir leur marche

pour respirer un instant, les coups de corde pleuvaient aussitôt sur leurs épaules, jusqu'à ce qu'ils eussent repris leur train accoutumé. Leur résignation me parut au-dessus ou au-dessous des forces humaines, et ces haleurs étaient cependant de la même famille que ceux qui nous avaient si rudement accueillis quelques heures auparavant!

Nous voyageâmes ainsi jusqu'à Deïr changeant souvent de remorqueurs, ayant tantôt affaire à des esclaves soumis et résignés, tantôt à des hommes récalcitrants et difficiles à conduire. Les derniers qui nous prêtèrent leur assistance s'exécutèrent de fort bonne grâce, et sans la brutalité de nos matelots, nous n'aurions eu probablement qu'à nous louer de leur vigueur et de leur zèle: mais au moment où nous venions de franchir un passage difficile, les haleurs, qui avaient eu à lutter de toutes leurs forces contre la rapidité du courant, s'arrêtèrent un instant pour reprendre haleine et essuyer la sueur de leur visage. Les matelots, qui marchaient à leurs côtés sans prendre aucune part à leurs fatigues, trouvèrent mauvais qu'on osât se reposer sans leur permission, et ils ne craignirent pas de les frapper à coups redoublés, en leur adressant les injures les plus

grossières. Les Barabrahs révoltés de cette indignité, lâchèrent la corde, repoussèrent violemment nos marins bien inférieurs en nombre, et se dispersèrent dans la campagne. La cange abandonnée redescendait le courant, et les matelots, obligés de la retenir, ne purent se mettre à la poursuite des fugitifs qui eurent bientôt disparu. L'équipage se vit encore contraint de traîner lui-même la barque, et ses haltes fréquentes et forcées durent lui faire comprendre que ce n'était pas sans nécessité que les remorqueurs demandaient quelquefois qu'on les laissât respirer.

Mon passage dans la Nubie inférieure a été si rapide, qu'il y aurait présomption de ma part à vouloir porter un jugement sur les mœurs et les coutumes de ses habitants, et à trancher telle ou telle question, comme je l'eusse fait sans doute si j'avais écrit mon voyage immédiatement après l'avoir accompli. A cette époque, je n'aurais pas hésité à déclarer que les jeux, les danses et la plupart des plaisirs qui passionnent les Orientaux en général, et les noirs en particulier, avaient peu d'attraits pour les Barbarins. En effet, soit que le hasard m'ait mal servi, soit que les Nubiens établis entre la première et la seconde ca-

taracte, ne partagent pas entièrement les goûts de leurs voisins, je n'ai pas eu une seule fois l'occasion d'assister à une de ces réunions joyeuses si fréquentes en Egypte et dans la haute Nubie. Je n'ai pas séjourné plus longtemps dans le Saïd que dans la Nubie inférieure, le Saïd n'était pas dans une situation plus prospère que le pays des Barabrahs, et cependant je me suis arrêté plus de vingt fois dans la haute Egypte devant des groupes de danseurs ou de danseuses, et de toutes parts, sur les bords du Nil, nous entendions de gais refrains et le bruit du tarabouka. N'est-il pas étrange que la basse Nubie ne m'ait rien offert de semblable? Je sais bien que quelques semaines ne suffisent pas pour connaître et juger un peuple, et surtout un peuple qui nous est étranger à tant d'égards. Mais ne serait-il pas possible que les Barbarins, vivant au milieu d'une nature sévère, dans un pays inculte et sablonneux, participassent du caractère un peu rude des enfants du désert avec lesquels ils ont d'ailleurs de si fréquents rapports?

Les femmes des Noirs passent pour avoir des mœurs faciles, et cela est vrai en général; elles résistent rarement à l'appât d'un colifichet de leur goût, et le peu d'importance qu'elles atta-

chent aux relations intimes des sexes expliquent suffisamment cette facilité. Les femmes des Barabrahs font peut-être exception à cette règle, et on assure que leurs maris n'ont qu'à se louer de leur fidélité. Nos matelots, qui étaient de francs libertins et qui n'auraient pas mieux demandé que de pouvoir porter le trouble dans les ménages, se plaignaient souvent de leur sévérité et regrettaient l'Egypte. Quoique les Barbarines ne fassent aucune difficulté de sortir de leurs demeures, le visage découvert, leur réserve et leur timidité imposent au libertinage ; on craindrait de les offenser et on est certain de les effaroucher en agissant librement avec elles.

Nous approchions de Deïr : les bords du Nil mieux cultivés, des groupes de mimosas et de dattiers aux fruits justement estimés, annonçaient le voisinage de la *Cité* nubienne. Au milieu d'une population noire soumise à la domination turque, notre couleur ne devait pas produire et ne produisait pas en effet une grande impression : cependant les habits francs que je portais encore, excitaient une vive curiosité et il était aisé de comprendreque s'il était venu d'autres Européens en Nubie, ils ne l'avaient pas visitée avec le

costume de leur pays natal. Une chose curieuse pour moi-même, c'était l'effroi que ce costume inspirait aux animaux et principalement aux bœufs et aux chevaux. Je n'exagère pas en assurant que la terreur donnait à leur regard une expression intelligente : ceux qui paissaient comme ceux qui travaillaient, tous s'interrompaient aussitôt, me suivaient des yeux d'un air effaré, et ne reprenaient leurs fonctions qu'après m'avoir perdu de vue.

Avec l'idée qu'on se fait en Europe de la première ville d'un royaume, la qualification de capitale appliquée à Deïr serait dérisoire : Deïr, la première ville de la basse Nubie, ne soutiendrait pas la comparaison avec le moindre village de France; ses maisons sont bâties en terre glaise comme celles des derniers hameaux nubiens, et on n'y trouve pas plus de ressources que dans les autres stations de la route. Deïr ne supporte pas un examen détaillé, mais son ensemble est aussi gracieux que pittoresque : après avoir traversé les mornes paysages de la Nubie inférieure, l'aspect de Deïr, qui tranche d'une manière si agréable avec les villages environnants, surprend et séduit le voyageur. L'intérieur de la ville comme ses abords sont plantés de palmiers

qui dominent et ombragent la plupart des habitations, et d'innombrables tourterelles perchées sur la cime des arbres, font entendre leur doux ramage. Deïr, enfermée entre le Nil et un bloc de montagnes rocheuses est environnée de sables : derrière ces montagnes, se déploie le désert dont cette capitale est une des plus charmantes oasis. La population de Deïr s'élève à environ deux mille âmes. La ville possède un petit khan.

Ainsi que je le supposais, au commencement de ce chapitre, il paraît certain que le paganisme avait seul la puissance de passionner les dominateurs de la Nubie. Le christianisme, comme nous l'avons vu, a laissé dans le pays peu de traces de son passage, et si un jour le mahométisme était remplacé par quelque autre religion, on n'y rencontrerait pas sans doute un seul vestige de sa domination. De Syène à Wady-Halfa, il n'y a qu'une mosquée et il est inutile d'ajouter que c'est à Deïr, dans la capitale, qu'elle se trouve. Dans les autres villages, les fidèles se réunissent pour prier dans une enceinte circonscrite par un mur en pierre sèche d'un pied de hauteur : si les habitants avaient eu l'idée de convertir les vieux temples en églises et plus tard en mosquées, il les eussent peut-

être préservés de la destruction qui les menace.

C'est dans les flancs de la montagne qui abrite la ville du côté du désert, que sont creusés les anciens monuments de Deïr : un temple, remarquable surtout par les difficultés de l'exécution et des catacombes pratiquées dans le roc, travaux de géants devant lesquels recu leraient les hommes de nos jours, attirèrent mon attention. La ville de Deïr est bâtie sur la rive droite du fleuve.

Au moment où nous débarquâmes, toute la population était en émoi : une cange chargée d'esclaves et arrivée de la veille de Wady-Halfa était mouillée à côté de la nôtre : un grand nombre de Barbarins parmi lesquels se trouvait le kachef lui-même, étaient réunis sur le rivage autour des jellabs qui, tour à tour, se lamentaient et vociféraient en gesticulant : un de leurs esclaves mâles avait disparu, et ils accusaient hautement les habitants d'avoir favorisé sa fuite. L'accusation était fondée ; les marchands réclamaient impérieusement l'intervention du kachef, et le menaçaient de porter plainte au pacha en arrivant au Caire, si l'esclave ne leur était rendu avant leur départ. Le gouverneur, qui n'était pas complice de cette disparition, se trou-

vait fort embarrassé : il avait déjà recouru, mais sans succès, à la dernière raison des Orientaux, c'est-à-dire à la bastonnade, et il ne savait plus quel moyen employer : l'esclave qui causait ce tumulte et ces embarras était un Nubien de Deïr. Depuis longtemps, il avait été enlevé à sa famille, à sa mère, encore vivante, et, par un singulier concours de circonstances, il avait été ramené dans son pays natal et exposé en vente au milieu de ses compatriotes par des jellabs qui ne connaissaient pas son origine. Parmi les curieux qui accourent toujours en foule au-devant d'une caravane nouvellement arrivée, se trouvait un ancien ami de l'esclave que celui-ci reconnut aussitôt. Profitant d'un moment où ses maîtres, occupés ailleurs, ne pouvaient surveiller ses mouvements, il fit signe à son compatriote d'approcher et lui déclara hardiment qu'il était dans l'intention de s'évader et qu'il lui serait facile d'exécuter son projet, si ses frères consentaient à le seconder. « Le destin veut que je sois libre, poursuivit-il, puisqu'il m'a ramené au milieu de vous, j'espère que vous ne m'abandonnerez pas à moi-même et que votre secours ne me manquera pas. L'habitant de Deïr, qui avait à son tour reconnu l'esclave, lui promit de ne rien négliger pour le ren-

dre à la liberté, et afin de ne pas éveiller de soupçons, il adressa la parole à quelques-uns des compagnons d'infortune de son compatriote, et après avoir échangé avec son ami des signes d'intelligence, il s'éloigna lentement.

A peine rentré dans la ville, il s'empressa de faire part de sa découverte aux nombreux parents du captif ; une petite conspiration fut aussitôt organisée : vers le soir, les jellabs furent attirés dans les maisons de Deïr sous divers prétextes, et lorsque les esclaves confiés à la surveillance d'un vieil et fidèle serviteur furent endormis, le Nubien fut enlevé et les plus actives recherches n'avaient pu le faire découvrir : on était seulement parvenu à savoir que le fugitif, dont on cherchait les traces, était originaire de Deïr, et l'on supposa naturellement que ses parents devaient connaître sa retraite. Ce fut donc contre eux que le kachef commença à sévir; mais, ainsi que je l'ai déjà dit, les premières rigueurs n'aboutirent à rien. La mère de l'esclave qui, malgré son âge avancé et sa faiblesse, avait joué un rôle actif dans cette conspiration de famille, avait été vainement torturée. Les marchands qui ne voulaient pas renoncer à l'espoir de ressaisir leur proie demandaient toujours justice à grands cris. Le gou-

verneur de Deïr n'ignorait pas que ces jellabs, fort riches d'ailleurs et beaucoup plus influents, par leurs relations avec de puissants personnages, que ne le sont d'ordinaire les gens de leur condition, trouveraient facilement l'occasion de se venger, s'il dédaignait leurs plaintes : pour leur prouver sa bonne volonté, il avisa un moyen qui, sans faire découvrir l'esclave, arracha d'importants aveux et nous valut les détails qui précèdent. Il manda la mère du coupable, la somma de nouveau d'indiquer la retraite de son fils, et sur la réponse évasive de cette femme : « Eh bien, dit le kachef en s'adressant aux jellabs, prenez cette chienne à la place du fugitif; amenez-la au Caire avec vous, et si l'enfant aime sa mère, il viendra sans doute la délivrer. » Quoique le marché ne fût pas avantageux, les marchands acceptèrent la proposition du kachef, et ils se disposaient à entraîner la malheureuse femme qui se résignait à son sort, lorsque les membres de sa famille s'interposant brusquement, l'arrachèrent des mains des jellabs. « C'est nous, s'écrièrent-ils, qui sommes les vrais coupables, s'il y a des coupables parmi nous : c'est grâce à nous que notre frère s'est évadé et vous chercheriez vainement à le retrouver, car, nous ignorons nous-mêmes le lieu où il se ca-

che: nous avons bien agi, en l'aidant à recouvrer la liberté qui lui avait été injustement ravie; notre frère n'était pas de la race des esclaves, ses amis et ses parents sont libres; et qui vous a dit que ce ne sont pas ces mêmes hommes, ces hommes dont vous prenez la défense, ajoutèrent-ils, en se tournant vers le gouverneur, qui sont venus, comme des larrons, l'enlever à sa famille? La mère du fugitif est libre, ainsi que nous, on ne peut pas faire un crime à une mère d'avoir contribué à rendre la liberté à son fils, et nous ne souffrirons pas que ces maudits l'emmènent avec eux. Notre sang coulera, avant qu'une pareille infamie s'accomplisse. » Et les Nubiens, exaltés par ces paroles, brandirent leurs lances et firent reculer les jellabs effrayés de cette exaltation. Le kachef ne savait plus quel parti prendre; il s'entretint à voix basse avec les marchands d'esclaves qu'il paya sans doute de belles promesses pour l'avenir, car ils s'éloignèrent assez satisfaits, du moins en apparence, malgré la perte qu'ils venaient de faire; ils s'embarquèrent aussitôt pour continuer leur voyage.

Nous partîmes quelques heures après cette scène qui avait violemment agité les habitants de

Deïr : nous voguions à pleines voiles, et nous ne tardâmes pas à apercevoir dans le lointain les restes d'Ibrym, l'antique premnis, perchés sur le sommet élevé d'une montagne de roche, taillée sans doute par la main des hommes, et qui descend perpendiculairement dans le fleuve. On remarque au pied du rocher quelques grottes antiques et avant d'arriver à la hauteur d'Ibrym, on distingue une ouverture pratiquée dans le cœur de la montagne où l'on n'arriverait pas sans peine : les gens du pays ont inventé à ce sujet une foule d'histoires plus extraordinaires les unes que les autres, et qui ne méritent pas d'être rapportées.

Ibrym s'élève sur la rive droite du fleuve : cette ville, qui a joué un rôle important dans l'histoire de la Nubie, est aujourd'hui entièrement abandonnée, et ses maisons comme ses monuments tombent en ruine. Nous passâmes sans nous arrêter, et toujours à mon grand regret, devant cette place forte qui devait sembler imprenable aux hommes d'autrefois, et aux approches de la nuit, nous mouillâmes dans le voisinage d'un hameau où nous pûmes faire quelques provisions.

Le lendemain au point du jour, nous reprîmes

notre route, rencontrant çà et là et à chaque pas des débris de diverses époques : sur le seuil des maisons bâties près des rives du Nil, nous apercevions les femmes nubiennes filant la laine ou le coton dont elles fabriquent ensuite des étoffes grossières qui se consomment dans le pays, tandis que d'autres préparaient cette bière de doura qui fait les délices des habitants.

Après avoir visité tant de grandioses monuments, soit en Égypte, soit au-dessus de la première cataracte, je croyais que rien de nouveau ne pouvait plus me surprendre, et cependant la vue de la seule façade des temples d'Ebsamboul me plongea dans une admiration profonde, et raviva mes regrets assoupis. Ces temples merveilleux creusés dans les vastes flancs d'une montagne rocheuse, s'annoncent d'une façon magnifique, et d'après les descriptions que nous possédons de ces étonnants chefs-d'œuvre de l'art antique, les richesses de l'intérieur répondent à cette magnificence. Plusieurs colosses d'un travail admirable et d'une grandeur prodigieuse, taillés dans le roc de la montagne, sont assis à l'entrée du principal monument : la plus grande partie de la façade est couverte de sculptures et d'hiéroglyphes. Dans les temps de la toute-puissance sa-

cerdotale, le sombre aspect de ces antres sacrés devait inspirer à la foule une terreur superstitieuse, et aujourd'hui même, la vue de ces lugubres et imposants édifices, inspire au voyageur soucieux un de ces sentiments indéfinissables, qui semblent indiquer que l'homme nouveau n'estpas entièrement affranchi des influences du passé. Comme la surface des tombes dans les pays fertiles, le sommet de la montagne qui sert de faîte à ces temples, était couvert d'une riante verdure. Deux des colosses adossés au monument avaient été mutilés.

Je n'essaierai pas de faire comprendre au lecteur la douleur dont je fus saisi, lorsque je vis qu'il fallait renoncer à visiter les temples d'Ebsamboul : soit que la physionomie solennelle et mystérieuse du monument irritât plus vivement ma curiosité, soit que ce nouveau mécompte eût rallumé le souvenir de mes regrets passés, jamais depuis mon départ d'Alexandrie, je n'avais éprouvé un chagrin plus poignant : entreprendre un voyage difficile et qui n'était pas sans péril, s'imposer volontairement les plus cruelles privations, et à plus de huit cents lieues de la France, passer comme un indifférent devant une des plus belles merveilles de l'antiquité, était au-dessus de mes

forces et je ne négligeai rien pour triompher de l'insouciance accablante de M. Saint-André; mais tous mes efforts furent vains : le pharmacien, qui d'ailleurs se montrait assez complaisant en maintes circonstances, fut sourd à mes prières, et je n'eus pour me consoler que l'espoir décevant de revoir à mon retour tous ces vieux monuments dont j'avais souvent tant de peine à m'arracher, et que je voyais fuir avec tant de regret.

Les temples d'Ebsamboul situés à peu de distance du village de ce nom, se trouvent sur la rive gauche du fleuve à une journée de Wady-Halfa : les alentours sont généralement stériles, et l'ensemble de ce triste paysage est en parfaite harmonie avec les monuments qu'il encadre.

Je m'éloignai d'Ebsamboul, le cœur gros : après une demi-heure de navigation, nous découvrîmes sur la rive opposée un nouveau temple également creusé dans le roc d'une montagne ; nous le dépassâmes sans nous y arrêter.

Pendant mon séjour en France, lorsqu'on parlait des prétendus outrages faits aux chefs-d'œuvre de l'antiquité, lorsqu'on annonçait que des archéologues, encouragés par les gouvernements et les corps scientifiques, dépouillaient les tem-

ples de la Grèce ou les monuments de l'Égypte, et que l'Europe se disputait les ruines du vieil Orient en attendant de pouvoir partager ses provinces, je m'indignais contre ces agents de destruction, et j'aurais volontiers crié au vandalisme, en voyant les restes justement admirés de la grandeur d'un peuple ancien devenir la proie, comme je le disais alors, des nations civilisées. Mais, après avoir foulé les immenses débris de l'Égypte, après avoir déploré les mutilations sacriléges qu'ont subies ses glorieux monuments, on ne peut qu'applaudir à la pensée éminemment conservatrice de ces hommes courageux qui, pour préserver ces chefs-d'œuvre d'une ruine totale, et les sauver au moins de l'éternel oubli, en emportent les lambeaux dans leur patrie, à travers mille difficultés. Sans doute, ces antiques restes perdent de leur prix et de leur prestige à être déplacés, mais lorsqu'on voit l'indifférence coupable des peuples dégénérés qui devraient en être les gardiens naturels, lorsqu'on assiste à la chute prématurée de ces immortels monuments, on sent le besoin de soustraire aux outrages des hommes et du temps ce que les hommes et le temps ont encore respecté, et, grâce à cette sage prévoyance, nos derniers descen-

dants pourront encore admirer ces majestueux souvenirs des premiers âges, qui n'auraient pas tardé à disparaître entièrement, si on les eût abandonnés à la merci des barbares.

Nous approchions de la seconde cataracte : nous avions toujours eu beaucoup de peine à nous procurer les moindres provisions, et ce n'était pas dans le désert où nous allions bientôt nous enfoncer que nous pouvions espérer être plus heureux. M. Saint-André, voulant reconnaître les bons procédés de nos matelots, avait cherché plusieurs fois, mais vainement, à acheter pour eux des chèvres ou des moutons : les habitants avaient éloigné leurs troupeaux pour les soustraire à la rapacité des délégués du pacha : néanmoins, en approchant du village de Faras, où se trouvent d'antiques sépultures, nous eûmes l'idée d'envoyer un de nos Barbarins à la découverte, avant de nous montrer, et cette ruse nous réussit : notre homme ne tarda pas à revenir avec un superbe chevreau, que nous abandonnâmes aux mariniers. Nous regrettâmes de ne pas avoir songé plus tôt à employer ce moyen aussi efficace que simple.

Le paysage s'était déridé et agrandi : nous naviguions à travers les écueils, et bientôt après, nous arrivâmes à Wady-Halfa. Nous en avions

fini, du moins pour quelque temps, avec le Nil.

Si les Barbarins sont pauvres, si leur pays est stérile, ils ne vivent pas du moins sous un climat meurtrier : non-seulement les grands fléaux, tels que la peste et le choléra, n'ont pas accès dans la Nubie inférieure, mais les maladies communes, en Égypte, telles que les ophthalmies, les fièvres et la dyssenterie, sont fort rares; et la santé, ce bien inestimable sans lequel tous les autres ne sont rien, les dédommage amplement des privations que la nature leur impose.

X.

SOMMAIRE.

Nous quittons le Nil. — Choun d'Apka. — Ruines de Béhéni. — Beauté sauvage de la seconde cataracte. — Un vendeur de peaux. — Pluie à Wady-Halfa. — Scorpions. — Préparatifs de départ. — Entrée au désert. — Stérilité et désolation. — Tous les déserts n'ont pas le même aspect. — Station des caravanes. — Heures de voyage et de repos dans les déserts. — Ressemblance de nos guides avec les anciens Egyptiens. — — Froidure des nuits. — Ruines de Samneh. — Pierres jaunes et transparentes. — Le mauvais œil. — Un de nos chameliers est sur le point d'être dévoré par un crocodile. — Gazelles et perdrix grises. — Le ramadan dans le désert. — Fêtes du beïram. — Arrivée à Sakie-el-Abit. — Un agent fiscal. — Sables mouvants. — Hamèaux d'Adey et d'Agou. — Description du désert. — Arrivée à Dongolah. — Heures de marche.

CHAPITRE X.

Le Nil, malgré ses séductions, commençait à me fatiguer : ce voyage, paisible et presque sans danger, me semblait déjà monotone, et j'avais hâte d'abandonner le grand fleuve que je sillonnais depuis Atfé. L'état de dépendance dans lequel je vivais, et qui devait se faire plus cruellement sentir dans l'étroit espace d'une cange que sur les

routes d'un désert, contribuait encore à augmenter mon impatience, et j'éprouvai une véritable joie en débarquant à Wady-Halfa. La perspective des fatigues, des privations, et peut-être des périls qui m'attendaient, loin de m'inspirer la moindre inquiétude, aiguillonnait mon ardeur, et je l'avouerai naïvement, les péripéties émouvantes du voyage étaient alors mon principal stimulant. Je sais bien, et j'en ai fait depuis la rude expérience, qu'il y a une immense différence entre les luttes et les difficultés qu'on rêve, et les souffrances et les dangers réels ; mais j'étais encore novice, je débutais dans la carrière des voyages, et il m'eût été certainement pénible de ne pas rencontrer d'obstacle et de poursuivre ma route paisiblement et sans mésaventure.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire!

C'est à Wady-Halfa que s'arrêtent habituellement les barques qui remontent le Nil : les voyageurs qui veulent s'avancer jusqu'à Dongolah, sont obligés de traverser le désert de la rive gauche, en serrant le fleuve d'aussi près que ses détours et les difficultés de la route peuvent le permettre. A Syène, après avoir franchi la première cataracte, le Nil redevient aussitôt navigable : il

n'en est pas de même à Wady-Halfa : quoique ses chûtes d'eau ne soient pas considérables, les cascades se succèdent de distance en distance dans une longue étendue, et la navigation se trouve forcément interrompue pendant un certain temps. Néanmoins, à l'époque des hautes eaux, les grandes barques que Méhémed-Ali fait construire tous les ans dans la Nubie supérieure redescendent le fleuve jusqu'en Égypte, à la suite les unes des autres, au nombre de cinquante ou de soixante, et la plupart arrivent heureusement à leur destination ; mais il est rare aussi qu'il ne s'en brise pas quelques-unes contre les écueils voisins de Wady-Halfa.

Les provisions faites à Djirjeh dans la haute Égypte commençaient à diminuer : nous avions été forcés d'y recourir très-souvent dans le trajet de la première à la seconde cataracte, et il était à craindre qu'elles ne fussent insuffisantes pour la traversée du désert. Le village de Wady-Halfa n'offrait pas plus de ressources aux voyageurs que ceux que nous venions de laisser derrière nous ; mais en face de ce village, sur la rive opposée, se trouvait la *choun* (1) d'Apka, où le gou-

(1) Magasin du gouvernement.

vernement égyptien tenait entassées, pour les besoins de ses soldats et de ses employés, des provisions considérables de biscuits moisis, de fèves et de lentilles broyées. Faute de mieux, M. Saint-André s'adressa au chef de l'endroit, afin d'avoir la permission de puiser dans ce magasin en sa qualité de pharmacien de l'armée : après qu'on eut vérifié ses droits à cette faveur, les portes de la choun lui furent ouvertes, et nous pûmes enfin renouveler nos provisions. Le village de Wady-Halfa n'a aucune importance; néanmoins, comme c'est un lieu de passage, et même de repos pour les caravanes de l'intérieur qui viennent s'y embarquer, il présente parfois une certaine animation.

M. Saint-André, dont l'âge avait diminué les forces, ne partageait ni mon ardeur, ni mon impatience, et il regrettait vivement de ne pouvoir continuer sa route jusqu'à Dongolah par la voie du Nil. Il faisait ses préparatifs avec lenteur et découragement; il interrogeait tout le monde sur les difficultés et les périls du voyage, et ne comprenait pas que le pacha d'Égypte eût pu songer à la conquête d'un semblable pays. Cependant, il était porteur de firmans qui devaient lui rendre facile la traversée du désert. Le kachef de

Wady-Halfa était tenu de lui fournir les chameaux nécessaires pour le transport des personnes et des bagages et de lui faire trouver des guides sûrs et expérimentés. La négresse du pharmacien qui avait déjà suivi cette route sous l'œil des jellabs, au milieu d'une caravane d'esclaves, se réjouissait en pensant qu'elle allait la parcourir de nouveau en princesse, comme le lui disait son maître dans ses heures de bonne humeur.

Avant notre départ, je visitai quelques ruines en face de Wady-Halfa, sur l'emplacement de l'antique Béhéni : des débris informes, des colonnes brisées, derniers restes de vieux temples que les sables ont sans doute engloutis, indiquent seuls qu'une grande ville s'éleva jadis en ces lieux.

Je proposai ensuite à l'Espagnol, car il eût été inutile de faire cette proposition à M. Saint-André, de m'accompagner jusqu'aux chutes d'eau de Wady-Halfa; il y consentit, et nous nous acheminâmes à pied vers la seconde cataracte, où nous arrivâmes après une heure et demie de marche par une route sablonneuse, à travers un paysage d'une stérilité effrayante. Ce que la nature abandonnée à elle-même a de plus sombre et de plus sauvage se trouvait réuni autour de nous : le Nil,

couvert d'îlots et de rochers noirs, se précipitait en mugissant, comme une foule immense à travers d'étroits sentiers, et, se heurtant avec fureur contre les écueils immobiles, il poursuivait sa route éternelle : le roulement du fleuve troublait seul le silence de mort de cette triste solitude, éclairée par un soleil ardent : des monts arides et décharnés s'élevaient sur la rive : on se sentait mal à l'aise au milieu de ce désordre redoutable. Des blocs de roche détachés de leur base primitive avaient de nouveau pris racine parmi les joncs de la vallée ; il semblait que rien d'humain n'avait dû passer par là, et l'on était tenté de croire que les rares constructions dont on aperçoit encore les débris étaient l'œuvre de quelque génie infernal. Cependant un homme plus propre à ajouter à l'illusion qu'à la détruire, tant par son apparition soudaine dans un pareil milieu, que par sa couleur d'un noir de jais et la sauvagerie de son costume, sortit d'une cabane que nous n'avions pas d'abord aperçue, et s'avança tranquillement vers nous : il était sans armes et l'Espagnol avait son fusil qui ne l'abandonnait jamais. Nous l'attendîmes en l'observant avec attention. Une énorme crinière ombrageait son front ; ses flancs étaient ceints d'un lambeau de

toile retombant sur ses genoux, et une peau de bête flottait sur ses épaules : il portait d'autres peaux à la main. Cet homme ne nous inspirait pas une grande confiance; ses premières paroles nous firent comprendre qu'il l'avait deviné : « Je ne suis pas un ennemi, dit-il en nous abordant, et les étrangers sont toujours les bien venus dans ma cabane, venez vous y reposer ; je vous montrerai les produits de ma chasse, et peut-être serez-vous bien aises d'en acheter une partie, les voyageurs de votre pays, qui viennent jusqu'à Wady-Halfa, me connaissent presque tous, et j'ai souvent fait avec eux d'excellentes affaires. » Nous le suivîmes sans hésiter, mais en continuant à observer ses mouvements : nous arrivâmes bientôt à l'entrée de sa hutte; elle était entourée d'ossements et de carcasses de chacals et d'hyènes : l'intérieur comme l'extérieur était tapissé des peaux de ces animaux féroces tombés sous les coups du chasseur : deux lances, un bouclier et un fusil à mèche d'un fort calibre étaient appendus au mur, au milieu d'un grand nombre d'hameçons : une natte d'un travail assez fin, une corbeille de jonc et un vase pour contenir l'eau composaient tout l'ameublement de cette pauvre demeure si bien placée au milieu de cette nature

sauvage et tourmentée : nous demandâmes au propriétaire s'il passait sa vie dans un pareil lieu : « A peu près, nous dit-il, je suis à la fois chasseur et pêcheur, et lorsqu'on ne me trouve pas dans ma cabane, il faut me chercher dans le désert ou sur les rochers au milieu du fleuve. » L'Espagnol marchanda et acheta deux peaux d'hyènes et une peau de léopard, la seule que le Nubien possédât, et après un repos d'une heure, nous retournâmes au village de Wady-Halfa, où nous arrivâmes très-fatigués.

Je répéterai au sujet des chutes d'eau de Wady-Halfa, ce que j'ai déjà dit de celles d'Assouan : ni les unes ni les autres ne méritent plus aujourd'hui le nom pompeux et sonore de cataractes dont on les décore gratuitement.

Les Bédouins avaient chassé leurs chameaux dans le désert, il fallut donner l'ordre de les ramener et nous les attendîmes deux jours entiers. Nous avions abandonné notre cange, et nous étions logés chez un vieux Turc presque aveugle dont la négresse, beaucoup trop jeune pour lui, mit notre vertu à de rudes épreuves.

Nous étions alors au commencement du mois de février, et depuis quelque temps, le ciel de la Nubie se couvrait souvent de nuages qui malheu-

reusement allaient se décharger ailleurs : cependant la veille de notre départ pour Dongolah, il plut à Wady-Halfa, et cette pluie bienfaisante répandit dans l'atmosphère une fraîcheur inaccoutumée : quand elle eut cessé, nous vîmes sortir de sous les pierres et des interstices des murs de notre demeure, plusieurs petits scorpions au lieu d'escargots ; ils avaient la couleur du sable, et lorsqu'ils restaient immobiles, il était très-difficile de les distinguer. Dès qu'on les approchait, ils redressaient vivement leur queue chargée de venin, ce qui ne nous empêcha pas d'en écraser un assez grand nombre.

Nos chameaux arrivèrent enfin, et nous nous disposâmes à partir : les chameliers commencèrent par examiner nos bagages, les soupesèrent en connaisseurs, et divisèrent les charges qu'ils eurent soin de proportionner à la force éprouvée de chaque bête de somme. M. Saint-André qui n'osait pas se percher sur un chameau dont il redoutait les rudes et fréquentes secousses, avait demandé un baudet pour traverser le désert : je réclamai la même faveur, (je vais dire pourquoi), elle me fut accordée.

Quoique né avec une vocation prononcée pour les voyages, j'ai des maux de cœur en voiture ; et

sur un bâtiment, le mal de mer me poursuit sans relâche jusque sur les canaux et les fleuves les plus paisibles, la première fois que je m'embarquai, je m'attendais à souffrir, et mon attente ne fut pas trompée ; on m'assura que le moral entrait pour beaucoup dans ma souffrance, j'essayai de lutter, de me roidir contre le mal, mais ce fut en vain. Lorsque en arrivant à Alexandrie, je remarquai le brusque et continuel mouvement de tangage auquel on est soumis sur les chameaux, je pensai avec chagrin que je retrouverais dans les déserts toutes les douleurs de la mer, moins les ressources et les compensations qui rendent ces douleurs supportables, et ce fut l'appréhension de ces souffrances qui me fit demander un baudet à Wady-Halfa. Eh bien, je dirai tout de suite, pour prouver qu'il ne faut pas attribuer trop d'importance à l'action des dispositions morales sur les maux physiques, que lorsque je me décidai plus tard à monter un chameau, je n'éprouvai pas le moindre malaise, quoique je fusse bien persuadé à l'avance que j'allais encore avoir à me débattre contre d'atroces douleurs.

Nos préparatifs étaient terminés : chaque bête de somme avait reçu son fardeau, le cha-

meau destiné à la négresse de M. Saint-André, flanqué de deux caisses pareilles sur lesquelles on avait étendu un épais matelas, avait un aspect des plus engageants. L'Espagnol avait installé sa femme de la même manière et lui avait confié un de ses enfants : il s'était lui-même chargé du second ; chacun se trouvant à son poste, nous enfourchâmes nos modestes montures et l'on se mit en route, il était trois heures de l'après-midi. M. Saint-André voyageant aux frais du gouvernement, n'avait pas eu l'ennui de débattre le prix de ses chameaux qu'on paye ordinairement, trente piastres par tête (7 fr. 50 c. environ) pour le trajet de Wady-Halfa à Dongolah.

...... Et maintenant me voici dans le désert, cheminant au pas des chameaux, exposé toute la journée aux rayons ardents du soleil africain ; couchant le soir sur une natte, sans abri contre le vent et m'éveillant le matin couvert d'une rosée abondante et froide qui, chaque nuit, apporte sa fraîcheur aux sables calcinés. Lorsque les habitations de Wady-Halfa eurent disparu derrière nous, un profond silence régna de toute part et nous nous trouvâmes au milieu de terres empreintes d'une désolation affreuse. Quoique la Nubie-Inférieure m'eût préparé aux nombreuses

misères de cette partie du voyage, par la stérilité de ses campagnes, et la monotonie de ses tableaux; en présence de cette nature en deuil, je m'arrêtai plongé dans une morne contemplation; et cependant ce n'était pas encore là le désert dans son effrayante nudité et dans toute son horreur. Ce que le voyageur redoute surtout dans les solitudes de l'Afrique, c'est la soif; ici le Nil, qui reparaissait de distance en distance, nous mettait à l'abri de cette grande et juste crainte; ce qui attriste et fatigue dans ces mêmes solitudes, c'est l'uniformité et l'absence totale de végétation; la route de Wady-Halfa à Dongolah est accidentée et il y a toujours un arbre ou un peu de verdure sur les bords du grand fleuve.

Les déserts sont loin d'avoir tous le même aspect : pour la configuration du sol, la nature se montre aussi variée dans ces grands espaces frappés de mort, que dans les régions fertiles et habitées. Les nombreuses caravanes qui sillonnent l'Afrique et l'Asie, franchissent tantôt de vastes plaines de sable parfaitement unies et entièrement dépouillées comme de Suez au Caire et dans le désert de Korosco; tantôt elles s'enfoncent dans des solitudes également arides et nues,

mais coupées par des chaînes de montagnes, traversées par de larges vallées et des lits de torrents desséchés, comme de Wady-Halfa à Dongolah, de Kéneh à Cosseïr et dans les paysages sévères de l'Arabie pétrée. D'autres fois encore ce sont d'immenses plaines sablonneuses, qu'il faut parcourir, mais elles sont couvertes d'arbres et peuplées d'animaux de toute espèce, comme dans les déserts de Béyouda et du Kourdoufan ; ou bien enfin dans une seule et grande traversée, on rencontre successivement toutes ces variétés réunies : les plaines arides, les montagnes et les vallées, les sites dépouillés et les bois solitaires, comme dans le trajet de Berber à Saouakim et dans quelques parties de l'Arabie déserte.

Les caravanes ont généralement des stations fixes et connues de tous les conducteurs de chameaux, et ces stations présentent toujours quelque avantage aux voyageurs : elles sont situées sur des élévations dans les lieux suspects, et une vigie attentive peut signaler à l'avance le danger qui approche ; dans les routes sûres, elles offrent un abri contre les vents et les sables qu'ils emportent. Les unes sont dans le voisinage des sources, les autres près de quelque ombrage impatiemment attendu ; dans quelques-unes on

trouve des fourneaux préparés, des morceaux de bois noircis par la fumée, ou le crottin desséché qui sert de combustible dans ces tristes contrées. Quelque maigres que semblent ces avantages, on les recherche avidement dans le désert, où l'on ne dédaigne rien; et sur les chemins fréquentés, les caravanes se succèdent presque sans interruption dans ces lieux de repos. L'inconvénient de ces stations est de rendre parfois les marches inégales; ainsi tandis qu'il faut souvent s'épuiser pour atteindre les unes, on arrive près des autres longtemps avant l'heure où l'on s'arrêterait naturellement, si l'on voyageait d'une manière plus régulière, au lieu de s'assujettir à la routine des chameliers.

Le soleil avait disparu, lorsqu'après quatre heures de marche, nous arrivâmes à la première de ces stations; nous étions revenus sur les bords du Nil. Nos guides nous prévinrent qu'il était temps de s'arrêter, et, comme dans les temps les plus reculés, car rien n'est changé dans les mœurs des enfants du désert, ils firent reposer les chameaux sur leurs genoux (1), les débarrassèrent de

(1) Et il (le serviteur d'Abraham) fit reposer les chameaux sur leurs genoux, hors de la ville, près d'un puits d'eau, sur le soir... *Genèse*, XXIV, 11.

leurs fardeaux et les conduisirent au fleuve pour les désaltérer : ils mesurèrent ensuite pour chacun d'eux une ration de fèves écrasées qu'ils mirent dans un sachet d'une étoffe rude et noire; chaque animal enfonça son museau dans l'un de ces sachets qu'on attacha au-dessus de ses mâchoires, et les chameaux accroupis les uns contre les autres, passèrent la nuit à broyer et à ruminer leur nourriture. Lorsque les animaux n'eurent plus besoin du secours de leurs maîtres, ceux-ci allumèrent du feu, firent cuire un peu de pâte sous la cendre, qu'ils mangèrent avec quelques dattes, et se couchèrent bientôt après, à côté de leurs chameaux. Nous ne tardâmes pas à imiter leur exemple, et après avoir inspecté les bagages avec M. Saint-André, j'étendis ma natte sur la terre, j'entassai le sable vers la tête pour me faire un coussin, et je m'endormis profondément.

A cette station, nous fûmes rejoints par un commerçant turc qui se rendait comme nous à Dongolah avec diverses marchandises : pour plus de sûreté, il fut convenu que nous voyagerions ensemble, et le lendemain nous partîmes en même temps pour continuer notre route. Notre caravane se composait alors de trente-six cha-

meaux et de trois baudets ; le commerçant turc était monté comme nous.

Dans les déserts, les heures de voyage varient selon les lieux et les saisons : pendant l'été, on marche ordinairement toute la nuit, et pendant l'hiver, toute la journée : dans certains pays néanmoins, et même dans des pays très-chauds, on ne voyage jamais la nuit quelle que soit la saison, et dans d'autres, au contraire, on ne voyage jamais le jour parce qu'il n'y a pas d'hiver. J'ai parcouru une partie de l'Iémen au mois de mars, et ce n'était qu'à force d'instances que je pouvais décider les chameliers à se mettre en route quelques heures avant le coucher du soleil, et ils s'arrêtaient toujours peu d'instants après son lever, tandis que dans le désert de Bicharys, que j'ai traversé au mois de juin, et où les chaleurs sont aussi accablantes que dans l'Arabie heureuse, je n'ai jamais voyagé la nuit : le matin à cinq heures, nous nous mettions en route, nous nous arrêtions à dix heures : nous laissions passer les fortes chaleurs, et à trois heures de l'après-midi, nous poursuivions notre marche jusqu'à huit heures du soir : c'est, selon moi, la méthode la plus convenable et la moins fatigante : la nuit, dit un vieux proverbe, est faite pour dormir, et

le sommeil de la journée est une faible compensation des veilles et des fatigues nocturnes. Dans le désert de Wady-Halfa à Dongolah, on suit la règle commune, on voyage de jour en hiver et de nuit en été; nous étions au milieu de l'hiver, et nous voyagions avec le soleil.

Notre caravane avançait lentement : néanmoins, grâce à sa marche régulière et non interrompue, les hommes qui la suivaient à pied avaient quelque peine à ne pas rester en arrière. Je fus vivement frappé de la fière allure de nos guides, auxquels je trouvais une ressemblance étonnante avec les guerriers représentés dans la plupart des monuments de l'antique Égypte : ils étaient encore armés à peu près de la même manière; et lorsqu'ils simulaient des combats, qu'ils brandissaient leurs lances ou se couvraient de leurs boucliers, leurs poses hardies et assurées rappelaient celles des anciens combattants égyptiens : leur démarche aisée, leur maintien plein de dignité, la coupe de leur figure, leurs traits bien caractérisés, malgré leur couleur d'un noir luisant, leur regard expressif, leur physionomie sévère, tout l'ensemble de leur personne respirait ce calme et cette énergie dignes du grand peuple dont ils sont peut-être les plus

purs descendants. Je ne saurais trop insister sur l'impression toute favorable qu'ils produisirent sur moi : je ne pouvais me lasser de les regarder, de les admirer, et je n'aurais jamais imaginé, avant de l'avoir vu, qu'on pût avoir si bel air sous une pareille couleur.

A la première station, nous avions reposé au bruit d'une cascade, l'une des plus remarquables de la cataracte de Wady-Halfa, et après avoir perdu de vue les rives du fleuve, nous entendions encore le murmure des eaux, si agréable partout, mais principalement au désert, où cette mélodie est si rare. Nous cheminions silencieux et attentifs, courbant la tête sous le soleil : après cinq heures et demie de marche, nous nous retrouvâmes sur les bords du Nil, et nous nous arrêtâmes. Nous allions à petites journées, et nous avions à craindre de voir notre traversée se prolonger bien au delà du terme ordinaire. Plusieurs chameaux et leurs conducteurs venant de Dongolah étaient déjà campés dans ce lieu : c'était leur dernière station avant d'arriver à Wady-Halfa.

Pendant l'hiver, la différence de température entre les nuits et les jours est si grande dans ce désert, la transition entre les chaleurs de la jour-

née et les froids humides de la nuit est si brusque, qu'il serait imprudent de ne pas se précautionner contre cette humidité glaciale. Cependant, quoique M. Saint-André eût une tente dans ses bagages, il ne voulut jamais la faire dresser, sous prétexte, disait-il, de ne pas perdre un temps précieux : aussi avions-nous beau nous presser les uns contre les autres, nous abriter contre les caisses et les ballots, et nous envelopper de manteaux et de couvertures, il nous était impossible de nous réchauffer ; tous les matins nous nous levions transis, et pour retrouver la chaleur, nous étions obligés de suivre à pied les chameaux, jusqu'à ce que le soleil s'élevât à l'horizon.

Le troisième jour, nous marchâmes pendant six heures. Une heure avant d'arriver à la station, notre caravane traversa le village ou plutôt les ruines du village inhabité de Samneh, où l'on remarque encore les restes d'un ancien temple couvert d'hiéroglyphes : en deçà du temple et du village, se trouvent d'antiques catacombes creusées dans les flancs d'une montagne ; des constructions insignifiantes entourent les cabanes désertes de Samneh. Dans une île située en face du petit monument, on aperçoit également les débris d'anciens travaux : deux ou trois familles

se sont établies sur cette île, couverte en partie de terre labourable; les bords du Nil, sur l'une et l'autre rive, sont aussi cultivés sur un espace à la vérité très-étroit, mais dont les produits doivent suffire aux besoins des insulaires. J'aurais voulu pouvoir traverser le Nil, et passer sur l'autre bord, mais il n'y avait pas d'embarcation, et il fallut renoncer à visiter un temple d'assez belle apparence qui s'élevait sur la rive orientale, à un quart d'heure au-dessus de notre bivouac.

Dans les environs de Wady-Halfa, et sur la route du désert, j'avais remarqué des débris de fortifications qui ne m'avaient pas surpris. En effet, quoique le pays ne valût pas la peine d'être conservé pour lui-même, il était d'une haute importance militaire pour les maîtres de la haute et de la basse Nubie, qui se le disputèrent avec acharnement : ainsi, l'existence de ces forts échelonnés le long du Nil s'expliquait naturellement; mais je ne m'attendais guère à trouver des monuments historiques dans un pareil lieu, et mon étonnement fut grand à la vue des anciens temples dont je viens de parler. Quel peuple, que le peuple de l'antique Égypte, quel infatigable ouvrier, quelle merveilleuse puissance que la sienne !

Nous passâmes la nuit à peu de distance de Samneh, toujours sur les bords du Nil, et nous nous levâmes à l'aurore pour reprendre notre route. Parmi les sables de ce désert, j'avais déjà remarqué des pierres jaunes et transparentes, qui avaient une certaine ressemblance avec la topaze; j'en ramassai quelques-unes avec l'intention de les confier plus tard à un lapidaire, mais je les perdis avant la fin de mon voyage, et il me devint impossible d'en faire apprécier la valeur, si toutefois elles en avaient une.

Ce jour-là, j'eus la satisfaction de participer à une bonne œuvre, car la charité trouve à s'exercer partout et jusque dans le désert. Nous cheminions depuis plusieurs heures, lorsqu'au milieu de la route, nous rencontrâmes un vieux Nubien tristement accroupi près de son dromadaire qui venait de mourir, et qu'il n'avait ni le courage, ni la force d'abandonner. La caravane entière s'arrêta, et chacun s'informa avec intérêt de la cause de ce malheureux accident. « Je suis victime du mauvais œil, nous dit le Nubien, superstitieux comme tous les noirs; j'étais un des courriers du gouverneur de Dongolah et mes concurrents n'ont pu voir sans envie que j'avais la confiance de mon maître : je suis parti, il y a

quelques jours avec des dépêches pour Wady-Halfa; mon dromadaire, qui ne me portera plus, était alerte et plein d'ardeur, et je pouvais me promettre un heureux voyage : je m'enfonçai sans inquiétude dans ce désert que j'ai franchi tant de fois. Durant les premiers jours, ma course fut rapide; hier, il me sembla que mon dromadaire n'avait plus la même vigueur, et aujourd'hui, il est tombé là où vous le voyez, et, depuis une heure, il est mort. Depuis une heure, je cherche à me résigner, poursuivit-il avec accablement, mais je sens que la force me manque; mon dromadaire était toute ma richesse, je suis vieux et je ne sais pas ce que sont devenus mes enfants.... Je me souviens maintenant, reprit-il en branlant la tête, qu'au moment de mon départ, (j'y fis alors peu d'attention,) mes ennemis me suivirent longtemps du regard; c'est ce regard plein d'envie et de méchanceté qui a tué mon dromadaire. Dieu me vengera. »

Excepté M. Saint-André, l'Espagnol et moi, tous ceux qui composaient notre caravane, croyaient fermement à l'influence ténébreuse du mauvais œil, et on ne douta point que le malheureux Nubien ne fût, comme il le disait lui-même, victime

de ses redoutables effets (1). Chacun fit ce qu'il put pour le consoler, et nous promîmes d'intercéder en sa faveur auprès du gouverneur de Dongolah; nous l'engageâmes à se joindre à nous et à remettre ses dépêches au premier chamelier qui se dirigerait vers Wady-Halfa : après quelques instants d'hésitation de sa part, pendant lesquels on réunit une petite somme que je fus chargé de lui remettre, il se décida à nous suivre jusqu'à la prochaine station. Il fit des adieux touchants à son dromadaire dont il avait beaucoup de peine à se séparer, et après avoir rappelé dans une courte oraison funèbre, ses longs services et ses brillantes qualités, il s'éloigna du cadavre à pas lents; il paraissait exténué de fatigue : je lui offris mon baudet qu'il refusa d'abord d'accepter; il finit cependant par céder à mes instances, et je continuai moi-même la route à pied, accompagné des bénédictions du vieux Nubien. Nous n'étions plus qu'à deux heures de notre station, séparée de la dernière par une distance d'environ huit lieues.

Peu de temps avant de nous arrêter, nous aperçûmes à l'autre bord quelques huttes éparses

(1) Dans le midi de la France, les gens de la campagne croient encore à l'influence du mauvais œil.

sur les rives du fleuve, et un peu de terre cultivée. Le Nil, encombré de rochers, se précipitait en bondissant et animait au moins, par son bruit, ces mornes et sévères paysages. Nous trouvâmes encore dans ce lieu des chameliers qui allaient à Wady-Halfa. Le Nubien que nous venions de rencontrer eut avec eux un long entretien après lequel il nous annonça qu'il était déterminé à se rendre à sa première destination, mais qu'il espérait dans peu nous revoir à Dongolah : il nous témoigna sa reconnaissance dans les termes les plus vifs, nous baisa les pieds et les mains, et nous quitta le lendemain avant notre réveil.

Nous touchions à la fin du mois de ramadan, que nos compagnons observaient rigoureusement. Pour fêter la lune nouvelle dès son apparition, le commerçant turc, qui faisait partie de notre troupe, aurait voulu à tout prix se procurer un mouton ou du moins une chèvre qu'il aurait emportée sur l'un de ses chameaux, afin de pouvoir l'immoler au moment où le croissant brillerait dans les cieux; mais nous étions alors sur la rive déserte, et il aurait fallu passer sur le bord opposé pour trouver des vivants. Le Turc remonta et redescendit le fleuve dans l'espoir de découvrir quelque radeau, il appela à grands cris les habi-

tants de l'autre rive, mais ses recherches et ses cris furent vains. Il s'adressa alors aux chameliers, et leur promit une récompense s'ils voulaient consentir à traverser le Nil à la nage, et essayer de ramener un mouton avec eux. La sobriété est une vertu nécessaire dans le désert, mais il s'agissait de célébrer une fête, et nos conducteurs, en zélés musulmans, n'auraient pas mieux demandé que de pouvoir être agréables au pieux voyageur. Malheureusement, les crocodiles étaient nombreux dans ces parages, et en se jetant dans le fleuve, on courait risque d'être dévoré par ces terribles animaux. On en fit l'observation au commerçant turc qui, loin de se laisser toucher par une considération aussi grave, proposa de nouveau une récompense assez forte pour tenter la cupidité des chameliers. Malgré le danger qui le menaçait, l'un d'entre eux, le plus âgé, se laissa séduire : il se débarrassa de ses vêtements, et se précipita dans le Nil en poussant de grands cris. Il n'était pas encore à deux brasses du bord, lorsque vers le milieu du fleuve un monstrueux crocodile éleva sa tête hideuse au-dessus des eaux, et replongea presque aussitôt : le nageur n'aperçut pas l'animal, mais son apparition n'échappa pas aux regards inquiets des autres cha-

meliers : debout sur le rivage ceux-ci se hâtèrent d'appeler leur compagnon en lui signalant l'imminence du danger; nous étions tous dans la plus cruelle anxiété, craignant à chaque instant de voir l'imprudent devenir la proie du redoutable amphibie : mais grâce à Dieu, il n'en fut pas ainsi ; au premier avertissement des chameliers, le nageur rebroussa chemin, et ce fut avec la plus vive satisfaction que je le vis regagner la rive où il ne tarda pas à se trouver en sûreté. Il fut accueilli par les railleries du commerçant qui regrettait peut-être l'horrible spectacle que l'apparition du monstre semblait nous promettre ; mais, hors le commerçant, tout le monde félicita le Nubien d'avoir échappé à un aussi grand péril. Le crocodile reparut plusieurs fois à la surface du fleuve, et se laissa bientôt entraîner par le courant.

Le jour suivant, nos chameliers ayant jugé convenable d'apporter quelques changements à leurs premières dispositions, relatives aux charges des chameaux, leurs préparatifs nous retinrent plusieurs heures, et le soleil était déjà très-élevé au moment où nous quittâmes la station. Quoique les bords du Nil fussent loin de présenter un aspect riant et animé, lorsqu'on les perdait de

vue et qu'on n'entendait plus le murmure des ondes, la nature se revêtait de teintes si sombres, la stérilité était si affreuse, et le silence devenait si profond qu'on se sentait oppressé, et l'on pensait avec consternation que la colère de Dieu, colère terrible et qui laisse des traces ineffaçables, avait dû passer par là. Chaque soir nous ramenait sur les rives décolorées du fleuve, et chaque soir, j'en éprouvais une nouvelle joie. Durant cette journée, quelques gazelles et plusieurs compagnies de perdrix grises que nous aperçûmes fuyant ou voltigeant autour de nous, vivifièrent pour un instant cette triste solitude. L'Espagnol, qui se montrait d'une activité infatigable, leur fit une chasse heureuse. En bon musulman, il s'empressait d'égorger et de répandre le sang de ses victimes pour se conformer au précepte du Coran, qui défend de manger la chair des animaux étouffés. Après une marche de cinq heures et demie, la caravane s'arrêta.

Malgré les lenteurs de notre voyage, et quoique nous fussions en plein hiver, nos compagnons de route avaient assurément un grand mérite à ne pas rompre le jeûne sévère du ramadan. Il fallait certes une foi bien robuste pour se résigner à rester des journées entières sans

boire ni manger, lorsque la moitié de ces journées se passait à chevaucher dans les sables, ou à gravir et à descendre des montagnes escarpées, sous les rayons d'un soleil brûlant dans toutes les saisons. Je ne pouvais m'empêcher d'admirer la constance et l'énergie de ces hommes simples et croyants, bravant à la fois la faim et la soif, les fatigues et les chaleurs, et je désirais presque aussi vivement qu'eux la fin de ce mois, si rude, en pays musulman, pour les pauvres et les voyageurs. Le rigorisme de nos compagnons était d'autant plus méritoire que les casuistes mahométans et le Coran lui-même autorisent les voyageurs à interrompre le jeûne pendant leurs voyages, sauf à le reprendre en rentrant dans leurs foyers, en tenant compte des jours où il n'a pas été observé. Mais, comme je l'ai dit plus haut, la lune nouvelle allait bientôt paraître, et malgré les circonstances atténuantes qui leur assuraient le pardon de Dieu et des hommes, nos musulmans se seraient laissés tomber d'épuisement et de lassitude, plutôt que d'enfreindre le précepte. La dernière semaine du ramadan était pour eux comme la semaine sainte pour les chrétiens, et pour avoir le droit de participer aux fêtes qui, dans tous les pays et sous toutes

les religions suivent les temps de mortification et d'abstinence, les moins dévots, dans les jours qui précèdent immédiatement la fin du jeûne, se montraient rigides observateurs de la règle établie par le prophète.

Le lieu où nous étions campés ne nous offrit pas plus de ressources que les stations précédentes, ce qui contraria vivement notre Turc. On s'attendait chaque soir à voir paraître la lune, et tous les regards interrogeaient les cieux ; mais elle ne fut pas encore visible ce jour-là, et les voyageurs musulmans se consolèrent de ce retard en apprenant que le lendemain nous stationnerions dans un hameau où ils pourraient sans doute faire quelques provisions.

Au point du jour, la caravane se remit en marche, et six heures et demie après notre départ, nous campions de nouveau près des huttes que les chameliers nous avaient annoncées. Nous nous établîmes commodément, et il y avait déjà longtemps que nous jouissions du repos, lorsque le soleil disparut. Le mois de ramadan était fini depuis la veille; mais les musulmans n'ont plus d'almanach et ils ne veulent s'en rapporter aux calculs de personne; ils ne croient qu'au témoignage de leurs yeux, et ce n'est qu'après avoir

vu la lune qu'ils se décident à rompre le jeûne. En sorte que le ramadan est ordinairement plus long pour les musulmans, qui vivent sous un ciel nébuleux, que pour ceux qui habitent des climats plus favorisés. Cependant le nombre de jours écoulés depuis le commencement de leur carême indiquait assez à nos compagnons de voyage que le terme de leurs souffrances était arrivé. Pour ne pas le prolonger par leur faute, ils avaient eu soin, avant le coucher du soleil, de placer sur une élévation voisine du hameau un homme de la troupe chargé d'examiner le firmament avec la plus grande attention, et d'annoncer l'apparition de la lune nouvelle par une détonation d'armes à feu dont il s'était muni. Nous suivions tous avec curiosité les moindres mouvements de la sentinelle postée sur son observatoire, et nous attendions avec impatience le signal convenu. Ceux qui possédaient des fusils ou des pistolets, les avaient chargés à l'avance et se disposaient à faire feu de toutes leurs pièces. A l'heure du crépuscule, le croissant se dessina dans les cieux, et la détonation se fit entendre. Une détonation plus vive y répondit aussitôt, et chacun de se livrer aux plus bruyantes démonstrations de joie. Les habitants du hameau étaient

sortis de leurs demeures et mêlaient leurs acclamations à celles de nos gens. Le commerçant turc, qui s'était enfin procuré un mouton, l'immola de ses propres mains et en distribua une portion à ses domestiques et aux chameliers. Les fêtes du Beiram, auxquelles j'ai assisté plus tard dans des cités musulmanes, n'ont jamais pu chasser de ma mémoire le souvenir de cette fête au désert. Dans le désert, le bruit de nos fusils était aussi retentissant que celui des canons dans les villes populeuses; si les réjouissances étaient moins variées dans cette solitude, s'il n'y avait pas de minarets entourés de lumières et d'éclatantes parures à admirer, au-dessus de nous le firmament étincelait d'étoiles; autour de nous la joie était franche, et il y avait plus d'entrain véritable que dans tous les centres habités. Les musulmans fraternisaient entre eux; ils s'embrassaient avec effusion; ils oubliaient dans leur abandon que nous étions des infidèles, et voulaient nous faire participer à leur bonheur. Après les premières démonstrations, quand l'effervescence fut un peu calmée, on songea à organiser des danses, et tout le monde, Turcs et Nubiens, se prêta de fort bonne grâce à la composition d'un ballet. A la vérité, la mu-

sique manquait, mais on déterra dans le fond d'une cabane un vieux tarabouka fêlé, et les battements de mains, les chants et les cris cadencés, suppléèrent au reste. On exécuta tour à tour des danses guerrières et des pantomimes grotesques; la négresse de M. Saint-André voulut elle-même payer de sa personne et nous donner, elle aussi, une représentation des danses de son pays natal. J'ai déjà dit que cette esclave était de haute stature et fortement constituée, et ce ne fut pas avec un médiocre étonnement que je la vis débuter dans ces jeux. Elle fit néanmoins les délices de l'assemblée, et je dois avouer que je n'ai jamais vu de danse plus étrange et plus barbare. Les ondulations de son corps dénotaient une flexibilité surprenante, et elle imitait, à s'y méprendre, les mouvements d'un chameau en marche. Lorsqu'elle eut terminé, les Nubiens recommencèrent, et une partie de la nuit se passa en réjouissances.

Le lendemain, la caravane se remit en voyage, et malgré les fatigues de la veille et les difficultés d'une route traversée de montagnes pierreuses, nous cheminâmes avec ardeur : les jours d'abstinence étaient passés et les conducteurs, dont la plupart nous suivaient à pied, et qui n'étaient

plus condamnés à supporter la faim et la soif toute la journée, sentaient leurs forces doublées et se plaignaient les premiers de la lenteur des chameaux. Aussi la marche de ce jour fut-elle plus longue que les précédentes et ce ne fut qu'après huit heures et demie de route que nous nous arrêtâmes dans le hameau de Sakie-el-Abit (la sakie des esclaves). Nous étions arrivés au milieu de notre course dans le désert.

Outre le cheikh El-Beled, il y avait en ce moment à Sakie-el-Abit un agent de l'autorité fiscale dont la présence faisait le désespoir des habitants. Il fallait que le gouvernement fût bien avide ou bien affamé d'argent, pour qu'il eût songé à venir tourmenter des malheureux obligés de disputer au désert quelque peu de terre afin de pourvoir à leur existence. Quoique le chef du hameau eût reçu l'ordre de prêter main-forte à l'agent de l'administration, celui-ci n'avait pas lieu de se louer de son zèle : le cheikh El-Beled, vivant au milieu de ses compatriotes craignait de s'exposer à leur haine en se montrant trop rigoureux, et harcelé d'un autre côté par l'agent fiscal, qui le menaçait de porter plainte à l'autorité supérieure s'il n'exécutait pas ses ordres, il se trouvait dans un étrange embarras, et ne sa-

vait quel parti prendre : dès qu'on l'eut informé qu'il venait d'arriver un médecin au service du pacha, il s'empressa de venir nous visiter, pour nous offrir ses services : il nous conduisit dans sa chaumière où il nous mit au courant de ce qui se passait, en nous priant de nous interposer officieusement et d'engager l'agent du fisc à se montrer moins exigeant. Nous étions à peine installés que nous vîmes paraître le fonctionnaire important qui troublait la tranquillité des villageois : après les compliments d'usage, il nous demanda si nous n'avions pas de l'eau-de-vie, M. Saint-André lui en offrit plusieurs verres de suite, que le sectateur de Mahomet absorba prestement : quand nous crûmes être entrés assez avant dans ses bonnes grâces, nous lui présentâmes la requête du cheikh El-Beled qui s'était retiré à son arrivée : mais notre intervention n'eut pas les résultats que notre protégé en attendait : « Si vous écoutez ces chiens-là, nous dit l'agent fiscal, ils vous feront croire qu'ils ne mangent pas trois fois l'an : le trésor public, vous le savez, est obligé de parer à de fortes dépenses, et il faut bien que les contribuables lui viennent en aide. Du reste, ajouta-t-il en brandissant un énorme courbach qu'il tenait à la main, j'ai le

moyen de rendre ces gens-là raisonnables, et quand le moment sera venu, je saurai bien les forcer à délier leur bourse. » Dans le désert, comme autour des grandes villes, nous trouvions partout appliqué le même système et la même méthode, et partout aussi les hommes chargés de l'administration, imbus des mêmes principes, ne croyaient pas qu'il fût possible de gouverner sans l'emploi fréquent des mesures répressives et violentes. A cet égard, les opinions du percepteur du vice-roi d'Egypte étaient inébranlables, et il nous fut impossible de donner de bonnes nouvelles au chef du hameau, qui rentra immédiatement après le départ de l'agent.

La station de Sakie-el-Abit, où l'on trouve encore des restes d'antiquités, est la plus fréquentée de cette route ; la plupart des caravanes, celles surtout qui amènent des esclaves, y campent souvent deux ou trois jours, et c'est peut-être à cette circonstance que le hameau doit son nom. La position de Sakie-el-Abit aussi éloigné de Wady-Halfa que de Dongolah, et les ressources que ce village offre aux voyageurs, en font naturellement le rendez-vous de ceux qui traversent ce désert. Les esclaves, voyageant d'ordinaire en troupes nombreuses, et ayant toujours besoin de repos,

ne peuvent pourtant pas se permettre de stationner dans les lieux abandonnés, où ils s'exposeraient à épuiser leurs provisions sans pouvoir les renouveler, et Sakie-el-Abit, avec ses avantages, est pour eux une trop bonne fortune pour que les jellabs ne s'empressent pas d'en profiter. On trouve dans ce hameau des dattes, du lait, de la farine, des poules, des moutons, et il y a, comme à Wady-Halfa, une choun renfermant des approvisionnements destinés aux troupes égyptiennes que Méhémed-Ali envoie à Dongolah et au Sennâr.

Le lendemain, qui était notre huitième journée de marche, nous cheminâmes pendant sept heures et quart : les deux premières heures épuisèrent les forces des piétons et des baudets; les uns et les autres s'enfonçaient dans le sable jusqu'aux genoux et n'avançaient qu'avec la plus grande difficulté. Nous avions beau harceler nos montures, elles étaient trop faibles pour nous porter sur un pareil terrain : nous pataugions comme dans un bourbier, tandis que les chameaux, grâce à leurs pieds spongieux, affaissaient à peine le sable et poursuivaient triomphalement leur route; ils se sentaient sur leur élément. M. Saint-André et le commerçant turc se traî-

naient derrière la caravane; quant à moi, pour ménager ma monture et ne pas mourir d'impatience, j'étais descendu de mon âne et je suivais à pied les chameaux : j'étais brisé de lassitude, lorsqu'après deux mortelles heures de luttes, ces sables mouvants perdirent enfin de leur profondeur, et nous nous trouvâmes sur un terrain plus solide, où nous oubliâmes bientôt nos fatigues. Nous poursuivîmes notre marche jusqu'au hameau d'Adey, où l'on remarque les débris de deux anciens temples.

Cette seconde partie du chemin était moins déserte et avait un aspect moins sauvage et moins sombre que la première : le sol était généralement moins tourmenté, moins bouleversé, et la route plus facile : les bords du Nil offraient parfois de gracieux ombrages, les cultures étaient moins rares, et presque tous les soirs nous allions trouver maintenant quelques habitations.

Notre arrivée à Adey fit sensation : dès que les villageois nous aperçurent, ils s'attroupèrent autour de nous et nous considérèrent avec la plus vive curiosité. Cet empressement me prouva que les Européens ne se montraient pas fréquemment dans ces lieux, et que nous allions bientôt nous trouver dans des pays moins connus.

Notre neuvième marche fut de six heures et demie : en partant de Sakie-el-Abit, nos conducteurs nous avaient assuré que nous n'avions plus de montagnes à gravir jusqu'à Dongolah ; je m'aperçus ce jour-là qu'il ne fallait pas toujours s'en rapporter aux renseignements des indigènes qui soit pour vous tromper soit par ignorance, disent rarement la vérité. Si nous avions eu, la veille, une rude corvée à travers les sables profonds qui cédaient sous nos pas, elle ne fut pas moindre le lendemain au milieu des montagnes abruptes qui coupaient notre route : deux heures avant d'arriver à notre station, près d'un village nommé Agou, nous aperçûmes en passant les ruines d'un temple immense.

Le jour suivant, après onze heures de marche par une belle route (depuis l'avant-veille, les sables avaient à peu près disparu), nous stationnâmes dans un lieu désert, au milieu d'une vaste plaine stérile.

Le lendemain, 15 février, nous cheminâmes pendant neuf heures : nous étions encore à quatorze lieues environ de Dongolah, mais nous en avions fini avec le désert. Après avoir franchi l'espace qui nous séparait de Wady-Halfa, je crus, en arrivant à la station, que nous venions de dé-

couvrir le paradis terrestre, et quelle que soit la beauté réelle du site enchanteur où nous passâmes la nuit, je suis certain que sa vue produira la même impression sur tous les voyageurs qui suivront cette route.

Malgré sa stérilité et son lugubre silence, ce désert plaît et étonne à la fois par sa variété, par son aspect rude, sauvage, pittoresque : tantôt c'est une vaste plaine de sable qui se déploie devant vous à perte de vue, vous vous croiriez en pleine mer, puis le sable disparaît, et vous souffrez de voir incultes des terres qui semblent faciles à féconder; tantôt ce sont des montagnes noires, rocailleuses, qui se dressent sur votre passage et bornent l'horizon ; on a hâte d'arriver au sommet, et de laisser derrière soi cette barrière importune; mais d'autres montagnes plus élevées succèdent aux premières et se renouvellent encore pour redoubler votre impatience : ici, elles se pressent les unes contre les autres, et, à leurs pieds, on dirait que le sable roule comme un fleuve bourbeux : là, elles s'éloignent tout à coup et font place à une vallée sablonneuse, belle et unie, où nulle trace n'est empreinte : plus loin, c'est encore une plaine couverte de dalles comme l'intérieur d'un beau tem-

ple, admirable caprice de la nature imitant le travail de l'homme. La pierre succède au granit et le marbre à la pierre; et çà et là, des plantes vivaces qui s'efforcent d'arrêter et de solidifier le sable, et quelquefois une végétation, fraîche d'abord, mais bientôt flétrie, s'échappent du sein de la terre, et charment un instant vos regards attristés. Dans ce vaste espace silencieux et inoccupé, se trouvent réunis, mais confondus dans un effroyable chaos, les débris d'une création antédiluvienne, ou les informes matériaux d'un monde que l'homme doit un jour façonner!...

En traversant cet immense désert, où l'on a su à peine se frayer une route, en promenant ses regards sur ces plaines arides et sur ces montagnes dévastées, où rien ne révèle la vie, on se demande, avec tristesse, si ce désert est à jamais condamné à subir l'opprobre de sa stérilité, et l'on a peine à croire que cette terre, maudite et frappée aujourd'hui de réprobation, comme la race qui l'habite, soit éternellement distraite du domaine de l'homme pour être abandonnée aux bêtes féroces. Le Nil, si bienfaisant, se serait-il en vain égaré dans ces sables? Le fleuve nourricier s'est-il trompé de route, ou est-ce seulement pour désaltérer quelques chameaux qui passent,

qu'en dépit des rochers qui s'efforcent de le contenir, il s'élance avec fracas, comme pour se faire entendre, et roule ses flots pressés au milieu de ces solitudes muettes et désolées? Non, l'homme à qui la terre a été donnée en héritage ne renoncera pas ainsi à ses droits, et, grâce à quelque nouveau Mœris, ce désert, comme celui du Fayoum, sera un jour fécondé.

Le jour suivant, notre route, tracée dans une belle plaine, ne s'écarta pas des rives du Nil : après les fatigues et les souffrances de la traversée, je jouissais doublement des beautés de la nature ; de riches ombrages se déployaient devant nous et me rappelaient les plus admirables sites d'Égypte. Le grand fleuve ne coulait plus inutile au milieu de terrains ingrats et d'herbes desséchées : d'innombrables palmiers couvraient ses bords mieux cultivés. A chaque instant nous dépassions quelque hameau entouré d'arbres au feuillage verdoyant : après les hameaux, c'étaient des huttes isolées, et de toutes parts on voyait des gens qui allaient et venaient, des chameaux qui paissaient et quelques cavaliers qui semblaient se diriger vers Dongolah. A la morne solitude du désert avait succédé un paysage frais et animé, et, jusque dans la plaine lointaine, on aperce-

vait des mimosas et des acacias qui prêtaient leur ombre aux nombreuses gazelles qu'on découvrait sur tous les points. Les tourterelles voltigeaient dans les palmiers, et les cardinaux prenaient insolemment leurs ébats autour des huttes nubiennes, sans s'effrayer de l'approche des habitants. Après huit heures d'une marche aussi agréable que les autres avaient été pénibles, nous nous arrêtâmes.

Le médecin attaché à l'hôpital de Dongolah, M. Drouart, était un ancien ami de M. Saint-André: celui-ci lui avait envoyé dès le matin un de ses domestiques pour lui annoncer son arrivée prochaine. Vers les trois heures du matin, nous fûmes réveillés par le hennissement d'un cheval; nous nous levâmes aussitôt, et un instant après, MM. Drouart et Saint-André oubliaient, en s'embrassant, le premier les ennuis d'une solitude de plusieurs mois, l'autre les fatigues du voyage. M. Drouart était Français, c'était un compatriote, ce qui, dans un pareil lieu, explique assez son empressement à venir au-devant de nous. Nous hâtâmes nos préparatifs; dès que les chameaux furent chargés, nous nous mîmes en route, et après cinq heures de marche, nous entrâmes à Dongolah-el-Ordi (le camp de Don-

golah) le 17 février 1834, treize jours après notre départ de Wady-Halfa : M. Saint-André était arrivé au terme de son voyage. Les caravanes font ordinairement ce trajet en dix jours, et il y avait quelque temps qu'un Européen, monté sur son vaillant dromadaire, avait traversé ce désert en trois jours.

Le total de nos marches s'élevait à quatre-vingt-neuf heures trois quarts, et nous avions mis quarante-trois heures de Wady-Halfa à Sakie-el-Abit. On calcule que, malgré leur lenteur apparente, les chameaux légèrement chargés font sept lieues en huit heures ; d'où il résulterait que l'espace que nous venions de parcourir comprendrait quatre-vingts lieues environ. Treize jours pour parcourir quatre-vingts lieues ! Les personnes qui ne voyagent que sur des chemins de fer trouveront sans doute que c'est un peu long.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES SOMMAIRES DU PREMIER VOLUME.

CHAPITRE Ier.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

FIN DES SOMMAIRES DU PREMIER VOLUME.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page 22, ligne 2 : mettre une *virgule* au lieu d'un *point* après le mot *misère.*

Page 36, ligne 21 : lisez *contaient*, au lieu de *contait :*

Page 78, ligne 21 : lisez *cheveux*, au lieu de *chevaux.*

Page 177, ligne 19 : lisez *m'offrirent*, au lieu de *m'offraient.*

Page 215, ligne 8 et 9 : lisez *de quelques momies*, d'un antique, au lieu de quelques momies d'un antique.

Page 222, ligne 11 : lisez *les palais*, au lieu de *le palais.*

Page 229, ligne 21 : lisez *guide*, au lieu de *garde.*

Au sommaire du chapitre 8, page 236, ligne 3 : lisez *couleur des Barabrahs*, au lieu de couleur des Barabrahs.

Page 325, ligne 8 : lisez *y sont fort rares*, au lieu de sont fort rares.

Page 338, ligne 5 : après paisibles, mettez un *deux-points* au lieu d'une *virgule.*

ERRATA DU SECOND VOLUME.

Page 4, ligne 13 : lisez *à ces mœurs*, au lieu de à ces mœurs.

Page 126, ligne 4 : lisez du Sennâr, au lieu de de Sennâr.

Page 204, ligne 5 : mettez un *point-virgule*, après le mot soleil.

Page 216, ligne 20 : mettez un *point-virgule*, après le mot vendre.

Page 230, ligne 22 : lisez *différent* au lieu de *différend.*

Page 268, lignes 20 et 21 : lisez *les seules choses*, au lieu de *la seule chose.*

Page 336, ligne 10 : mettez un *deux-points* après le mot Arabie.

Page 416, ligne 23 : lisez *et*, au lieu de *est.*

4



